UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

Hcoc 1067
6. 9-11-14-23- 62-155
D. 4.5.a6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LIV.

OU

SUITE DES Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps.

Par M. FRÉRON des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Parcere personis, dicere de vitiis. MARTIAL.

TOME II.

856.

A AMSTERDAM

Et se trouve à Paris,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

2302

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Bibliothèque Hiſtorique & Critique du Poitou.

ON ne compte, Monſieur, que trois cens écrivains dans le Poitou durant l'eſpace de quinze ſiècles : encore lui en attribue-t-on quelques-uns qui ne ſont qu'originaires de cette Province, & d'autres qui n'y ont fait que quelque ſéjour. Le Père *Routh*, par exemple, Jéſuite Irlandois, eſt mis au rang des Sçavans de Poitiers, pour avoir demeuré quelque-temps dans cette Ville. N'eſt-ce pas comme ſi l'on plaçoit actuellement M. *de Voltaire* parmi les Ecrivains de Pruſſe ou d'Alſace ? Qu'on ſuive cette méthode en faiſant la Bibliothèque de chaque Province, le même Auteur occupera pluſieurs places inutilement. Ce défaut eſſentiel n'empêche pas qu'il n'y

Digitized by Google

ait beaucoup d'érudition & quelques anecdotes curieuſes, en petit nombre à la vérité, dans la *Bibliothèque hiſtorique & critique du Poitou, contenant les vies des Sçavans de cette Province, depuis le troiſième ſiècle juſqu'à préſent; une notice de leurs ouvrages, avec des obſervations pour en juger; la ſuite hiſtorique & chronologique des Comtes héréditaires, & celles des Evêques de Poitiers depuis Saint Nectaire*: par M. Dreux du Radier, *Avocat au Parlement.*

Ce Livre, en cinq Volumes in-12, imprimé chez *Ganeau*, Libraire, Rue Saint-Séverin, n'eſt guères ſuſceptible d'une analyſe. Vous n'y verriez en général que les noms d'une foule d'Auteurs inconnus, avec le catalogue de leurs ouvrages. Ce détail ne peut intéreſſer que des lecteurs Poitevins; mais vous, Monſieur, vous ne demandez que les traits les plus remarquables.

Richard, Roi d'Angleterre, ſurnommé *Cœur de Lion*, eſt placé parmi les écrivains du Poitou, parce qu'il a vêcu dans cette Province, & qu'il y a ſon tombeau. Pendant trois ans qu'il fut priſonnier en Allemagne, il adoucit par l'étude les ennuis de ſa détention, & l'on pré-

tend que ce fut à la poëſie qu'il dut ſa liberté. Un Muſicien nommé *Blondel*, élevé à la Cour de ce Prince, n'ayant aucunes nouvelles de ſon Maître, alla partout où il crut pouvoir en apprendre. Après une longue courſe, il ſe trouva au pied d'un Château, où il s'imagina que *Richard* étoit renfermé. Il fit connoiſſance avec les Gardes; mais voyant qu'il ne pouvoit tirer d'eux aucun éclairciſſement, il chanta le commencement d'une Chanſon qu'il avoit compoſée autrefois avec *Richard*. Ce Prince l'entendit, & acheva le reſte de la Chanſon. Il n'en fallut pas davantage à *Blondel* pour reconnoître le Roi. Il retourna en Angleterre, où l'on prit des meſures efficaces pour procurer au Prince une prompte liberté.

Au commencement du dix-ſeptième ſiècle naquit à Poitiers *François Umeau*, Médecin célèbre, de qui nous avons d'excellens écrits ſur la Médecine. Quoique ce Docteur eût une femme fort aimable, il n'en étoit pas plus ſcrupuleux ſur la fidélité conjugale. Il ſe donnoit là-deſſus des libertés qui animèrent pluſieurs fois le zéle des Prédicateurs. On alloit juſqu'à le déſigner en chaire d'une manière

à ne pas s'y méprendre. Un Cordelier entre autres le reprit ainſi publiquement dans un Sermon ſur l'adultère : *Nous apprenons qu'il y a des gens aſſez perdus pour s'abandonner à ce péché, bien qu'ils ayent dans leurs maiſons des femmes qui ſont telles, que, quant à nous, nous nous en contenterions bien.*

François le Poulchre, Poëte Gaſcon, mais originaire de Loudun, occupe auſſi une place dans cette Bibliothèque. Il avoit pris le parti des armes, & la plûpart de ſes poëſies traitent de l'amour & de la guerre. Ce qu'il dit des Courtiſannes qui ſuivoient en Flandres l'armée du Duc d'*Albe*, me paroît aſſez curieux. On y voyoit, dit-il,

Deux gaillardes Cornettes,
Sous leſquelles marchoient des femmes de plaiſir,
Pour ſervir le premier qui en avoit deſir ;
Pourvû, cela s'entend, qu'il leur fût agréable.
. . . . . .
L'une avoit un Cheval, & l'autre lentement
Alloit ſur un Mulet ou ſur une Jument.
. . . . . .
Il les entretenoit qui vouloit tout le jour,
Mais avec un reſpect plein de cérémonie.
. . . . . .
Or ces Dames avoient tous les ſoirs leur quartier,

Digitized by Google

Du Maréchal de Camp, par les mains du Fourrier,
Et n'eût-on pas osé leur faire une insolence.

Mais le Duc d'*Albe* s'ennuya de tant de cérémonie ; &, pour se défaire de cet Escadron, il les obligea à recevoir tous les Soldats indifféremment à cinq sols par nuit. Cet ordre leur déplut ; elles quittèrent le Camp.

Un autre Poëte qui tient un rang distingué dans cette Bibliothèque, est *Nicolas Rapin*, natif de Fontenai-le-Comte. Il se distingua également dans la poësie Latine & Françoise. Il prétendit affranchir nos vers de la rime, en y substituant la prosodie. Ce projet n'étoit pas neuf ; *Baïf* avoit eu le même dessein ; mais il n'avoit pas eu le courage de rien publier en ce genre. *Rapin*, plus hardi, donna au Public un grand nombre de ces sortes de vers, tantôt rimés, & tantôt sans rimes. Voici une petite pièce de vers élégiaques rimés.

Henriette est mon mal ; je la prens bien, mais je
la tiens mal :
Elle m'échappe & me fuit sous la faveur de
la nuit.
Henriette est mon bien, de sa bonté l'ombre je
sens bien ;

Mais elle y joint la rigueur, dont elle abat ma vigueur.
O ſorcière d'amour, ſi à part je te puis tenir un jour,
Nous verrons à l'effort lors qui ſera le plus fort.

Parmi les grands hommes qu'a produit le Poitou, *Jean de la Quintinie* tiendra toujours un des premiers rangs. Il naquit à quelques lieues de Poitiers, fit ſes études dans cette Ville, y prit quelques leçons de Droit, & vint à Paris ſe faire recevoir Avocat. En ſuivant le Barreau, *la Quintinie* n'auroit peut-être été qu'un Avocat médiocre; il ſe livra à ſon goût, & devint le plus grand Jardinier de l'Europe.

Un des illuſtres du Poitou eſt encore le Chevalier *de Meré*, dont vous connoiſſez les *Lettres* & d'autres ouvrages eſtimables. Il ſe nommoit *George Broſſin*, connu d'abord ſous le nom de *Plaſſac*. Il étoit d'une famille diſtinguée par ſa nobleſſe, & ſon éducation fut conforme à ſa naiſſance. Mais il ne ſe contenta pas de ce vernis de ſçavoir, qui fait ordinairement toute la ſcience des gens de qualité. Il s'appliqua aux Mathémati-

Digitized by Google

ques & aux Langues ſçavantes. Il liſoit, ſans interprêtes, les meilleurs Auteurs d'Athènes & de Rome. Les premieres années de ſa vie furent conſacrées au Service ; il le quitta de bonne heure, pour ſe livrer aux plaiſirs de la Cour & à ceux de la Philoſophie. Paris & une jolie maiſon de campagne, aux environs de Poitiers, furent les lieux où il fixa ſon ſéjour. Il mourut dans ſa retraite en 1690 dans un âge fort avancé.

Il n'y a eu de l'Académie Françoiſe qu'un ſeul Poitevin, *Louis de Lavau* ; encore n'eſt-il pas bien ſûr qu'il fût né en Poitou. Ses liaiſons avec le Maréchal *de Vivonne* avoient engagé M. *Colbert* à ſe ſervir de lui, pour faire réuſſir le mariage d'une de ſes filles avec le Duc *de Mortemar*. La récompenſe de ce ſervice fut une place à l'Académie. *Lavau* en étoit Directeur à la mort de *Corneille*. *Racine* fut fait Directeur le lendemain. Ils prétendirent tous deux avoir droit de faire faire le ſervice du mort. La diſpute fut vive, & *Lavau* l'emporta : ſur quoi *Benſerade* dit : *ſi quelqu'un pouvoit prétendre à l'honneur d'enterrer Corneille, c'étoit Racine ; cependant il ne l'a pas fait.* On ne connoit de *Lavau* que

quelques *Complimens* & le discours qu'il prononça à la réception de M. *de Fontenelle* à l'Académie Françoise. Ces pièces sont fort peu de chose, & n'ont d'autre mérite que la brièveté. Son grand talent étoit la prononciation, & personne ne lisoit avec plus de grace que lui. Aussi *Ménage* l'appelloit-il *Ami Lecteur.*

L'Académie des Sciences compte aussi parmi ses membres un Sçavant du Poitou. *Gilles Filleau des Billettes* y fut reçu en qualité de Pensionnaire Méchanicien. Dans son éloge, écrit par M. *de Fontenelle*, je trouve une circonstance qui vous apprendra jusqu'où *des Billettes* portoit l'amour de l'ordre, & sa passion pour le bien public. Lorsqu'il passoit sur le Pont-Neuf, il prenoit toujours les bords des marches & du Parapet, qui sont ordinairement moins battus, afin de conserver le milieu, qui s'use beaucoup plus vîte.

L'Académie des Belles Lettres fit aussi l'acquisition d'un Poitevin dans la personne de l'Abbé *Nadal.* L'Auteur traite ce Poëte avec une sévérité outrée. L'Abbé *Nadal* n'étoit pas sans mérite, & il peut tenir une place honorable dans une Bibliothèque Poitevine.

Digitized by Google

Je ne vous ai rien dit, Monsieur, des autres écrivains qui ont fleuri dans cette Province pendant les dix ou douze premiers siècles. C'étoit, pour la plûpart, des Moines obscurs, dont la vie & les ouvrages ne fournissent rien qui soit digne de votre attention. M. *du Radier* a réservé pour le cinquième Volume, & a réuni sous un seul point de vûe tous les sçavans du nom de *Sainte-Marthe*.

Il faut avouer, Monsieur, que c'est une chose bien singulière que de trouver dans une seule famille de Poitiers quarante-six Auteurs, qui tous ont porté le même nom. Le monde entier ne fournit point un exemple pareil. Cette famille, où la Nature, par un privilège inoui, a rassemblé tant de sçavans en tous genres, Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, Historiens, Poëtes, Orateurs, Antiquaires, Littérateurs, Philologues, cette illustre famille subsiste encore dans quatre personnes. Scévole Louis *de Sainte-Marthe*, Chevalier, Seigneur *de Méré*, vit à Paris dans un âge fort avancé. Charles-Félix *de Sainte-Marthe* est Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de *la Vieville*. Le Chevalier *de Sainte-Marthe*, son frère, est ma-

rié à Poitiers, & n'a qu'un fils âgé de dix mois : *Magnæ ſpes unica gentis.* « Gé-» nie qui préſidez à la gloire de cette » Province (s'écrie poëtiquement M. *du* » *Radier*) Muſes, à qui la maiſon *de* » *Sainte-Marthe* a rendu depuis trois » ſiécles des hommages ſi conſtans & ſi » variés, adoptez ce tendre enfant; éle-» vez-le dans votre ſein; veillez autour » de ſon berceau; rendez-le digne de » vos plus ſaints myſtères; que ſon » cœur, formé ſur les exemples de ſes » ayeux, que ſon eſprit, cultivé par vos » ſoins, répondent un jour à ce que la » République des Lettres & ſa Patrie » ſont en droit d'en attendre. »

Dans un des ouvrages ſortis de cette famille célèbre, notre Bibliothécaire a trouvé une hiſtoire, intéreſſante pour ceux qui aiment les anecdotes de notre Théâtre. *Beauchateau*, ancien Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, entendant un jour la Meſſe à Notre-Dame, vit une femme toute en pleurs auprès d'un pilier de l'Egliſe. Il lui demanda le ſujet de ſon chagrin; elle fit d'abord quelque difficulté de lui répondre; mais ſur les inſtances du Comédien, elle lui apprit qu'elle étoit venue à Paris pour le

Digitized by Google

jugement d'un procès qui avoit duré beaucoup plus de temps qu'elle ne l'avoit prévû, & que ne pouvant avoir des nouvelles de ſon pays, il ne lui reſtoit aucune reſſource ; qu'elle n'oſoit plus retourner dans la chambre qu'elle avoit louée, parce qu'il lui étoit impoſſible de payer le terme qu'elle devoit ; & qu'enfin elle étoit déterminée à ſe laiſſer mourir de faim auprès de ce pilier. *Beauchateau* touché de ce récit, la retira dans ſa maiſon, lui donna un lit & ſa table. Un pareil traitement engagea cette femme à ſe faire connoître de plus en plus à ſon bienfaiteur. Elle dit entre autres choſes, qu'elle avoit une ſœur qui étoit morte dans un Couvent, où elle avoit expié, par une pénitence auſtère, le malheur de s'être rendue à la paſſion d'un Préſident ; qu'elle en avoit eu une fille ; mais qu'on ne ſçavoit ce que cet enfant étoit devenu. La femme de *Beauchateau*, qui étoit préſente, ſe ſentit toute émue à ce diſcours ; ſes yeux ſe remplirent de larmes ; & cédant aux mouvemens de ſa tendreſſe, elle ſe jetta aux pieds de cette perſonne, & l'appella cent fois ſa *chère Tante*. En effet la Demoiſelle *Beauchateau* étoit cette fille, ce

fruit de la séduction du Préſident & de la foibleſſe de celle dont on venoit de parler.

Le Poitou eſt aujourd'hui ſtérile. M. *du Radier* ne compte en tout que ſix Auteurs vivans. L'un eſt M. *Fontenettes*, Médecin de Poitiers, qui a donné au Public une diſſertation de ſept pages ſur une fille de Grenoble, qui depuis quatre ans ne buvoit ni ne mangeoit. L'autre eſt M. l'Abbé *d'Ettemare*, de Loudun, Auteur de pluſieurs écrits contraires à la *Conſtitution*. Le Père *Jean-Baptiſte Rouſſeau*, Religieux de Saint Dominique, a fait un petit ouvrage de piété *ſur les divers états d'oraiſon*. M. l'Abbé *du Petit-chateau*, Docteur de Sorbonne, a publié un traité de *la Religion démontrée par des preuves claires*. Nous avons une *Oraiſon funèbre de M. de Foudras, Evêque de Poitiers*, par M. *Arnault*, Curé de Niort, & les *Lettres à un Américain* contre l'ouvrage de Mrs. *de Buffon* & d'*Aubenton*, par le Père *de Lignac*, de l'Oratoire.

On trouve chez *Lambert*, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoiſe, un autre ouvrage eſtimable de M. *du Radier*: c'eſt la *Vie de Caſtruccio Caſtracani*, Souverain de Lucques, traduite de *Machiavel*.

Digitized by Google

Hiſtoire de la Ville & de tout le Diocèſe de Paris.

La Ville de Paris, qui a occupé tant de doctes compilateurs & ſi peu d'écrivains nés avec cet eſprit & ce goût que vous avez admirés dans les *Eſſais hiſtoriques* de M. de *Saint-Foix*, fournit tous les jours matière à de nouvelles recherches. Un Sçavant, qui depuis plus de quinze années travaille à débrouiller l'hiſtoire de ce Diocèſe, vient, ſous deux titres différens, d'en faire paroître trois Volumes à la fois. Les deux premiers ſont intitulés : *Hiſtoire de la Ville & de tout le Diocèſe de Paris, contenant les Egliſes de cette Ville & de ſes Fauxbourgs, qui ſont ſéculières ou qui l'ont été primitivement, diſtribuées les unes ſelon l'antiquité de leur fondation, & les autres ſous celles dont elles ont dépendu ou dépendent encore, avec un détail circonſtancié de leur territoire & le dénombrement de toutes celles qui y ſont compriſes, enſemble diverſes remarques ſur le temporel deſdits lieux.* Le troiſiéme Volume eſt l'*Hiſtoire de la Banlieue Eccléſiaſtique de Paris, contenant douze Paroiſſes & pluſieurs Abbayes, & une Succurſale de Saint-*

Merry de Paris, ſuivie de l'hiſtoire de pluſieurs autres Paroiſſes ſituées tant à Saint Denis, qu'autour de la même Ville & aux environs; leſquelles forment le commencement du Doyenné de Montmorency; avec l'hiſtoire des anciennes Communautés contenues dans la même étendue, ſoit Abbayes, Collégiales ou Prieurés; & en particulier l'hiſtoire du Landit de la plaine de Saint Denis: le tout enrichi de diverſes remarques ſur le temporel deſdits lieux. Par M. l'Abbé le Beuf, *de l'Académie des Inſcriptions & des Belles Lettres.*

Par ce double titre, qui eſt comme l'abrégé de tout l'ouvrage, vous voyez, Monſieur, que l'Auteur a borné ſon travail à des recherches purement Eccléſiaſtiques. Il fait une eſpèce d'arbre généalogique des Egliſes, en commençant par la Cathédrale & ſes dépendances: il traite des Paroiſſes qui en ont été formées par démembremens, ſuivant l'ordre des temps qu'elles en ont été détachées; il y ajoute un catalogue des Couvens, Chapelles, Colléges & Communautés ſitués ſur chacune de ces Paroiſſes. Ces ſortes de matières ſont en général peu agréables, & vous voudrez bien vous contenter de quelques traits moins ſé-

Digitized by Google

rieux, que j'ai recueillis de cette lecture fatiguante.

Après avoir fait voir que la Paroiſſe de Saint Euſtache eſt un démembrement de celle de Saint Germain l'Auxerrois, M. l'Abbé *le Beuf* rapporte ces paroles tirées des *Mémoires de M. de Bruys.* « On » dit ici en proverbe commun, que per» ſonne ne peut être Curé de Saint Euſ» tache, s'il n'eſt fou. M. *Tonnelier* d'au» jourd'hui eſt néanmoins très-ſage. *Je* » *dois ajouter ici*, continue M. l'Abbé le » Beuf, *que ſes ſucceſſeurs l'ont toujours* » *auſſi été.* »

Auprès des principales Egliſes de Paris, il y avoit autrefois une petite chambre, dans laquelle une femme dévote ſe retiroit pour le reſte de ſes jours. On appelloit ces femmes *les Recluſes*; il ne pouvoit y en avoir qu'une dans chaque Egliſe; celle qui vouloit lui ſuccéder attendoit qu'elle fût morte pour prendre ſa place. Il n'étoit pas permis aux hommes d'avoir de pareilles cellules; & les femmes qui s'y étoient une fois renfermées n'en ſortoient que pour être portées en terre. Cet uſage de dévotion eſt aboli depuis près de deux cens ans.

Digitized by Google

Voici un événement remarquable arrivé dans le Cloître de Saint Marcel en 1668. Le Cardinal *Ginetti* avoit envoyé de Rome à Paris une caisse pleine de Reliques; l'Evêque de Soissons fut prié d'en faire la vérification chez le Proto-Notaire, qui demeuroit alors dans le Cloître de cette Eglise. La première & la plus considérable de ces Reliques étoit une prétendue tête de Saint *Fortunat* Martyr. Le Chirurgien qui avoit été appellé, s'apperçut d'abord que les dents n'étoient pas proportionnées à la tête. Il leva l'os pétreux, & il reconnut que c'étoit un os de carton. Il trempa dans de l'eau bouillante la Relique, qui perdit aussi-tôt la forme d'une tête, & devint comme du linge mouillé. L'assemblée en resta là, & ne procéda point à l'examen des autres Reliques.

Parmi certains usages singuliers de l'Université de Paris, il y en a un dont peu d'Auteurs ont fait mention, & qui n'a point échappé à M. l'Abbé *le Beuf*. Ce trait regarde les Etudians nouveaux venus, autrement dits *les Béjaunes*. Ils avoient à leur tête un Intendant ou Supérieur, qu'on appelloit le Chapelain Abbé des *Béjaunes*. Il devoit s'acquitter

de deux fonctions le jour des Innocens. Le matin il montoit sur un âne, & conduisoit les *Béjaunes* en procession par toute la Ville. L'après-dînée il les rassembloit tous dans un même lieu; & là, avec de grands sceaux d'eau, il faisoit sur eux une aspersion très-abondante : c'étoit comme un baptême qui les faisoit enfans de l'Université.

Vous seriez-vous imaginé, Monsieur, que le vin d'Auteuil fût autrefois en grande considération ? L'Auteur nous apprend qu'on en envoyoit jusqu'en Dannemarc; & pour marquer l'estime qu'on en faisoit alors, il ajoute que les Chanoines de Sainte Géneviéve *le vendoient à des Evêques*. Ceux de Notre-Dame en gratifioient leur Eglise, afin que du revenu il fût fait le jour de leur anniversaire, après leur mort, *un repas à quatre services*.

Un célèbre Cordelier, appellé *Frère Richard*, prêchoit autrefois avec tant de succès dans la petite Eglise du Village de Boulogne, qu'on alloit en foule de Paris pour l'entendre. Un jour entre autres il fit un si beau Sermon, que peu d'instans après le retour de ceux qui y avoient assisté, on vit plus de deux cens

Digitized by Google

feux allumés au milieu des rues de Paris, dans lesquels, dit un Auteur, « les hommes bruloient tables, cartes, billes, » billards, boules ; & les femmes les » atours de leurs têtes, comme bourreaux, » truffles, pièces de cuir & de baleine, » leurs cornes, leurs queues, &c. »

Du temps de *Henri IV* on passoit encore à Neuilly la rivière dans un Bac. Ce Prince revenant de Saint Germain-en-Laye avec la Reine & plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour, entra dans le Bac sans sortir de son carosse. Les deux derniers chevaux, tirant trop de côté, tombèrent dans l'eau, & entraînèrent la voiture ; on courut au secours, & l'on fut assez heureux pour sauver tout le monde. Mais afin de prévenir dans la suite de pareils accidens, le Roi fit construire un pont, qui depuis a été remplacé par un autre beaucoup plus solide. On croit qu'une fleur de lys, placée sur la porte d'une maison sur le bord de la Seine à Neuilly même, est une marque d'honneur que ce Prince accorda au Bâtelier qui contribua le plus à le tirer d'un si grand péril.

M. l'Abbé *le Beuf* nous apprend que dans une des Eglises situées sur le terri-

Digitized by Google

toire de l'Abbaye de Saint Denis, il y avoit autrefois une cloche fort utile, que l'on appelloit *Chaſſe-Riband.* Il ajoute que les Chanoines ayant ceſſé de la faire ſonner le ſoir, on les avoit obligés de rétablir cet uſage. Il fait, ſur la même Abbaye, une autre remarque, que perſonne, dit-il, n'avoit faite avant lui; c'eſt que « toutes les anciennes Abbayes » du Diocèſe de Paris ont eu quelque » Saint pour premier Abbé, & que celle » de Saint Denis ne ſçauroit produire » aucun Abbé qui s'y ſoit ſanctifié. »

Vous ſçavez, Monſieur, que les Ecoliers de l'Univerſité de Paris célébrent entre eux une Fête fort ancienne, qu'ils appellent le *Landit*; mais vous ignorez peut-être l'étymologie de ce mot, & l'origine de cette Fête. Le mot latin *indictum* ſignifioit, au douzième ſiécle, un jour & un lieu indiqués pour quelque aſſemblée du Peuple. Ce mot a ſouffert deux altérations dans notre langue. L'*i* fut d'abord changé en *e*, enſuite en *a*: on a prononcé *l'indict*, *l'endict*, & enſuite *Landit*. Ce dernier mot ſignifie donc la même choſe que le premier; c'eſt-à-dire, un lieu où l'on s'aſſembloit par l'ordre ou avec la permiſſion du

Prince. Lorſqu'on eût apporté en France du bois de la vraye Croix, l'Evêque de Paris, pour ſatisfaire la piété des Fidèles de ſon Diocèſe, qui ſouhaitoient voir cette précieuſe Relique, établit un *indict* annuel dans la plaine de Saint Denis, n'y ayant pas d'emplacement aſſez vaſte dans la Ville pour contenir tant de monde. Le Clergé y alloit en proceſſion, l'Evêque y prêchoit, & y donnoit la bénédiction au Peuple. L'Univerſité de Paris, ayant pris une certaine forme, s'y rendit pareillement avec ſon Recteur, de même que le Parlement, lorſqu'il fut rendu ſédentaire. L'endroit étoit ſec & aride; car il n'y avoit ni ruiſſeau ni fontaine; on fut donc obligé d'y apporter des rafraichiſſemens; peu à peu il s'y forma une Foire; elle fut continuée durant pluſieurs jours, & devint bien-tôt fameuſe. Comme le parchemin étoit alors la matière dont on ſe ſervoit le plus communément pour écrire, il s'en faiſoit un débit conſidérable à cette Foire; le Recteur de l'Univerſité alloit lui-même acheter ce qu'il lui en falloit pour lui & pour tous ſes Colléges, & il n'étoit pas permis d'en vendre aux Marchands de Paris, avant qu'il eût fait ſes emplet-

tes. Cette procession du Recteur à la Foire du *Landit* procura aux Ecoliers quelques jours de vacances. Tous voulurent escorter le Chef de l'Université, ne croyant pas suffisant qu'il fût accompagné de ses premiers Officiers. Le voyage se faisoit avec toute la pompe & la magnificence possibles. Les Régens & les Ecoliers se trouvoient à cheval dans la place de Sainte Géneviéve ; de-là ils marchoient en ordre jusqu'aux champs du *Landit*. Cette longue cavalcade se terminoit rarement sans effusion de sang. Malgré la vigilance de leurs Maîtres, ces jeunes gens, après avoir diné, se querelloient & en venoient aux mains. Outre ces petites guerres, le *Landit* étoit encore sujet à d'autres inconvéniens. Plusieurs vagabonds, domestiques & gens sans aveu se joignoient au cortège de l'Université ; les filles & les femmes, en habits de garçons, s'y mêloient aussi & y causoient des desordres épouvantables. Il fallut plusieurs Arrêts du Parlement pour y remédier ; encore ne vint-on à bout de les faire cesser entièrement, que lorsqu'on eût transféré cette Foire célèbre, du milieu de la plaine, dans la Ville même de Saint Denis. Le temps de la Ligue qui

Digitized by Google

ſurvint, & l'inutilité d'aller acheter des parchemins, depuis que le papier étoit devenu commun, contribuèrent auſſi beaucoup à l'aboliſſement du *Landit*. Le nom cependant en eſt reſté ; & l'on appelle ainſi le congé que prend encore l'Univerſité le lundi après la Saint Barnabé.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur le Livre de M. l'Abbé *le Beuf*, dont l'utilité ne ſçauroit être conteſtée. On pourroit peut-être diſputer à l'Auteur une certaine élégance de ſtyle, qu'il n'eſt plus permis aux Sçavans mêmes de négliger. Mais, à ce défaut près, ſur lequel M. l'Abbé *le Beuf* paroît avoir pris ſon parti, on ne peut faire trop de cas d'un ouvrage qui joint au mérite de la variété l'exactitude & la multiplicité des recherches. L'Auteur eſt un des plus laborieux & des plus féconds écrivains que notre Académie des Belles-Lettres compte parmi ſes membres. Son ouvrage ſur Paris n'eſt pas achevé. Les volumes qui paroiſſent ſe vendent chez *Prault*, père, Quai de Geſvres, au Paradis.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 2 Avril 1754.

Digitized by Google

LETTRE II.

Lettres & Négociations du Marquis de Feuquières.

CEs *Lettres & Négociations*, en trois Volumes in-12, qui se trouvent à Paris chez *Desaint* & *Saillant*, Libraires, Rue Saint Jean de Beauvais, ne regardent, Monsieur, qu'un trait particulier de notre Histoire. Personne n'ignore que l'abaissement de la Maison d'Autriche fut un des principaux objets que se proposa le Cardinal *de Richelieu*, lorsqu'il fut parvenu au Ministère. Persécuteur des Calvinistes en France, il devint l'ami de ceux d'Allemagne, & s'unit avec les Princes Protestans du Corps Germanique. Il fit de plus une alliance particulière avec le Héros du Nord, *Gustave-Adolphe*, Roi de Suède. Les progrès rapides des armes de ce Conquérant en Allemagne firent trembler la Maison d'Autriche. Mais ses allarmes se dissipèrent par la mort de ce Prince tué à la bataille de Lutzen en 1632. Le Cardinal Ministre, extrêmement sensible à cette perte, n'en fut point abattu.

Digitized by Google

Il fut queſtion de prendre de nouvelles meſures pour tenir la Maiſon d'Autriche dans de continuelles inquiétudes ; il falloit pour cela ranimer le courage des Suédois & des Princes de la Ligue-Proteſtante, & renouveller l'alliance que la France avoit contractée avec eux. On jetta les yeux ſur le Marquis *de Feuquières*, & le choix qu'on en fit dans des conjonctures ſi eſſentielles & ſi délicates, annonce la grande idée que l'on avoit à la Cour de Louis XIII, de ſon génie, de ſon caractère & de ſes talens. Il fut donc envoyé en Allemagne avec le titre d'Ambaſſadeur extraordinaire ; & il y négocia pendant deux ans, en 1633 & 1634, tant à Hailbron qu'à Francfort & ailleurs, différens Traités qui ont ſervi de baſe à la plûpart de ceux que l'on a conclus dans la ſuite.

Les piéces originales & manuſcrites que l'on donne aujourd'hui au Public, étoient depuis long-temps en dépôt dans la Maiſon *de Feuquières*. Ainſi ce ſont des monumens authentiques, & quoiqu'ils ne comprennent que deux années, ils répandent un grand jour ſur le point d'Hiſtoire auquel ils ont rapport. Mais comme ils n'apprennent qu'un trait de

la vie de M. *de Feuquières*, l'Editeur, M. l'Abbé *Pérau*, a cru devoir le faire connoître plus en détail. C'eſt ce qu'il a exécuté dans un *Abrégé hiſtorique* de ſa vie & de ſes Négociations, qu'il a mis à la tête de ce Recueil.

Manaſsès de Pas, Marquis *de Feuquières*, étoit fils de *François de Pas de Feuquières*, premier Chambellan de *Henri IV*, & de Magdelaine *de la Fayette*, l'un & l'autre d'une ancienne & illuſtre Nobleſſe du Royaume. La Maiſon *de Pas* tiroit ſon nom d'une Seigneurie en Artois, qui eſt une des principales Baronies du Comté de Saint-Pol. Cette Baronie avoit anciennement pluſieurs Vaſſaux de conſidération, parmi leſquels il ſe trouvoit des Vicomtes. *Manaſsès* n'étoit pas encore né, lorſque ſon père fut tué à la bataille d'Ivri. Sa mère le portoit alors dans ſon ſein; & cette circonſtance donna lieu à *Henri IV* de faire éclater ſa bonté & ſa généroſité d'une manière également glorieuſe pour ce Monarque & pour la Maiſon *de Feuquières*. Lorſqu'on lui eut annoncé la mort de *François de Pas*, ce grand Prince, touché de reconnoiſſance des ſervices qu'il avoit reçus d'une Maiſon qui

paroiſſoit alors éteinte : *Ventre ſain-gris*, dit-il, *j'en ſuis faché ; la race en eſt bonne : n'y en a-t-il plus ?* On lui répondit que la Veuve étoit groſſe ; il repartit : *Je donne au ventre la penſion que cettui-ci avoit.* Cette penſion étoit de mille écus. Ainſi *Manaſsès* ſe trouva prévenu des bienfaits de la Cour, même avant ſa naiſſance. Il vint au monde à Saumur, au mois de Juin 1590.

L'Editeur donne le détail de ſes premières armes, marque ſon avancement dans le Service, & le conduit juſqu'au moment où il fut nommé Ambaſſadeur Extraordinaire en Allemagne. Les inſtructions dont il fut chargé, les lettres qu'il écrivit en conſéquence, formant le principal objet de cet ouvrage, & ces différentes pièces, qui ſuppoſoient dans le temps une connoiſſance parfaite des affaires, n'étant pas aujourd'hui ſans difficulté pour beaucoup de Lecteurs, M. l'Abbé *Pérau* donne une idée juſte de cette Négociation, & pour le faire avec ſuccès, il remonte à la ſource des événemens, qui, en diviſant l'Allemagne, occaſionnèrent tant de variété dans les intérêts des divers Membres du Corps Germanique. Ce récit, qui occupe la

moitié du premier Volume, m'a paru fait avec soin. Il n'étoit pas aisé de débrouiller ce cahos de prétentions, d'intrigues, de ressorts & de mouvemens politiques. On y voit le Marquis *de Feuquières* dans une agitation continuelle. On admire son activité, sa prudence, les ressources qu'il trouve dans son génie, sa constance, son talent à s'insinuer dans les esprits, à les amener à ses fins, sa noble fermeté, son habileté à faire échouer les mesures d'un des plus grands Négociateurs qu'il y eut alors, du Chancelier de Suède *Oxenstiern*, sa rapide vigilance à profiter des événemens que le hazard faisoit naître. Il pensa succomber sous tant d'occupations, & il tomba dangereusement malade. Dès qu'il fut un peu convalescent, il reprit le travail; & comme il avoit la clef de toutes les affaires, on alloit s'en instruire auprès de lui. On vit même des Généraux & de grands Ministres aller tenir conseil dans la ruelle de son lit : tant on avoit de confiance dans sa pénétration. Ce n'étoit pas seulement en qualité d'Ambassadeur qu'il étoit utile à la France & aux Alliés de cette Couronne. Aussi propre pour la guerre que pour le Ca-

binet, il commandoit en chef douze mille hommes en Allemagne, & il avoit la Lieutenance générale de l'Armée du Duc *de Weimar*. Ainſi il réuniſſoit le double caractère & le double talent de Général & de Négociateur : malheureux d'être né avec tant de génie, & que ſa Patrie eût également beſoin de la dextérité de ſon eſprit & de la valeur de ſon bras. Comme il s'avançoit avec une petite armée d'environ douze mille hommes vers Thionville, pour en former le ſiége, il fut atteint par *Picolomini*, un des Généraux de l'Empereur, qui accouroit au ſecours de la place. *Picolomini* étoit très-ſupérieur en forces. Malgré cette inégalité, M. *de Feuquières*, qui ne pouvoit éviter le combat, fit des efforts incroyables pour repouſſer l'ennemi ; & il en ſeroit venu à bout, ſi ſa Cavalerie l'eût auſſi bien ſervi que ſon Infanterie. Mais elle prit honteuſement la fuite, & le laiſſa ſeul au milieu des Troupes Impériales : ce fut là qu'il reçut deux coups de mouſquet, dont il eut le bras fracaſſé en deux endroits. Un détachement de Cavalerie vint fondre ſur lui. On s'en ſaiſit, & on l'emporta dans un drap à Thionville, où il mourut trois mois après

de ſes bleſſures, le 13 Mai 1640, âgé de cinquante ans. Outre ſa qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire, il étoit Lieutenant-Général en chef de la Province, Ville & Citadelle de Verdun. Il eſt inutile, Monſieur, d'entrer dans le détail de ſes *Lettres* & *Négociations*; elles ne ſont que comme les pièces juſtificatives de l'*Abrégé hiſtorique* qui les précède.

Iſaac de Pas, fils aîné du Marquis *de Feuquières*, digne héritier des talens & de la bravoure de ſon père, ſe diſtingua comme lui dans les armes & dans les Négociations. Il mourut en 1688, & ſon fils aîné *Antoine de Pas*, Marquis *de Feuquières*, ſervit avec diſtinction tant en Allemagne qu'en Italie. Il mourut en 1711, ne laiſſant qu'une fille, qui tranſmit la terre & le nom *de Feuquières* dans la Maiſon *de Soyecourt*, par ſon mariage avec *Joachim-Adolphe de Seiglière, de Belle-Fourière*, Marquis *de Soyecourt*, Brigadier des Armées du Roi, mort en 1738. De ce mariage ſont ſortis trois enfans: 1°. *Louis-Armand*, Marquis *de Soyecourt*, Brigadier des Armées du Roi, Meſtre de Camp du Régiment-Dauphin Etranger Cavalerie. 2°. *Antoine-Adolphe*, Meſtre de Camp de Cavalerie, Ma-

réchal-Général des Logis des Camps & Armées du Roi ; il porte le nom de Comte *de Feuquières*. 3°. *Joachim-Charles*, Capitaine de Dragons ; on l'appelle le Comte *de Soyecourt*.

M. l'Abbé *Pérau*, dans ſon *Abrégé hiſtorique*, parle d'un Marquis *de Molac*, qui ſe réunit au Duc *de Vendôme*, Gouverneur de Bretagne, pour s'oppoſer à *Soubiſe*, l'un des Chefs des Huguenots qui avoit ſurpris le Port-Louis la nuit du 17 au 18 Janvier 1625, & qui avoit mis le ſiége devant le Fort. Le Marquis *de Molac* trouva le moyen de ſe jetter dans le Fort avec cent Gentils-hommes Bretons. *Soubiſe* fut obligé de ſe retirer. A cette occaſion M. l'Abbé *Pérau* a mis une note curieuſe ſur la Maiſon *de Kercado* ou *Carcado*, dont le nom propre eſt *le Seneſchal*. Il dit que ce nom lui vient, à ce qu'on prétend, de ce que les auteurs de cette Maiſon ont poſſédé de temps immémorial, comme fief héréditaire en Bretagne, la dignité de grands Sénéchaux dans la Vicomté de Rohan, département conſidérable de cette Province ; & il ajoute que les Seigneurs de la plus haute naiſſance exercèrent cette même charge après les auteurs de la Maiſon

de Carcado, de qui ils la tenoient, tels qu'un Vicomte *de Bignan*, un Pierre *de Rieux* Maréchal de France, un Jean *de Rohan-Guemené*, grand Maître de Bretagne, &c.

L'Hiſtoire particulière de la Maiſon *le Sénéchal-Kercado* intéreſſe la Littérature dans la partie des Antiquités, parce qu'elle fournit des traits lumineux ſur l'ancienne charge de Sénéchal, dont l'autorité étoit ſi exceſſive, qu'on fut obligé de la diviſer pour la modérer : car le grand Sénéchal avoit en même-temps le commandement de la Nobleſſe & des Armées, le pouvoir de réformer les jugemens & les Juges mêmes, & l'intendance des revenus du Prince ; ce qui réuniſſoit toute la puiſſance Militaire & Civile. On commença donc par l'affoiblir, & enſuite on tâcha de la ſupprimer. Cependant *Louis VI*, dit M. le Préſident *Hénault*, la rétablit dans la Maiſon *d'Anjou*, la charge de grand Sénéchal de France y étant héréditaire & non exercée depuis le regne de *Lothaire*.

Mais il y a une ſingularité remarquable dans la Maiſon de *le Sénéchal-Kercado*, c'eſt que de toutes celles qui ont poſſédé la charge de grand Sénéchal en

Bretagne, elle en a porté & conſervé ſeule le titre & le nom dans tous les temps juſqu'à celui-ci. Les autres grands Sénéchaux qui étoient en Bretagne lui donnoient de grandes marques de conſidération ; car on voit dans les preuves de l'hiſtoire de Bretagne, qu'un *Pierre de Kergorlay* de l'illuſtre Maiſon *de Monfort* qui ſe qualifie ainſi, *tunc tempore Seneſcallus D. Comitis Britanniæ in Cornubiâ*, prie un Seigneur de *Kercado* de mettre ſon ſceau à un acte que lui *Pierre de Kergorlay* avoit déja ſcellé, pour lui donner plus de poids & de force. L'Auteur des preuves de l'hiſtoire de Bretagne a tiré de la Maiſon de *Kercado* pluſieurs autres traits précieux pour les amateurs des recherches antiques, & ces traits plus hiſtoriques & plus littéraires que généalogiques, éclairciſſent tout ce qu'*Etienne Paſquier* a recueilli des plus anciens Auteurs ſur la charge de Sénéchal. Il établit d'abord que les Comtes, dans leur origine, étoient envoyés par les Souverains dans différens départemens, pour y rendre la juſtice en leur nom ; mais que comme ils abuſèrent bien-tôt de leur autorité, les Souverains envoyèrent dans chaque département

de grands Sénéchaux, pour réformer les jugemens des Comtes, pour prendre le commandement des Troupes, les payer & faire le dénombrement des Serfs & Vaſſaux. On voit la preuve de ces deux derniers articles dans une pièce de la Maiſon de *Kercado*, rapportée dans les preuves de l'hiſtoire de Bretagne, T. 2. p. 417. Elle eſt extraite du compte de *Pierre Couchon*, Tréſorier des Guerres du Roi. « Charles, par la grace de Dieu, Roi » de France : à notre amé Olivier le Sé- » neſchal, Salut. Nous vous mandons & » commettons que la montre & revenus » des Capitaines Connétables & Arba- » leſtriers qui ſont à nos gaiges ès parties » de Bretagne, vous exploitiez, &c. » Donné à Melun ſur Seyne, le 22 Sep- » tembre, l'an 1377, le 14 de notre » regne. Signé par le Roi, Tabary. (de » la Chambre des Comptes de Paris.) »

Paſquier dit en parlant des Sénéchaux, que les Souverains « déléguoient cer- » tains Gentils-hommes de leur Cour, » qui avoient tous leur territoire diſtinct, » deſquels l'office étoit de vaguer par » leur reſſort, & de connoître ſi les Com- » tes exerçoient bien & duement leurs » offices, & s'il venoit quelque clameur

» du peuple encontre eux, d'en faire » puis après leur rapport au Roi. » Il ajoute un peu trop généralement, que « ſous la ſeconde race, les Comtes qui » auparavant n'avoient point de dépar- » temens fixes, commencèrent à réſi- » der ſur leurs juriſdictions, & avoir cer- » tains fiefs qui étoient annexés à leurs » Etats, afin que d'une même main, ils » vacquaſſent au fait de la guerre tout » ainſi que de la juſtice. Pour cette cauſe il » advint que les grands Baillifs ou grands » Sénéchaux, n'ayants ſur quoi prendre » terre, ne purent s'accroître & augmen- » ter de telle façon que firent les Com- » tes, leſquels commencèrent de-là en » avant de s'arrêter ſeulement aux bien- » faits du Roi, laiſſans la juriſdiction à » leurs Lieutenans, dont aucuns furent » appellés Vicomtes, &c. » Cela eſt en partie & généralement vrai, mais non pas en tout; car on voit dans les preuves de l'hiſtoire de Bretagne que la Maiſon de *Kercado* poſſédoit avant le douziéme ſiécle, non-ſeulement la charge de grand Sénéchal à titre de fief héréditaire, mais encore une terre conſidérable toute en fief, qui étoit appellée *la Séneſchallie*, ſans compter tous les droits attachés à

la charge de grand Sénéchal dans ſon département, qui formoit un fort grand revenu. Mrs. de *Kercado* poſſédent encore une portion de ce fief appellé *Séneſchallie*, dont la meilleure partie fut portée par l'héritière de leur branche aînée dans les Maiſons de *Rieux* & de *Rohan*.

E. Paſquier finit cet article par l'étymologie du mot de *Séneſchal*. « Quelques » perſonnages de bon ſens, dit-il, com- » me feu *F. de Conan*, eſtiment que ce » ſoit un mot corrompu my-Latin, my- » François, ſignifiant vieil Chevalier, » parce qu'anciennement tels états é- » toient ſeulement donnés à vieux Gen- » tilshommes & Chevaliers, & en étoit » la porte fermée aux Avocats & aux Lé- » giſtes. » Le même *E. Paſquier* nous apprend auſſi, dans le même Livre de ſes Recherches, l'origine de l'ancienne Chevalerie, en ces termes : « Car au lieu & » premièrement que les Rois recompen- » ſoient leurs Sujets en terres & grandes » poſſeſſions, à meſure qu'ils gagnoient » les Provinces, delà en avant, ils com- » mencèrent de les reconnoître pour » bons & loyaux ſerviteurs par grandes » & amiables careſſes, c'eſt à ſçavoir, » par accollées de leur perſonne.... &

» en ce faisant avec quelques autres pe-
» tites cérémonies, ils étoient réputés
» Chevaliers; ayant par ce moyen, com-
» me s'ils fussent sortis des propres costés
» du Roi, autant de primauté & avan-
» tage dessus le reste de la Noblesse,
» comme la Noblesse en son endroit
» dessus le demourant du peuple. » Voilà donc quelle étoit l'ancienne Chevalerie, qui ne s'accordant qu'au mérite de la naissance & des actions généreuses, tenoit dans toutes les Cours le premier rang dans la faveur & dans l'intimité des Souverains, & qui mettra toujours les races nobles qui en descendent au-dessus de tous les titres & de toutes les charges qui ne sont pas de la même ancienneté ni de la même source.

La branche aînée de *Carcado* est représentée aujourd'hui par deux frères, dont l'aîné, qui s'appelle *Louis-Alexandre*, est Lieutenant-Général des armées du Roi. Il a épousé Marie-Anne-Claude de Montmorenci. Le cadet, que l'on appelle le Comte *de Carcado*, est actuellement Brigadier des Armées du Roi, & Colonel du Régiment de Bresse. Il a épousé Jeanne-Anne *Poncet de la Rivière*, fille de Pierre *Poncet*, Président

Digitized by Google

au Parlement. Je profite de cette occasion pour vous faire part, Monsieur, d'un établissement qui fait un honneur infini à M. le Comte *de Carcado*. Il a fondé pour son Régiment une Bibliothèque militaire & portative, composée de Livres choisis dans tous les genres, & surtout de ceux qui ont été écrits sur la guerre, tant par les Anciens que par les Modernes. On y trouve aussi les meilleurs ouvrages d'Histoire, de Physique, de Géographie, de Mathématiques, les Dictionnaires & les Grammaires de la Langue Françoise, ainsi que des Langues Allemande, Italienne & Angloise, les œuvres de nos bons Poëtes Tragiques, Comiques, Lyriques, &c; & beaucoup d'autres écrits de Littérature. Tous ces Livres sont marqués du nom du Régiment. Un Capitaine en est le Bibliothécaire, & c'est un spectacle bien satisfaisant que de voir tous les jours les jeunes Officiers se rassembler, s'instruire des connoissances nécessaires dans leur état, ou s'orner l'esprit par des lectures agréables. On ne sçauroit donner trop d'éloges à M. *de Carcado* d'avoir le premier imaginé ce moyen si simple & si heureux de prévenir l'oisiveté dangereuse

Digitized by Google

des Garniſons. Il eſt à ſouhaiter que toutes les Colonels ſuivent un ſi bel exemple.

Le nom de *Molac* eſt le nom diſtinctif de la branche cadette de *Carcado*. Cette branche ſubſiſte aujourd'hui dans la perſonne de *Corentin le Sénéchal Carcado*, Marquis *de Molac*, Gouverneur de ma Ville natale, Colonel du Régiment de Périgord. Il a épouſé *Marie-Louiſe le Séneſchal*, fille aînée de *Louis-Alexandre* Marquis de *Carcado*, frère aîné du Colonel du Régiment de Breſſe.

Mémoires ſur le Havre de Grace.

M. *du Boccage de Bléville*, Echevin de la Ville du Havre, ſe voit décoré de deux titres nouveaux, également honorables; du titre de Noble, & de celui d'Auteur. Le premier lui a été accordé en récompenſe des ſervices qu'il a rendus au Commerce; il a mérité le ſecond par des *Mémoires ſur le Port, la navigation & le Commerce du Havre de Grace, & ſur quelques ſingularités de l'Hiſtoire Naturelle des environs* : deux Parties réunies en un ſeul Volume.

François I ne fut pas le fondateur de la Ville du Havre, comme on le prétend

communément, puiſque dès le quinzième ſiécle ce lieu étoit déja recommandable par deux Tours qui gardoient l'embouchure de la Seine. On y voyoit une petite Chapelle dédiée à la Sainte Vierge, ſous le titre de Notre-Dame de Grace, d'où le Port a pris ſon nom. Il eſt vrai que c'eſt à ce Prince que cette Ville a dû ſon premier luſtre. Les Rois ſes ſucceſſeurs l'augmentèrent & l'embellirent par différens ouvrages; mais ce ne fut que ſous le miniſtère du Cardinal de *Richelieu*, lorſqu'il en devint Gouverneur, qu'elle fut enfin fortifiée comme on la voit aujourd'hui. Ses Cazernes peuvent contenir près de dix mille hommes, & l'Arſenal renferme toujours de quoi en armer un plus grand nombre. On y conſtruiſoit autrefois des vaiſſeaux de haut bord; aujourd'hui les plus grands bâtimens qu'on y conſtruiſe ſont des frégates. Cependant l'Auteur prétend qu'on y bâtit plus ſolidement que dans la plûpart des autres Ports de France, tant par rapport au choix & à la qualité du bois qu'on y employe, que par la façon dont on prend ſoin de le lier.

On doit conſidérer le Havre comme la principale porte du Royaume, puiſ-

que toutes les marchandiſes étrangères y abordent, pour être voiturées par la Seine à Paris. Le commerce des dentelles y eſt d'une très-grande étendue; il y a dans cette Ville près de dix mille femmes ou filles qui ne ſont occupées qu'à ce travail. Il s'en fabrique de toutes qualités, depuis quatre ſols juſqu'à vingt-cinq livres l'aulne. On en fait des envois conſidérables dans toutes les parties du monde. Je ne ſuivrai pas l'Auteur dans le détail immenſe des autres marchandiſes qui ſortent tous les ans de ce Port, ou de celles qui y arrivent. Je dirai ſeulement en général, qu'il entre au Havre, durant le cours d'une année commune, plus de ſix cens vaiſſeaux chargés, qui s'en retournent avec d'autres marchandiſes. Il en vient ſoixante de la Martinique, dix-huit du Grand Banc, quarante de Marſeille, vingt de Cette, ſoixante-cinq des Côtes de France depuis Bayonne juſqu'à S. Malo, dix du Port S. Maurice, cinquante d'Eſpagne, quinze de Lisbonne, vingt de Hollande, deux cens ſoixante d'Angleterre, & plus de ſoixante des autres pays du Nord.

Voilà en abrégé ce qui compoſe la

première Partie de cet ouvrage : elle ne peut être utile qu'aux Commerçans. La ſeconde peut l'être aux amateurs de l'Hiſtoire Naturelle. On y trouve d'abord la deſcription d'un banc pétrifié à quelque diſtance du Havre, ſuivie de *réflexions ſur la cauſe du déplacement des coquillages, foſſiles, & des autres corps marins.* L'Auteur attribue ce tranſport de coquillages d'une extrémité du monde à l'autre, au bouleverſement arrivé dans notre globe par le Déluge. Il prétend qu'un fort grand nombre de ces corps marins furent enſevelis dans l'intérieur de la terre, par les violentes ſecouſſes qu'elle éprouva lorſqu'elle fut couverte d'eau. Mais outre que ces conjectures ne préſentent rien de neuf pour le fond, elles me paroiſſent encore dépourvues de raiſons ſatisfaiſantes.

Les autres Chapitres de cette ſeconde Partie traitent des mines de fer, des eaux minérales, des cailloux d'Angleterre, d'un cancre appellé le *Soldat*, d'une fontaine pétrifiante, & de la végétation des Coralloïdes. Chacune de ces matières a été l'objet de l'amuſement plutôt que de l'occupation de M. *du Boccage.* Mais, quoique l'hiſtoire na-

Digitized by Google

turelle ne puiſſe être profondément traitée que par ceux qui en font leur étude principale, c'eſt contribuer toujours aux progrès de cette ſcience, que d'indiquer aux ſçavans ce qui peut être l'objet de leurs remarques. Ces Mémoires utiles ont été imprimés au Havre de Grace, chez *Faure*, Imprimeur de la Marine & de la Ville, & ſe trouvent à Paris chez *Lambert*, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

Caſtor & Pollux.

La meilleure réponſe faite à M. *Rouſſeau* de Genève, eſt cette Tragédie Lyrique de *Caſtor* & *Pollux*, repréſentée pour la première fois à l'Opéra le 24 Octobre 1737, & remiſe le 8 Janvier de cette année 1754, dans la plus grande chaleur de la fermentation Muſicale. Un homme ordinaire eût peut-être redouté cette circonſtance critique ; mais un génie tel que Monſieur *Rameau* ſaiſit exprès un pareil moment pour triompher avec plus d'éclat. C'eſt préciſément lorſque la terre eſt le plus échauffée & qu'elle exhale plus de vapeurs, que *Jupiter* tonne, diſſipe les nuages, & rend la

Digitized by Google

ſérénité aux plaines du Ciel. Que n'avez-vous pu, Monſieur, être témoin, à la première repréſentation, des applaudiſſemens unanimes & redoublés dont retentit la Salle du Palais Royal ? Vous euſſiez vû les Bouffoniſtes confondus quitter le Coin de la Reine, abandonner ce poſte important, s'égarer, ſe perdre dans la foule, ſe précipiter à la porte pour ſe ſauver, comme de malheureux aſſiégés, dont la Ville vient d'être priſe d'aſſaut. Je vous avoue, Monſieur, que ce ſpectacle me toucha. Eh, qui n'auroit gémi comme moi, de voir des François s'attriſter des plaiſirs & des ſuccès de leurs compatriotes !

Le Poëte & le Muſicien ont fait à cette Tragédie les plus heureuſes corrections. Elle s'eſt ſoutenue pendant trois mois, & on la donnera encore après Pâques. Le Poëme eſt un des meilleurs qui ayent été faits depuis *Quinault* : il ouvre une vaſte & belle carrière à la Muſique ; le ſublime, le pathétique, le touchant, le terrible, le gracieux s'y trouvent réunis. Les Actes & les Scènes m'ont paru coupés de main de maitre ; les changemens de lieux, & par conſéquent de décorations & de fêtes y ſont natu-

rellement amenés, & sortent de l'Action. Il y a bien du génie à l'Auteur d'avoir choisi ce sujet, le plus heureux peut-être pour un Opéra. Il présente sans cesse de nouveaux objets à l'imagination du Spectateur. La Scène est tour à tour sur la Terre, aux Enfers & dans les Cieux. L'exécution répond à la conduite de la Fable. Le style est celui du genre, & la poësie est toujours noble, grande, tendre ou agréable.

Castor & *Pollux*, tous deux fils de *Léda*, qui avoit eu le premier de *Tyndare*, & le second de *Jupiter*, aiment *Télaïre* fille du Soleil, qui ne soupire que pour *Castor*; *Pollux* sacrifie sa passion, & céde *Télaïre* à son frère. Mais *Phœbé* l'enchantereſſe, sœur de *Télaïre*, brule aussi pour *Castor*; & furieuse de se voir méprisée, sçachant d'ailleurs que *Lincée* adore *Télaïre*, elle anime ce dernier à la vengeance; il vient à main armée pour enlever la Princesse. *Castor* s'oppose à sa fureur; il est tué dans le combat. On élève un Mausolée pour les funérailles de *Castor*. Il est environné d'un peuple gémissant. Le Théâtre représente des voutes souterraines, éclairées par des lampes sépulchrales. *Télaïre*, dans le plus

grand deuil, exprime ainſi ſes regrets :

Triſtes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténèbres,
Aſtres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funèbres;
Toi qui vois mon cœur éperdu,
Père du jour, ô Soleil ! O mon père !
Je ne veux plus d'un bien que Caſtor a perdu,
Et je renonce à ta lumière.

Pollux venge la mort de ſon frère ; il tue *Lincée* ; mais ſa tendreſſe pour *Caſtor* n'eſt pas encore ſatisfaite ; il invoque *Jupiter* ſon père, & le prie de rendre le jour à ſon frère. *Jupiter* lui annonce l'arrêt du Deſtin : il ne peut délivrer *Caſtor* du Tartare qu'en y prenant ſa place. *Pollux* s'y réſout, & force l'entrée des Enfers, dont le paſſage eſt gardé par des Monſtres, des Spectres & des Démons Il retrouve ſon frère dans les Champs Elyſées. Il ſe forme entre eux un combat touchant de tendreſſe. *Caſtor* ne veut point que *Pollux* ſe ſacrifie pour lui. Il conſent ſeulement à retourner pour quelques heures ſur la terre, afin de revoir encore une fois ſa chère *Télaïre*, mais il jure par le Styx, qu'il ſe replon-

gera dans l'Empire des Morts pour rendre la vie à ſon frère. Le Deſtin eſt fléchi par *Jupiter*; il dégage *Caſtor* de ſon ſerment. *Pollux* revoit la lumière. Les deux frères ſont au comble de leurs vœux. *Caſtor* épouſe *Télaïre*. La jalouſe *Phœbé* deſcend ſeule à demeure aux rives du Cocyte.

Cette eſquiſſe légère, rapidement tracée, ſuffit, Monſieur, pour vous faire voir combien il y a de jeu, d'action, & de variété dans ce Poëme, rempli d'intérêt: il pourroit être appellé le triomphe de l'amitié fraternelle. Les vers des Ariettes ne ſont ni fades ni forcés. Ils ſont naturels, délicats & dignes de la muſe aimable & facile de M. *Bernard*, connu depuis long-temps dans un monde choiſi par des poëſies pleines de goût, de fineſſe & de ſentiment. M. *Rameau* a déployé dans cet Opéra toute l'étendue de ſon génie. Quelle force! Quelle énergie! Quelle douceur & quelle volupté! Le ſecond & le quatrième Actes ſur-tout ſont de la plus grande beauté, & comparables dans leur genre à ce que *Corneille* a fait de plus ſublime dans le ſien. Je ne crois pas que l'on puiſſe rien entendre qui remue l'ame avec plus de vivacité, qui

qui la rempliſſe d'une plus douce ſatiſfaction. Eſprits raréfiés par le ſubtil ſophiſme, cœurs refroidis par les glaces du Calcul, que je vous plains d'être inſenſibles à de pareils chefs-d'œuvres !

M. *de Caux* a bien raiſon de dire par une alluſion poëtique à la fin de ſes *Adieux aux Bouffons* :

Quand Caſtor & Pollux, ces Aſtres favorables,
Font briller ſur les mers leurs clartés ſecourables,
Les Vents tumultueux abandonnent les flots ;
L'eſpérance renaît au cœur des Matelots.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 5 Avril 1754.

LETTRE III.

Hiſtoire & Regne de Charles VI.

L'Hiſtoire particulière d'un regne heureux & pacifique ne ſçauroit plaire à la plûpart des Lecteurs, dont les paſſions ne ſont point aſſez remuées par le tranquille récit de faits communs & d'actions mêmes vertueuſes. Mais les an-

nales d'une administration qui n'offre que de tristes événemens, des catastrophes sanglantes, de grands crimes & de grands scélérats, se font lire avec plaisir. Un Roi mineur ou en démence, une Reine voluptueuse & vindicative, des Princes du Sang dissipateurs, ambitieux & cruels, des Seigneurs qui, à leur exemple, se portent à toutes sortes de licences, des Peuples séditieux & mutins, des guerres civiles, des trahisons, des empoisonnemens, des assassinats : tels furent les maux funestes que fit éprouver pendant quarante-deux ans à ce Royaume le regne le plus malheureux dont la Monarchie ait conservé le souvenir. Le récit affligeant de toutes ces calamités a fourni à Mademoiselle *de Lussan* la matière de neuf volumes ; je n'en tirerai que ce qui regarde la personne de l'infortuné *Charles VI* ; l'histoire de la Nation sous son gouvernement vous étant assez connue.

Ce Prince étoit né en 1368 de *Charles V*, dit *le Sage*, & de *Jeanne de Bourbon*, Princesse la plus accomplie de son siécle. Il étoit fort jeune quand il perdit sa mère, & il n'avoit pas encore douze ans lorsque le Roi mourut. Il donna de

bonne heure des marques d'un grand courage : un jour que *Charles V* lui avoit permis de choisir dans son Cabinet le bijou qui lui feroit le plus de plaisir, le jeune Prince, comme un autre Achille, mépriſa tout ce qu'il voyoit de riche & de précieux, & donna la préférence à une épée ſuſpendue dans un coin. Une autre fois le Roi lui ayant préſenté d'une main une Couronne d'or, & de l'autre un Caſque, il dit en prenant le Caſque : *Gardez, Sire, gardez votre Couronne.* Après la mort de *Charles V*, le Duc de Bourgogne fut chargé de la ſur-intendance de l'éducation du jeune Roi, & le Duc d'Anjou de la régence du Royaume, juſqu'à ce que le Prince eût atteint ſa quatorzième année. Il fut enſuite déclaré majeur ; mais ſes oncles continuèrent à avoir la meilleure part au gouvernement. *Charles VI* n'avoit pas encore quinze ans, lorſqu'il partit pour ſe mettre à la tête de ſon Armée en Flandres. A la fameuſe bataille de *Roſebecq*, comme il entendoit les mouvemens & les cris des chefs & des ſoldats, il vouloit à toutes forces les aller joindre. Il ne pouvoit ſe contenir, & il ſe plaignoit de la violence qu'on lui faiſoit de l'arrêter.

Digitized by Google

Chaque jour ce Prince découvroit à ſes peuples un naturel heureux, où brilloient les ſemences de toutes les vertus. On ne lui reprochoit qu'un penchant trop décidé pour le ſexe. Il s'y livroit avec ſi peu de modération, que ſa ſanté en fut altérée. Il fallut donc ſonger à le marier, dit Mademoiſelle *de Luſſan*, pour le détourner *de l'amour volage*. On jetta les yeux ſur toutes les Princeſſes de l'Europe; on fit venir leurs portraits; celui d'*Iſabelle de Bavière* effaçoit tous les autres : *c'étoit une brune dont les yeux paroiſſoient tout de feu*. Le Roi lui donna la préférence; ajoutant cependant, qu'il vouloit la voir, & que, malgré le portrait qui lui avoit tant plû, il ne l'épouſeroit pas, ſi elle n'étoit à ſon gré. On ſe crut ſi aſſuré de la beauté & des graces de la jeune Princeſſe, qu'on paſſa par-deſſus cette difficulté. Mais on crut devoir prendre la précaution d'emmener *Iſabelle* à Bruxelles au ſortir d'Ingolſtat, pour lui faire perdre, dit l'Auteur, ce qu'elle avoit pris de rude & de groſſier à la Cour de ſon père. En trois ſemaines cette Princeſſe fut en état de paroître à la Cour de France. Ce fut à Amiens que ſe firent l'entrevue & le mariage. Ebloui

des charmes de la Princeſſe, le Roi la trouva bien au-deſſus de ſon portrait. Auſſi ne put-il s'empêcher de dire au Duc de Bourgogne, que cette belle perſonne lui feroit perdre le ſommeil. En effet il en devint amoureux, & ce qui combla de joye tout le Royaume, *Iſabelle* ne tarda pas à lui donner un Dauphin. Un autre ſujet de ſatisfaction pour les François fut de voir leur Prince gouverner par lui-même. Il choiſit des Miniſtres au gré de la Nation, & donna toute ſa confiance au Connétable. C'étoit l'illuſtre *Olivier de Cliſſon*, dont le génie vaſte étoit également propre pour la Guerre & pour le Conſeil. La France prit alors une face nouvelle, & les Peuples goutèrent enfin les douceurs d'un ſage gouvernement ſous un Prince qu'ils adoroient.

On fit en 1389 de grands préparatifs à Paris, pour l'entrée & le couronnement de la Reine. Mademoiſelle *de Luſſan* fait une belle deſcription de cette entrée ſolemnelle; mais elle a omis quelques détails, qui, ce me ſemble, ne ſont point déplacés dans une hiſtoire particulière. Par exemple, elle dit que la Reine, en entrant dans la Ville, mit ſur ſa tête

une couronne d'or & de pierreries. La choſe ſe paſſa plus galamment, au rapport de l'hiſtorien *Froiſſard*. Il y avoit à la porte aux Peintres, rue Saint Denis, *un ciel nué & étoilé très-richement, & Dieu par figure ſéant en ſa Majeſté, le Père, le Fils, & le Saint Eſprit; & là-dedans le Ciel petits enfans de Chœur chantoient moult doucement en forme d'Anges; & ainſi que la Reine paſſa dans ſa litière découverte ſous la porte du Paradis, d'en haut deux Anges deſcendirent, tenant en leurs mains une très-riche couronne d'or garnie de pierres précieuſes, & l'aſſirent moult doucement ſur le chief de la Reine, en chantant tels vers*:

Dame encloſe entre fleurs de Lys,
Reine êtes vous du Paradis,
De France & de tout le pays.
Nous en r'allons * en Paradis.

Mademoiſelle *de Luſſan* n'a pas oublié de dire que *Charles VI*, par une ſaillie de jeune homme, ſe déguiſa pour aller voir l'entrée de la Reine, & qu'il reçut ſur les épaules quelques coups de manche à balais. *Froiſſard* raconte cette

* Remontons.

Digitized by Google

avanture avec une naïveté piquante ; & je n'aurois pas été fâché que Mademoiſelle *de Luſſan* eût de temps en temps rapporté les paroles mêmes de nos anciens Hiſtoriens. Ces ſortes de citations, lorſqu'elles ſont rares & faites avec choix, amuſent le Lecteur. *Charles VI* dit donc à *Savoiſi* ſon favori : *Savoiſi, je te prie que tu montes ſur mon bon cheval, & monterai derrière toi, & nous nous habillerons tellement qu'on ne nous cognoiſſe point, & allons voir l'entrée de ma femme... & allèrent donc par la Ville en divers lieux, & ſe avancèrent pour venir au Châtelet à l'heure que la Reine paſſoit, où il y avoit moult de peuple & grand' preſſe ; & y avoit foiſon de Sergens à groſſes boulaies, leſquels pour défendre la preſſe, frappoient de côté & d'autre de leurs boulaies bien & fort ; & ſe efforçoient toujours d'approcher le Roi & Savoiſi ; & les Sergens qui ne cognoiſſoient mie le Roi ne Savoiſi, frappoient de leurs boulaies deſſus, & en eut le Roi pluſieurs horions ſur les épaules bien aſſis ; & au ſoir en la préſence des Dames & Demoiſelles fut la choſe récitée, & on commença à en bien farcer, & le Roi même ſe farçoit des horions qu'il avoit reçus.*

Mademoiselle *de Lussan* dit encore que le lendemain de cette pompe, la Ville de Paris, suivant l'usage, porta de magnifiques présens au Roi & à la Reine. *Froissard* entre là-dessus dans un détail curieux. Les Bourgeois de Paris s'étant mis à genoux, dirent au Roi : *Très-chier & aimable Sire, vos Bourgeois de Paris vous présentent ces joyaux*; c'étoient des vases d'or. *Grand' merci, bonnes gens*, leur répondit-il, *ils sont biaux & riches.* Ils allèrent ensuite chez la Reine, à qui un *Ours* & une *Licorne* présentèrent de leur part des présens encore plus riches. Dans ces temps-là rien ne paroissoit plus ingénieux que ces sortes de mascarades. Il me semble qu'un Historien ne devroit pas négliger de saisir l'esprit, le goût du siècle dont il parle, ni de faire observer ce cérémonial de se mettre à genoux devant le Roi.

Après les fêtes données à Paris, *Charles* fit la visite de son Royaume Etant à Montpellier avec le Duc de Tourraine son frère, depuis Duc d'Orléans, il leur prit à tous deux une impatience de jeunes gens de revoir leurs femmes. Ils firent une gageure à qui seroit le premier à Paris. Le dernier arrivé devoit payer

Digitized by Google

cinq mille francs d'or. Deux seuls Gentilshommes devoient les suivre. Ils partirent à la même heure, chacun prenant le chemin qu'il croyoit le plus court. Ils marchoient jour & nuit; & comme il n'y avoit point encore de postes établies en France, ils prenoient des relais de Ville en Ville. Le Roi trop fatigué s'arrêta à quarante lieues de Paris & y dormit huit heures. Ce sommeil lui couta cinq mille francs d'or qu'il paya à *Monsieur*, arrivé à Paris le cinquième jour, six heures avant le Roi. Leurs maisons ne s'y rendirent que trois semaines après.

L'assassinat commis par *Craon* sur la personne du Connêtable *de Clisson*, jetta tout le Royaume dans la consternation, par l'effet terrible que cet événement produisit sur le Roi. Ce Monarque en fut si outré, que depuis ce temps-là il ne fit presque plus rien de sang froid. Il sortoit de son caractère toutes les fois qu'il s'agissoit des suites de ce crime & de la punition de *Craon*. Telle fut l'origine du premier dérangement d'esprit de ce Prince, & celle des malheurs qui désolèrent la France pendant le reste de son regne. *Craon* s'étoit réfugié chez le Duc de Bretagne; & sur le refus que le Duc fit au

Roi de lui livrer le coupable, *Charles* marcha contre lui à la tête d'une Armée. Les Princes ſes oncles s'oppoſèrent autant qu'ils purent à cette guerre ; mais il fallut céder aux volontés du Roi. Ce Monarque s'avançoit vers la Ville du Mans, où toutes ſes Troupes devoient ſe rendre, lorſqu'il tomba ſubitement dans une affreuſe triſteſſe. Sa phyſionomie changea : de vif & ſpirituel qu'il étoit, il devint ſimple & idiot ; & à cet air de maître qui inſpiroit le reſpect ſuccéda une contenance baſſe & ignoble. Ce n'étoit là que les ſymptômes d'un accident plus funeſte. Comme ce Prince étoit à cheval au milieu d'une forêt conduiſant ſes Troupes à Angers, il vit s'élancer d'entre les arbres un grand homme d'une figure hideuſe, couvert d'un ſurtout de bure, ayant la tête & les pieds nuds. Cet homme ſaiſit la bride du cheval du Roi, & lui cria d'un ton effrayant : *Arrête, noble Roi, tu es trahi.* Il ſe retira en répétant les mêmes paroles avec une voix de tonnerre, & il diſparut. On ne douta pas dans l'Armée que cet événement n'eût été préparé par les oncles du Roi pour le détourner de ſon expédition ; ce qui parut d'autant plus vraiſemblable,

qu'on ne ſe mit nullement en peine d'arrêter cette eſpèce de ſpectre. Le Roi lui-même n'y fit pas beaucoup d'attention. Au ſortir de la forêt il entra dans une plaine, n'ayant auprès de lui que quelques officiers de ſa Maiſon. Un Page portoit ſa lance, & un autre ſon caſque. La chaleur étoit extrême; le Roi s'aſſoupit; malheureuſement le Page qui portoit ſa lance s'aſſoupit auſſi, & la laiſſa tomber ſur le caſque. Le bruit qu'elle fit tira le Roi de ſon aſſoupiſſement. Il voit le fer de la lance panché de ſon côté; ſon imagination échauffée lui rappelle les terribles paroles qu'il vient d'entendre. Il croit qu'on en veut à ſa vie; il met l'épée à la main & en perce le Page; tout ce qui l'environne lui paroit autant d'ennemis; il frappe à droite & à gauche, ne reconnoit perſonne, & devenant toujours plus furieux, il ſe jette ſur tout ce qui l'approche. Quatre Gentilshommes ſont immolés à ſa fureur; & il auroit continué ce carnage, ſi un de ſes Chambellans ſautant adroitement ſur la croupière de ſon cheval, & l'embraſſant par derrière, n'eût facilité à quelques officiers les moyens de le deſcendre & de le deſarmer. Alors

les forces lui manquèrent; il tomba en foibleſſe, & enſuite dans un aſſoupiſſement létargique qui dura trois jours, pendant leſquels il ne donna preſque aucun ſigne de vie. Il faut voir, Monſieur, dans l'ouvrage même, la peinture touchante que fait Mademoiſelle *de Luſſan* de la conſternation où jetta tous les Etats du Royaume la nouvelle de cette étonnante maladie; vous ne pourrez la lire ſans en être attendri. Une calamité ſi funeſte plongea la France dans de nouveaux malheurs; ce n'eſt pas que le Roi n'eut dans la ſuite de bons intervalles; mais le fond étoit altéré; & le reſte de ſa vie ne préſenta plus qu'une ſuite continuelle de guériſons & de rechutes. Dès qu'il fut revenu de ſon premier accès, il voulut, tout foible qu'il étoit encore, être informé de tout ce qui s'étoit paſſé. Il en fut ſaiſi d'horreur; il demanda pardon à tous les Seigneurs qui étoient préſens; & il ordonna des gratifications pour les veuves & les enfans des perſonnes à qui il avoit malheureuſement ôté la vie.

Sa ſanté cependant commençoit à ſe rétablir, quand un nouvel accident le fit retomber dans ſon premier état. Ce

Prince étoit allé à un Bal, déguiſé en Sauvage avec quatre Seigneurs qu'il tenoit enchainés. Leur habit étoit de toile, ſur laquelle on avoit collé des étoupes avec de la poix. Le Duc d'Orléans approcha un flambeau d'un de ces Sauvages; le feu prit aux étouppes; il ſe communiqua aux quatre autres Maſques; quelques-uns d'entre eux furent brulés; & le Roi auroit eu le même ſort, ſi la Ducheſſe de Berri n'eût eu la préſence d'eſprit de l'envelopper avec la queue de ſa robe & d'étouffer le feu. Ce funeſte accident cauſa ou hâta toutes ſes rechutes; il avoit toujours préſent à l'eſprit le danger qu'il avoit couru, & ſon mal en devint plus long & plus fâcheux. Les accès en étoient violens; & l'on fut obligé de prendre des meſures pour s'en garantir. Il s'irritoit lorſqu'on le traitoit de *Sire*; il nioit qu'il s'appellât *Charles*, qu'il fût marié, qu'il eût des enfans. Il effaçoit avec ſon couteau ſes armes ſur ſa vaiſſelle. Il méconnoiſſoit la Reine, la chaſſoit, & ſe plaignoit d'en être importuné. Il ne changeoit ni de linge ni de draps; il ne ſe deshabilloit plus, & pouſſoit même plus loin la malpropreté, en ſe ſaliſſant de telle

ſorte, que ces amas d'ordures, de ſueur & de craſſe l'avoient rempli d'une vermine qui le deſſéchoit, & qui avoit produit des abcès ſur tout ſon corps. Il n'écoutoit là-deſſus aucune remontrance, & il fallut uſer d'artifice pour vaincre ſon opiniâtreté. On fit venir dix hommes de la plus haute taille, maſqués, qui ne parloient point, & qui vêtus de blanc avoient l'air de phantômes. Ils s'approchèrent bruſquement du Roi, le ſaiſirent, le deshabillèrent, le nettoyèrent, le firent changer de linge, & le forcèrent de ſe mettre au lit. Le Roi épouvanté ſe ſoumit depuis avec aſſez de docilité à tout ce que les Médecins lui ordonnèrent. L'Auteur ne parle point d'un autre expédient beaucoup plus naturel dont on ſe ſervit pour engager ce Prince à changer de linge, & à *ſe coucher entre deux draps*; ce qu'il n'avoit pas voulu faire pendant près de cinq mois. On lui amenoit tous les ſoirs, dit l'Abbé *de Choiſi*, la fille d'un Marchand de chevaux, qui étoit fort belle, & qu'on appelloit communément & publiquement *la petite Reine*. Il en eut une fille (Marguerite *de Valois*) à qui l'on donna en dot, en la mariant au Sire d'*Har-*

pedène, la terre de Belleville en Poitou. La mère s'appelloit *Odette de Champdivers*. *Charles* l'aimoit éperdûment; mais elle ne le recevoit dans ſon lit, qu'après qu'il avoit changé de linge.

Mademoiſelle *de Luſſan* ne dit rien non plus des cartes à jouer, qui furent inventées à l'occaſion de la maladie du Roi. Pour égayer ce Prince dans ſes momens de triſteſſe & de mélancolie, un Peintre lui préſenta de petites figures peintes ſur des feuilles de carton, qui formoient l'image d'un Royaume. Il y avoit des Rois, des Reines, des Chevaliers ou Valets. Ceux-ci repréſentoient la Nobleſſe; le cœur déſignoit les gens d'Egliſe; le pique, les Militaires; le trefle les Laboureurs, & le carreau les Artiſans. Les différentes combinaiſons de ces figures ont donné lieu dans la ſuite aux différens jeux de cartes. Encore une fois, dans l'hiſtoire particulière d'un Prince, ſur-tout dans une hiſtoire en neuf volumes, on s'attend à trouver pluſieurs traits curieux qui ne ſçauroient entrer dans les hiſtoires générales. Vous voyez cependant que l'Auteur a négligé de nous apprendre des anecdotes aſſez intéreſſantes. M. *de Saint-Foix* en a recueilli plu-

Digitized by Google

sieurs touchant ce Prince dans ses *Essais Historiques sur Paris*. En voici une, par exemple, qui est encore échappée à Mademoiselle *de Lussan*. *Charles VI* fit venir un jour la Gouvernante de ses enfans, qui lui avoua que souvent ils n'avoient ni de quoi manger ni de quoi se vêtir. Je ne suis pas mieux traité, répondit-il en soupirant, en lui donnant, pour la vendre, une coupe d'or dans laquelle il venoit de boire. Le Duc d'Orléans & la Reine profitoient de sa maladie pour s'approprier les revenus de la Couronne, & les dissiper en dépenses superflues, tandis que le Roi & ses enfans manquoient souvent du nécessaire.

Ce Prince, qui depuis long-temps n'avoit presque plus de part à la vie, en sortit enfin dans la cinquante-quatrième année de son âge, le 20 Octobre 1422, après avoir porté le nom de Roi pendant l'espace de 42 ans. Il mourut à l'Hôtel de S. Paul dans une espèce d'obscurité, abandonné & presque oublié de tout le monde. Il fut enterré à Saint Denis, & il ne se trouva pas un seul Prince du Sang à ses funérailles. Ce Monarque n'a proprement regné que quatre ans. Mais durant ce peu de temps il se fit aimer de

Digitized by Google

ſon peuple avec tant de paſſion, que ni ſes malheurs ni les affreuſes calamités de ſon regne n'affoiblirent jamais leur tendreſſe. Sa mort fut le ſeul terme de leur amour; auſſi le ſurnommèrent-ils *le Bien-aimé.*

S'il faut vous dire préſentement, Monſieur, ce que je penſe de l'ouvrage de Mademoiſelle *de Luſſan*, il me ſemble que, ſans rien omettre d'eſſentiel à ſon ſujet, je dis même en y ajoutant toutes les anecdotes curieuſes qu'elle a dédaignées, elle auroit pu réduire ſon travail à moins de Volumes. La plûpart des faits pouvoient être plus ſerrés, & le récit moins prolixe. Les réfléxions ne ſont ni trop longues ni trop fréquentes; mais elles ne ſont pas toujours aſſez naturelles. On a voulu leur donner un air épigrammatique; je n'en citerai qu'un exemple. Dans une ſédition des Pariſiens, on attaqua les Juifs, on leur enleva leurs biens, leurs enfans; & ils n'évitèrent la mort qu'en ſe réfugiant au Châtelet. Sur quoi Mademoiſelle *de Luſſan* remarque qu'ils conſervèrent « leur vie & leur liberté » dans le lieu même où on perd l'une, » & où on eſt en danger de l'autre. » Le Lecteur, entraîné par un ſtyle aiſé & une

narration agréable, fait peu d'attention à ces petits défauts. Il eſt certain que l'Auteur a le talent d'intéreſſer, & de tenir toujours la curioſité en haleine par l'heureux enchaînement des faits, & certainement elle écrit beaucoup mieux l'hiſtoire que tel Coryphée de notre connoiſſance qui a une maigreur réelle, ou tel autre qui a un faux embonpoint.

Compliment prononcé à la Clôture de la Comédie Françoiſe.

L'année Théatrale commence, Monſieur, le lendemain de la Quaſimodo, & finit la veille du Dimanche de la Paſſion. Il eſt établi que les Comédiens faſſent un Compliment au Public, en ouvrant & en fermant leur Théâtre; & c'eſt toujours le dernier Acteur reçu qui porte la parole au nom de ſes Camarades. M. *Préville*, qui a débuté avec tant de ſuccès dans les Rôles de *Criſpin*, & dans pluſieurs autres, & qui a été reçu avec tant de diſtinction, étoit donc chargé cette année du compliment de la Clôture, dans lequel il eſt d'uſage de rappeller toutes les Pièces nouvelles. Il falloit parler même de *Paros* dans cette récapitulation; ce qui n'étoit ni agréable

ni facile pour l'homme de Lettres que M. *Préville* a prié de compoſer ce petit Diſcours. Il a été prononcé le Samedi 30 du mois dernier entre les deux Pièces : je vous l'envoye.

MESSIEURS,

Nous nous félicitons de n'avoir à vous rappeller aujourd'hui que des Pièces couronnées par vous-mêmes avec plus ou moins d'éclat, & d'être exempts de l'embarras cruel & trop ordinaire de pallier des chutes honteuſes.

Peu d'Ecrivains ont mieux connu ce qui doit vous plaire, que cet Auteur fertile en fictions agréables, qui ſoumet à ſon pinceau l'Hiſtoire, la Fable & la Féerie ; & qui, tantôt dans le monde phyſique, tantôt dans le monde intellectuel, trouve toujours des voiles ingenieux qu'il fait ſervir de gaze legère à une morale neuve & délicate. S'il s'élance dans la ſphère du feu, s'il dérobe avec *Prométhée* la flamme céleſte, s'il anime, s'il fait naître devant vous les premiers humains, c'eſt pour développer avec ſagacité le germe de leurs paſſions & de leurs ridicules. La Comédie des *Hom-*

Digitized by Google

mes, dont vous avez admiré les traits fins & enjoués, le coloris brillant, quoique ſans fard, le dialogue vif & naturel, vous a plû ſur-tout par l'heureux emploi que l'Auteur a ſçu faire de la Danſe. Il a montré tout le parti qu'on pouvoit tirer de cet Art, lorſqu'il étoit mis en œuvre par un homme de génie. Les Ballets ne ſont point étrangers à ſon ouvrage ; ils ſont néceſſairement liés avec l'Action ; ils ſont en partie l'Action même.

Le ſuccès de cette piquante nouveauté ſuffiroit pour nous juſtifier d'avoir rendu à notre Théâtre un ornement que nous avions négligé. Quelques perſonnes cependant n'ont pas approuvé notre zèle ; elles n'ont pas fait attention que la Danſe embelliſſoit la Scène Françoiſe du temps des *Corneilles*, des *Molières* & des *Racines ;* que nous avions d'ailleurs pluſieurs Pièces que vous deſiriez de revoir, & que nous ne pouvions, privés de cette reſſource, remettre ſous vos yeux. Enfin, nous étions bien éloignés de ſoupçonner qu'un agrément de plus pût être regardé comme un défaut, & que multiplier vos plaiſirs fût les diminuer.

L'Auteur de la Tragédie de *Paros* ne peut que ſe louer de l'accueil que vous

avez fait à ſon coup d'eſſai. Vous y avez entrevû une ſorte d'intelligence du Théâtre, une certaine marche tragique, qui vous font eſpérer de ſa jeuneſſe.

Vous avez retrouvé, Meſſieurs, vos idées & vos ſentimens dans la petite Comédie des *Adieux du Goût.* La cauſe du Goût & la vôtre ſont inſéparables ; & vous n'avez pu voir avec indifférence deux Auteurs ſe diſtinguer par une façon de penſer juſte & ſolide, dans un âge & dans un ſiècle, où l'égarement en fait de goût eſt ſi commun.

Les *Troyennes* ſont encore ſous vos yeux, & vos ſuffrages conſtans en diſent plus que tous les éloges. Je ne me permettrai qu'une réflexion qui tourne à vôtre gloire. Ce grand ſujet, traité chez deux Nations ſçavantes par deux Auteurs différens, réuſſit ſur les Théâtres d'Athènes & de Rome : vous l'applaudiſſez ſur le nôtre. Ainſi ce qui plaiſoit il y a deux mille ans, plaît encore aujourd'hui. Ainſi les Grecs, les Romains & les François ſont ſenſibles aux mêmes beautés. C'eſt à l'avantage d'avoir étudié les Anciens, au bonheur de les avoir imités, que l'Auteur des *Troyennes* avoue lui-même qu'il eſt redevable de vos ſuffra-

Digitized by Google

ges. C'eſt par là qu'il a rappellé le vrai ton de la Tragédie, & donné l'exemple heureux de ce qui doit faire le mérite des ouvrages de ce genre.

Tels ont été, Meſſieurs, dans le cours de cette année, vos amuſemens & nos travaux. Vous nous verrez toujours attentifs à étudier vos goûts, à profiter de vos lumières. Eh quels Maîtres plus éclairés pourrions-nous choiſir ? Par quels guides plus ſurs pourroient ſe laiſſer conduire les Auteurs Dramatiques eux-mêmes ? Cette impreſſion vive & ſoudaine que font ſur vous les beautés ou les défauts d'un ouvrage, ce ſoulèvement de l'eſprit contre tout ce qui choque la raiſon, ces révoltes du cœur contre tout ce qui bleſſe le ſentiment, ces applaudiſſemens ou ces murmures unanimes, qui s'élèvent en même-temps d'une aſſemblée ſi nombreuſe ; enfin cette voix unique de la nature, compoſée de tant de voix : telles ſont, Meſſieurs, les véritables règles que nous devons conſulter. On les étudie longuement & avec froideur dans les Livres ; vous les dictez rapidement & avec chaleur.

Digitized by Google

Le Trompeur Trompé ou la Rencontre imprévûe.

De toutes les nouveautés qu'on a données cette année à la Foire Saint-Germain ſur le Theâtre de l'Opera Comique, la meilleure ſans contredit, & celle auſſi qui a eu le plus de ſuccès eſt le *Trompeur Trompé*, en un Acte. L'Auteur, M. *Vadé*, a un talent ſingulier pour ce genre; & ce qui lui fait beaucoup d'honneur, c'eſt qu'il n'a recours pour réuſſir ni à des équivoques groſſières, ni à des jeux de mots indécens, ni à des alluſions obſcènes. Peut-être même ſeroit-on en droit de lui reprocher trop d'eſprit & de délicateſſe. Ce Spectacle a, comme les autres, ſon génie particulier qui doit s'éloigner autant de la platte poliſſonnerie que de la doucereuſe Idylle ou de la fineſſe épigrammatique. Je regarde le *Trompeur Trompé* moins comme un Opera Comique que comme une petite Comédie en couplets. Conſidérée ſous ce point de vûe c'eſt un ouvrage très-ingénieux, & je n'ai rien lû de l'Auteur qui m'ait fait plus de plaiſir.

Un petit maître de qualité trahit une Femme de condition pour une Bergère,

Digitized by Google

une *Cidaliſe* pour une *Colette*. Mais cette dernière aime *Licidas* & rejette avec dédain toutes les propoſitions de M. le Comte. Elle fait confidence à *Cidaliſe* elle-même des pourſuites de ſon perfide, & *Cidaliſe* engage ſon aimable Rivale à feindre d'écouter le Comte, qui veut l'emmener à Paris dans ſon caroſſe, mais déguiſée, afin que ſes parens ne s'apperçoivent point de ſa fuite. On lui apporte un Domino & un Maſque, & *Cidaliſe* prend l'un & l'autre. Le Comte tranſporté vient chercher ſa nouvelle conquête. *Cidaliſe* contrefait un moment *Colette*, & s'entend dire beaucoup de douceurs. Elle ſe démaſque enfin ; le Comte demeure confondu. Il y avoit entr'eux un dédit conſidérable : il conſent à épouſer *Cidaliſe*. *Licidas* & *Colette* ſont au comble de leurs vœux. Tel eſt, Monſieur, le fond de cette jolie bagatelle, ornée de couplets agréables & piquans ſur des airs choiſis & difficiles à remplir. Je ſuis bien fâché qu'il ne me reſte point de place pour vous en citer des morceaux qui certainement vous plairoient beaucoup. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 8 Avril 1754.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Lettres de Monſieur de Maupertuis.

IL eſt des eſprits en qui l'activité eſt inſéparable de leur exiſtence. M. *de Maupertuis*, dans une maladie que lui-même croyoit mortelle, a ſçu mettre à profit de courts intervalles pour méditer ſur différens ſujets philoſophiques. Il a raſſemblé ſes penſées ſous la forme de *Lettres*, comme la plus convenable à la multiplicité des matières & à l'état où ſe trouvoit leur Auteur. « Ma ſituation préſente, dit-il lui-même, ne me permet point d'ouvrages de longue haleine. Je vais écrire des Lettres; chacune ſera aſſez longue pour contenir ſur chaque matière tout ce que je ſçais; & il y en aura de fort courtes. » Quand un homme, tel que M. *de Maupertuis*, convient qu'il a renfermé dans une Let-

Digitized by Google

tre, quelquefois très-courte, tout ce qu'il ſçait ſur cette matière, je n'ai pas beſoin de dire que c'eſt en même-temps tout ce que l'on en ſçait. En effet il y a telle de ces *Lettres* dont l'objet a fait faire de nombreux volumes, & qui contient le réſultat court & précis de toutes nos connoiſſances ſur le ſujet traité, & de plus quelques réfléxions propres à l'Auteur. « Je m'affranchis, continue-t-il, » d'une gêne à laquelle je n'aurois pu me » ſoumettre ; je ne ſuivrai aucun ordre ; » je parcourrai les ſujets comme ils ſe » préſenteront à mon eſprit ; je me per- » mettrai peut-être juſqu'aux contradic- » tions. » Que cette façon de penſer ne vous étonne point. M. *de Maupertuis* la juſtifie réellement & ingénieuſement en faiſant la remarque ſuivante : « Lorſ- » qu'on fait un Livre, on n'employe que » ce qui peut ſervir à prouver un ſyſtême » qu'on s'eſt formé. On rejette pluſieurs » penſées qui valoient celles dont on ſe » ſert, & qui auroient établi le con- » traire. C'eſt une eſpèce de mauvaiſe » foi. » Un eſprit vraiment amateur de la vérité devroit en effet ſe l'interdire.

Ce Recueil contient vingt-trois Lettres, dont la première expoſe, comme

on vient de le voir, le plan & l'objet en général. Comme je vous ai entretenu autrefois des œuvres de cet illuſtre Ecrivain, il eſt juſte que je vous parle de ces *Lettres* qui ont paru peu de temps après. Je ne m'attacherai pas cependant à donner l'extrait de toutes; ce ſeroit m'engager à ſuivre quelquefois les ſentiers d'une métaphyſique profonde, où il n'eſt pas toujours aiſé de ſuivre l'Auteur. Il eſt d'ailleurs ſi précis, qu'il n'eſt guères poſſible de l'abréger. Je me contenterai donc de préſenter le titre & le ſujet du plus grand nombre de ces *Lettres*; je m'arrêterai davantage ſur quelques autres plus intéreſſantes.

La ſeconde Lettre regarde le *ſouvenir* & la *préviſion*, dont M. *de Maupertuis* balance les avantages & les inconvéniens relativement à notre bonheur.

C'eſt ce bonheur qui fait le ſujet de la Lettre ſuivante. Elle contient une réflexion qui, du premier coup d'œil, paroît un paradoxe, mais dont il eſt difficile, en la conſidérant de plus près, de ne pas reconnoître la vérité. C'eſt que « pour » chaque homme il y a une certaine » ſomme de bonheur ou de malheur, » aſſez peu dépendante de la bonne ou

» de la mauvaiſe fortune. » On peut ſe convaincre de la juſteſſe de cette réflexion, en examinant les différens états de ſon ame dans les différentes circonſtances heureuſes ou malheureuſes de ſa vie, M. *de Maupertuis* ne prétend pas que le paſſage d'une ſituation à une autre n'excite, pour le moment, des ſentimens fort vifs de plaiſir ou de douleur, & dont l'impreſſion dure plus ou moins de temps. Mais après que ces premiers ſentimens ſont émouſſés, l'ame revient à ſon aſſiette ordinaire, qui n'eſt pas la même pour tous les hommes, mais qui dépend de leur plus ou moins de ſenſibilité & de la trempe particulière de chacun : d'où réſulte pour chaque homme une certaine meſure de bonheur ou de malheur habituel. Cette explication, dont le texte de l'Auteur n'avoit pas même beſoin, ſert de réponſe à une objection de mauvaiſe foi, qui ſuppoſe que ceci ne veut dire autre choſe, ſinon que *chacun revient à ſon caractère*. Dire qu'un homme violent & emporté peut quelquefois ſe modérer par effort, qu'un homme lent & flegmatique peut, par réfléxion, montrer plus d'activité dans quelques rencontres, mais que tôt ou

tard le naturel reprend le deſſus, c'eſt dire ce qui a été dit mille fois, & qui n'étoit pas même nouveau quand *Horace* a dit :

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

Mais dire que la façon de penſer & de ſentir, que le tempérament, &, ſi l'on veut, le caractère particulier d'un homme le rend ſuſceptible d'une certaine meſure de bonheur ou de malheur, indépendamment de la bonne ou mauvaiſe fortune, meſure qui eſt toujours à peu près la même pour cet homme, & qui ne ſeroit pas la même pour un autre, c'eſt ce qui n'a pas encore été dit, ou du moins ce qui n'a pas été préſenté ſous ce point de vûe.

Dans les ſituations les plus heureuſes n'a-t-on pas éprouvé certaines peines qui en diminuent l'agrément, & qui, dans d'autres circonſtances, n'auroient pas excité la moindre attention ? Et dans une ſituation moins heureuſe, n'a-t-on pas trouvé des reſſources dont on n'avoit pas même eu l'idée ? Ceux qui d'un état médiocre ou peu aiſé ont paſſé à l'opulence, ne pourroient-ils pas atteſter que

les premiers momens de leur félicité ſont peut-être les ſeuls momens heureux qu'ils ayent eus. Bientôt l'ame accoutumée à cet état n'en eſt plus que légérement affectée, & reprend ſon ancienne ſituation. M. *de Maupertuis* compare cette ſituation habituelle de l'ame à ce que les Méchaniciens appellent dans une Machine l'état permanent. La Machine peut recevoir quelques impulſions étrangères, qui d'abord accéléreront ou retarderont ſon mouvement; mais elle tendra toujours à le reprendre, & s'y remettra infailliblement: de même l'ame, quelque ſecouſſe qu'elle ait reçue des événemens fâcheux ou proſpères, tend toujours à revenir à cet état de contentement ou de détreſſe qui lui eſt propre, & qui, pour me ſervir des termes de l'Auteur, eſt ſon *état permanent*.

La quatrième Lettre roule ſur la manière dont nous appercevons les objets. Ici l'on trouve, non-ſeulement une courte analyſe des ſentimens métaphyſiques des *Mallebranches*, des *Leibnitz* & des *Berkeleys*, mais encore des réfléxions neuves ſur la manière dont nous appercevons l'étendue. L'Auteur prouve très-bien qu'elle n'eſt pas moins une percep-

tion de l'ame que les autres qualités ſenſibles des corps, telles que le goût, le ſon, l'odeur, la couleur, &c.

Les deux Lettres ſuivantes expoſent le ſentiment de M. *de Maupertuis* ſur l'ame des Bêtes, & ſur le droit que nous avons ſur elles. Il établit d'abord que ce qui conſtitue l'ame eſt le ſentiment du ſoi; que c'eſt là ce qui caractériſe la ſimplicité de la ſubſtance à laquelle appartient ce ſentiment; de ſorte que le ſentiment le plus leger ou le plus confus ſuppoſe autant une ſubſtance ſimple, que les ſpéculations les plus ſublimes & les plus abſtraites. Comment donc quelques Philoſophes, en laiſſant aux Bêtes une ame purement ſenſitive, ont-ils cru prendre un parti mitoyen entre *Deſcartes* & ceux qui leur accordent, à la rigueur, une ame immatérielle? Ces Philoſophes raiſonnoient peu philoſophiquement; car une ſimple ſenſation eſt une perception accompagnée du ſentiment du ſoi, & par conſéquent ne peut pas plus appartenir à la matière que la penſée la plus réfléchie. En voulant éviter de donner une ame aux Bêtes, on leur en donnoit pourtant une.

Après tout, y auroit-il un ſi grand

inconvénient à donner aux Bêtes une ame immatérielle ? M. *de Maupertuis* fait voir qu'il n'y en a aucun quant à la Religion, & qu'en leur accordant même des ames beaucoup plus parfaites que celles qu'on leur ſuppoſe ordinairement, elles pourroient encore manquer de certaines idées morales ou de devoir ; ce qui les rendroit incapables des récompenſes ou des peines. Il ne voit non plus aucune néceſſité à les faire immortelles, puiſque la Divinité, qui les a créées & qui les ſoutient, peut ceſſer de le faire. Rien ne s'oppoſe donc à accorder aux ames des Bêtes l'immatérialité.

D'un autre côté, M. *de Maupertuis* ne regarde pas comme des preuves bien convaincantes d'une ame dans les Bêtes, les raiſonnemens fondés ſur les actions ſpirituelles qu'on leur voit faire. Il ſeroit métaphyſiquement poſſible qu'elles en fiſſent de plus ſpirituelles encore, ſans qu'elles fuſſent autre choſe que des machines. Il y a plus loin de l'adreſſe & de la puiſſance du Créateur à celle des plus habiles Méchaniciens, que de l'animal le plus induſtrieux au Fluteur de *Vaucanſon*. « Il nous eſt donc im-» poſſible, conclut M. *de Maupertuis*, de

» prouver directement que les Bêtes ont » une ame, ou de prouver qu'elles n'en » ont point ; nous n'en pouvons juger » qu'obliquement & par analogie, à peu » près comme nous jugeons des habitans » des Planètes. »

S'il eſt métaphyſiquement incertain quel parti nous devons prendre ici, il eſt cependant plus probable que les Animaux ont des ames ; je veux dire, qu'ils ſont ſuſceptibles de perceptions & de ſentimens. Dès-lors il eſt aiſé de tirer la conſéquence ſur le droit barbare que s'arrogent les hommes de les tourmenter ſans néceſſité. Il y a de la cruauté & de l'injuſtice dans ce procédé. Le grand *Newton* penſoit à cet égard comme M. *de Maupertuis* ; & l'on prétend qu'il ne ſe prêtoit qu'avec peine à l'uſage qui deſtine les Animaux à nos alimens ; il avoit ſur-tout défendu dans ſa maiſon de les faire mourir de ces morts cruelles & recherchées, qui n'ont d'autre objet que d'en rendre la nourriture plus délicieuſe. Faut-il, dit M. *de Maupertuis*, qu'une ame ſoit préciſément celle d'un homme ou d'un tel homme, pour s'abſtenir de lui cauſer de la douleur ? Penſer de cette manière, c'eſt avoir de la diſpoſition à

penſer par dégrés à tuer ou à tourmenter ſans ſcrupule tout ce qui ne ſeroit pas nos parens ou nos amis ; ce ſeroit penſer comme ces cruels conquérans du Nouveau Monde, qui en égorgeoient ſans remords les malheureux habitans, parce qu'ils différoient d'eux par leurs cheveux plats & leur face bazanée. L'expérience a fait voir que ceux qui tourmentoient les Animaux avoient auſſi peu de ſenſibilité pour leurs ſemblables.

Les quatre Lettres ſuivantes concernent les ſyſtèmes, ſur-tout les ſyſtêmes métaphyſiques, celui des *Monades* en particulier, la nature des corps & les loix du mouvement. Chacun de ces ſujets fournit à M. *de Maupertuis* la matière de pluſieurs réfléxions nouvelles.

L'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé à l'occaſion de la découverte du principe de la moindre action, eſt le ſujet de l'onziéme Lettre. Cette querelle, dans laquelle on a vû ſe pratiquer contre M. *de Maupertuis* tout ce qu'une rage envenimée peut inſpirer de plus odieux, a déja trop occupé le Public pour la lui retracer. M. *de Maupertuis* a toujours oppoſé la modération à la fureur & aux Libelles ; & dans cette Lettre même on ne trouve

Digitized by Google

rien que de très ménagé contre des adverſaires qui ont employé contre lui toutes ſortes d'armes. Si M. *de Maupertuis* ſe plaint de la haine & de l'envie qui lui ont ſuſcité cette querelle, elles ont trop éclaté pour qu'il dût pouſſer le ménagement juſques à leur donner des noms plus doux.

Quant au fond de la queſtion, j'entends la queſtion géométrique, l'illuſtre M. *Euler*, dont le témoignage en Géométrie & en Méchanique eſt du plus grand poids, vient de traiter complettement ce ſujet, & de donner une nouvelle étendue au principe de M. *de Maupertuis*, dans une diſſertation, dont peu d'exemplaires ſont parvenus à Paris, mais qui paroîtra ſans doute dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. « Le réſultat » de cet examen, dit l'Auteur des *Lettres*, » me fait trop d'honneur pour qu'il » me convienne de l'expliquer ici. Ce » grand Géomètre (M. *Euler*) a non-» ſeulement établi le principe plus ſoli-» dement que je ne l'avois fait; mais ſa » vûe plus étendue & plus pénétrante » que la mienne, y a découvert des con-» ſéquences que je n'en aurois pas tirées. » Après tant de droits acquis ſur le prin-

» cipe même, revenant à la discussion de » celui à qui il appartenoit, il a démon- » tré, avec la même évidence, que j'étois » le seul à qui l'on pût en attribuer la dé- » couverte. »

La douzième Lettre regarde la figure de la Terre, & la décision de cette question importante. Ce que M. *de Maupertuis* avoit déja publié à ce sujet, ayant précédé le retour des Académiciens envoyés au Pérou, il parle ici de tous ceux qui ont eu part aux nouvelles mesures de la Terre, & des contestations qu'elles ont fait naître. Il s'accuse lui-même, avec une ingénuité aussi rare chez les Philosophes que chez les hommes ordinaires, d'avoir peut-être pris les choses avec trop de vivacité. Rapportons ses propres paroles. « On chercha à répandre » des doutes sur notre mesure; nous la » soutinmes peut-être avec un peu trop » d'ardeur: nous attaquâmes à notre » tour les mesures qu'on avoit faites en » France; les disputes s'élevèrent, & des » disputes nâquirent bien-tôt des injus- » tices & des inimitiés.... Enfin deux » des (trois) Mathématiciens du Pérou » revinrent en 1744, & leurs mesures » s'accordoient avec les nôtres. La figure

» de la Terre ſe trouva donc déterminée
» par l'accord des opérations exécutées
» ſous les trois Zones : il n'y eut plus de
» diverſité de ſentiment que ſur la part
» que chacun voulut y avoir. Revenus
» les premiers avec les premières meſu-
» res qui s'accordaſſent avec la figure que
» donnent les loix de l'équilibre, nous
» voulumes avoir réſolu le problême.
» Ceux qui avoient réformé en France
» leurs ancienes meſures, voulurent par-
» tager l'honneur de la ſolution. Enfin
» les Mathématiciens de l'Equateur, par
» les obſtacles qu'ils avoient eus à vain-
» cre, par les ſoins qu'ils y avoient appor-
» tés, par le long temps qu'avoit duré
» leur opération, prétendirent que la dé-
» ciſion de la queſtion étoit dûe à leurs
» travaux. Ils ne pouvoient guères en
» diſputer l'honneur à ceux qui les
» avoient précédés ; ils ſe le diſputèrent
» entre eux. L'un, par la publication de
» l'ouvrage commun, prévint ſes com-
» pagnons & ſembloit s'approprier preſ-
» que tout le mérite de l'opération ;
» l'autre eut bien de la peine à ſe faire
» écouter, & ne parvint que tard à faire
» connoître la part qu'il y avoit. Le der-
» nier arrivé des trois, ſans montrer ſeu-

» lement à l'Académie ſes obſervations, » alla enrichir l'Eſpagne de ſes connoiſ- » ſances & de ſes travaux. »

Je vous rendrai compte une autre fois des autres Lettres de M. *de Maupertuis.*

Théologie Payenne.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'il y a eu des Peuples & des Philoſophes qui ont reconnu, & d'autres qui ont nié l'exiſtence de Dieu ; que les uns ont fait de la Divinité un Etre ſimple & ſpirituel, les autres un Etre matériel & compoſé ; que quelques uns ont cru ſon unité, ſon immenſité, ſa toute-puiſſance, ſon éternité, ſa providence, &c, & que d'autres ont refuſé de reconnoître ces divers attributs. Vous ſçavez auſſi que de tout temps on a attaqué & défendu la ſpiritualité de l'ame, ſa liberté, ſon immortalité. Vous n'apprendrez donc rien de nouveau dans le premier Volume d'un ouvrage qui vient de paroître, & dont voici le titre : *Théologie Payenne, ou Sentimens des Philoſophes & des Peuples Payens les plus célèbres ſur Dieu, ſur l'ame, & ſur les devoirs de l'homme, par M.* de Burigny.

Digitized by Google

Le ſecond Tome traite de la Grace, du culte intérieur, de l'amour de Dieu, des actions humaines, des vertus & des vices. L'Auteur prétend que les Payens ont cru que l'homme étoit incapable de faire aucun bien ſans le ſecours de la Grace ; qu'elle eſt abſolument néceſſaire pour connoître la vérité & pratiquer la vertu. Voici un des paſſages cités par M. *de Burigny*, pour prouver cette étonnante propoſition. « Preſſé par *Socrate* de » quitter ſes mauvaiſes habitudes, *Alcibiade* lui répond : cela ne dépend que » de mon maître. Vous ne vous expliquez » pas bien, répliqua le Philoſophe. Comment faut-il donc dire, ajoute *ce jeune* » *Seigneur.* Il faut dire, *s'il plait à Dieu.* » Hé bien, je dis donc, *s'il plait à Dieu*, » reprend *Alcibiade.* » Il eſt donc vrai, conclut M. *de Burigny*, que les Payens ont reconnu la néceſſité de la Grace. Ils ont auſſi enſeigné celle du culte intérieur ; on en tire la preuve des paroles ſuivantes : « Le Temple qui convient » le mieux à Dieu, dit *Hiéroclès*, c'eſt » une ame pure. » *Antiſthène* recommandoit de vivre pieuſement, c'eſt-à-dire, d'adorer Dieu dans le fond du cœur. *Perſe* déclare que ce n'eſt point par des

Digitized by Google

préſens que l'on plait aux Dieux, mais par la juſtice. Il ſuit de là que les anciens Philoſophes ont enſeigné la néceſſité du culte intérieur. Une partie de ce culte conſiſte à imiter Dieu, & à s'efforcer de lui reſſembler. La Philoſophie Payenne a encore reconnu cette obligation. Cela eſt ſi vrai, ajoute M. *de Burigny*, « que *Muſonius* ayant un jour emprunté » à uſure, quelqu'un, en le raillant, lui » demanda s'il avoit vu quelque part » que Jupiter empruntât des uſuriers? »

L'obligation d'aimer Dieu étoit auſſi un des points enſeignés dans les Ecoles Payennes, & cette obligation étoit ſouvent réduite en pratique. « Je crains les » Dieux, diſoit l'Empereur *Julien*; je » les aime, je les reſpecte comme de » bons maîtres & de bons peres. » Je pourrois citer ici plus de deux mille paſſages auſſi concluans pour prouver que l'amour du prochain, le pardon des injures, la virginité, &c, ont été conſeillés par les Philoſophes du Paganiſme. Mais cette multitude de citations Grecques & Latines qui couvrent toutes les marges de ce Livre, & dont la traduction Françoiſe forme ſeule le corps de l'ouvrage; tous ces témoignages entaſſés

les uns ſur les autres, prouvent ſeulement que M. *de Burigny* a beaucoup lû & beaucoup copié. Quelle apparence en effet que ſur des morceaux iſolés & pris de côté & d'autre, on puiſſe juger du ſyſtême d'un Auteur, qui explique plus au long ou qui modifie dans la ſuite ce qu'il a avancé indiſcrettement. Une autre raiſon pour laquelle on doit faire très-peu de fond ſur tous ces paſſages détachés, c'eſt que ceux qui les compilent ne choiſiſſent d'ordinaire que ce qui favoriſe leurs ſentimens. C'eſt ce qu'on remarque ſur-tout dans la *Théologie Payenne.* Elle ſe trouve chez *Debure* l'aîné, Quai des Auguſtins, du côté du Pont Saint Michel, à Saint Paul.

Epitre à Monſieur de la Vigne, premier Médecin de la Reine en ſurvivance.

Fils d'Eſculape & ſon Emule,
Expert dans la docte formule
Qui de la frêle humanité
Sçait extirper l'infirmité :
Il faut qu'ici je vous raconte
Et les forfaits & le mécompte
D'un trop rédoutable Trio,
Comme je l'ai ſçû de Clio :

Digitized by Google

Ce ſont ces triſtes Filandières,
De Pluton ſombres émiſſaires,
Qui, dans leur infernal courroux,
Oſoient conjurer contre vous.
Pourquoi filons-nous cette trame,
Dit Lacheſis, au noir jupon?
Je me deſsèche le poumon.
Avons-nous le Diable dans l'ame,
Mes Sœurs, de prolonger les jours
De ce Docteur à vieux grimoire,
Qui ſans ceſſe de notre gloire
S'étudie à borner le cours?
Cet Hippocrate, ce Boerhave,
Nous met toujours nouvelle entrave;
Et quand nous croyons bonnement
Faire deſcendre au monument
Tels gens dont nous avons fait note,
Le Sire en décide autrement,
Guérit, & nous les eſcamote:
Témoin cet objet * précieux,
(Précieux aux Mortels ſans doute)
Sur qui ſon art audacieux
Nous a mis naguère en déroute.
Même on dit qu'il fait un Ecrit,
Où ſçavamment il entre en lice
Sur la méthode qu'il preſcrit:
Le tout à notre préjudice.

* Madame Fouquet.

Ecoutez le. Dans les Enfers
Bien-tôt il ne viendra perſonne.
Dans l'Olymphe Jupiter tonne ;
Neptune gouverne les Mers ;
Et Pluton perdra ſa Couronne !
Si vous le ſouffrez, j'y conſens.
Vous avez parlé de bon ſens,
Reprit Cloton, non moins étique :
Je ſuis laſſe auſſi du fardeau
De tourner toujours le fuſeau :
Pour qui ? Pour ce mortel inique,
Qui nous fait à toutes la nique :
Qu'il vienne dans notre manoir,
Ce Régent à docte cervelle,
Entretenir de ſon ſçavoir
Averroës * & ſa ſequelle.
Vraiment, voilà bien des façons,
Dit Atropos ſous ſa guipure.
Donnez vîte ce fil, coupons.
Alte-là, s'écria Mercure,
Arrivant, aîles aux talons,
Oſez-vous bien, troupe parjure,
Braver les decrets du Deſtin ?
Apollon reſſent la bleſſure
De votre complot clandeſtin ;
Il veut que votre jalouſie
Sçache reſpecter une vie

* Fameux Médecin Arabe.

Conſacrée, aux terreſtres lieux,
A l'emploi le plus glorieux.
Ignorez vous dans votre haine,
Qu'éclairé d'un rayon divin,
LA VIGNE doit veiller ſans fin
Sur les jours d'une auguſte Reine,
Que mille vertus à la fois
Ont unie au plus grand des Rois.
A cette loi prompte à ſouſcrire,
Dame Atropos, dans ſon fourreau,
Ou dans ſon étui, pour mieux dire,
Remet le funeſte ciſeau.
Et ſes Sœurs, que Mercure fâche,
Toutefois reprennent leur tâche,
Filant, dévidant, murmurant
Contre le ſçavoir qui vous rend
Et ſi cher à l'humaine engeance,
Et ſi fatal à leur puiſſance.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 12 Avril 1754.

LETTRE V.

Elémens du Commerce.

LE Commerce eſt une ſcience, on le dit depuis long-temps; mais le plus grand nombre des hommes le regarde

encore comme une ſcience de pure pratique, plutôt que comme un aſſemblage de principes certains & dépendans les uns des autres, capables de guider ſurement dans l'examen des détails. C'eſt ſous ce dernier point de vûe qu'on le préſente dans un ouvrage nouveau, intitulé *Elémens du Commerce*, en deux Parties, qui forment deux Volumes, que l'on trouve à Paris chez les Libraires Encyclopédiques.

L'Auteur s'eſt propoſé de rechercher l'origine des principes, d'en développer l'enchaînement mutuel & néceſſaire. Il ne faut pas s'attendre cependant à ne trouver dans cet Ouvrage que les premières notions du Commerce; comme elles ſont très-ſimples par elles-mêmes & en fort petit nombre, c'eſt dans l'étendue des conſéquences que conſiſte la ſcience du Commerce. En effet, l'Auteur, en partant toujours d'une idée très-évidente & très-peu compoſée, conduit inſenſiblement ſon lecteur à des connoiſſances plus profondes & plus compliquées. Un Ouvrage auſſi didactique, exécuté avec une préciſion peut-être nouvelle dans ces matières, exige une lecture très-réfléchie. *Je n'ai point écrit*, dit

l'Auteur, *pour ceux qui liſent afin de s'épargner la peine de penſer; mon plan a été de convaincre; &, pour être convaincu, il faut avoir médité.* C'eſt ce que je me flatte d'avoir fait, Monſieur. Comme cette matière étoit nouvelle pour moi, & qu'elle l'eſt peut-être pour vous, je me ſuis attaché à la connoître. J'ai lû ces *Elémens* avec toute l'attention dont je ſuis capable, pour éviter le reproche de négliger quelquefois les objets ſolides, & dans l'idée que vous me ſçauriez gré du fruit de mon travail : c'eſt un précis où j'ai tâché de réunir toute la ſubſtance de ce Livre. Mon unique motif n'a pas été votre inſtruction & la mienne, mais encore l'eſpérance de contribuer peut-être moi-même à répandre parmi mes Compatriotes le goût du Commerce & les grandes vûes du bien public.

L'Ouvrage eſt diviſé en 12 Chapitres. Le premier traite du Commerce en général : il renferme l'objet & le plan des deux Volumes. Par le mot de Commerce on entend, dans le ſens général, une communication réciproque. Il s'applique plus particulièrement à la communication que les hommes ſe font entre eux des productions de leurs terres & de leur induſtrie.

Digitized by Google

La dépendance réciproque des hommes, par la variété des denrées qu'ils peuvent ſe fournir, s'étend ſur des beſoins réels ou ſur des beſoins d'opinion : c'eſt à eux que le Commerce doit ſon origine. Les denrées d'un Pays en général ſont les productions naturelles de ſes terres, de ſes rivières, de ſes mers, & celles de ſon induſtrie : d'où naiſſent l'*agriculture*, les *manufactures*, les *arts libéraux*, la *pêche*.

La communication entre tous les hommes répandus ſur la terre ſuppoſe l'art de traverſer les mers qui les ſéparent, ou la *navigation*. Les riſques de cette navigation ont été évalués ; ce qui a produit le Commerce des *Aſſurances*.

L'or & l'argent ayant été établis pour ſignes des denrées, & la commodité du Commerce ayant fait imaginer depuis des repréſentations de ces métaux mêmes, ils devinrent marchandiſe. Le Commerce qui s'en fait eſt appellé *Commerce d'argent* ou *du Change*.

Les Peuples intelligens ont encore envoyé une partie de leurs Concitoyens dans des climats différens, pour y former des établiſſemens toujours dépendans, dans leſquels ils puſſent ſe procurer les den-

Digitized by Google

rées que la Nature refuſoit au pays de la Domination. Ces établiſſemens ſont appellés *Colonies*.

Telles ſont les huit branches principales du Commerce que peut faire un Etat. Son opération générale conſiſte dans la circulation intérieure des denrées du pays ou des Colonies, l'exportation de leur ſuperflu, & l'importation des denrées étrangères, ſoit pour les conſommer, ſoit pour les réexporter.

Avant que de paſſer aux grands principes du Commerce intérieur & du Commerce extérieur, l'Auteur fait une expoſition rapide des révolutions que le Commerce a éprouvées dans le Monde. L'anné 1664 eſt proprement l'époque de notre Commerce. « *Louis XIV* commu-
» niqua à tout ce qui l'environnoit un
» caractère de grandeur ; ſon habileté
» lui développa M. *Colbert ;* ſa confiance
» fut entière ; tout lui réuſſit. Les Manu-
» factures, la Navigation, les Arts de
» toute eſpèce, furent en peu d'années
» portés à une perfection qui étonna
» l'Europe & l'allarma. Les Colonies fu-
» rent peuplées ; le Commerce en fut
» excluſif à leurs maîtres. Les Marchands
» de l'Angleterre & de la Hollande
virent

» virent par-tout ceux de la France en-
» trer en concurrence avec eux. Mais
» plus anciens que nous, ils y conſer-
» vèrent la ſupériorité : plus expérimen-
» tés, ils prévirent que le Commerce de-
» viendroit la baſe des intérêts politiques
» & de l'équilibre des Puiſſances. Ils en
» firent une ſcience & leur objet capital,
» dans le temps que nous ne ſongions
» encore qu'à imiter leurs opérations,
» ſans en dévoiler le principe. L'activité
» de notre induſtrie équivalut à des ma-
» ximes, lorſque la révocation de l'Edit
» de Nantes la diminua par la perte
» d'un grand nombre de ſujets, & par le
» partage qui s'en fit dans tous les pays
» où l'on vouloit s'enrichir. Jamais plus
» grand ſacrifice ne fut offert à la Reli-
» gion. »

Ce détail n'eſt point uniquement amené pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur. L'hiſtoire du Commerce préſente des réfléxions importantes, qui indiquent les principes du Commerce dans un Corps politique & particulier. L'agriculture & l'induſtrie en ſont l'eſſence. Sans l'induſtrie les fruits de la terre n'auront point de valeur : ſi l'agriculture eſt négligée, les ſources du Commerce ſont

taries. « L'effet du Commerce eſt de re-
» vêtir un Corps politique de toute la
» force qu'il eſt capable de recevoir.
» Cette force conſiſte dans la population
» que lui attirent ſes richeſſes politiques,
» c'eſt-à-dire, réelles & relatives tout à
» la fois. La richeſſe réelle d'un Etat
» eſt le plus grand dègré d'indépendance
» où il eſt des autres Etats pour ſes be-
» ſoins, & le plus grand revenu qu'il a
» à exporter. Sa richeſſe relative dépend
» de la quantité des richeſſes de conven-
» tion que lui attire ſon Commerce,
» comparée avec la quantité des mêmes
» richeſſes que le Commerce attire dans
» les Etats voiſins. C'eſt la combinaiſon
» de ces richeſſes réelles & relatives qui
» conſtitue l'art & la ſcience de l'admi-
» niſtration du Commerce politique. »

Ainſi il y a un Commerce utile, & un qui ne l'eſt pas. Après en avoir expoſé la différence, on paſſe à la diſtribution naturelle du Commerce, en intérieur & extérieur. La valeur du premier eſt la ſomme des dépenſes particulières de chaque Citoyen : la population en eſt l'ame, & l'aiſance du Peuple la perfection.

Le Commerce extérieur concourt au

même but ; mais il s'applique plus particulièrement à procurer les richeſſes relatives. Son opération conſiſte à fournir aux beſoins des autres Peuples, & à en tirer de quoi ſatisfaire aux ſiens : ſa perfection conſiſte à fournir le plus qu'il eſt poſſible & de la manière la plus avantageuſe : ſa conſervation dépend de la manière dont l'opération eſt conduite par le Légiſlateur.

On expoſe ſommairement les règles générales qu'il convient de ſuivre ; & le fruit de l'attachement à ces bons principes eſt une balance de Commerce avantageuſe ; c'eſt-à-dire, un excédent de valeur dans les ventes ſur les achats. Entre divers Peuples, celui qui ſe la procure conſtamment la plus avantageuſe, deviendra le plus puiſſant.

Un principe général & applicable ſans aucune exception à toutes les branches de Commerce, c'eſt celui de la concurrence. L'Auteur lui deſtine le ſecond Chapitre. La concurrence conſiſte dans le nombre des perſonnes qui aſpirent à une préférence. L'eſpérance d'une utilité quelconque en eſt l'origine ; ſa conſervation dépend de l'utilité réelle qu'on trouve à aſpirer à une préférence : enfin

ſon objet général eſt de multiplier l'objet des préférences. On voit d'un coup d'œil que ce principe eſt l'ame & l'aiguillon de l'induſtrie, ſoit entre les divers peuples, ſoit entre les particuliers de chaque ſociété. Mieux une Nation ſçait introduire chez elle la concurrence intérieure dans tous les objets qui ſont la matière du commerce, plus elle eſt aſſurée de réuſſir à ſurpaſſer les autres Nations dans la concurrence des mêmes branches de Commerce. Les beſoins enfantent les arts, la concurrence les élève, & la richeſſe des Artiſtes les rend ſçavans.

Nous avons déja vû que l'Auteur regarde l'agriculture comme la baſe eſſentielle d'un Commerce ſolide; c'eſt une maxime principale répandue dans tout l'ouvrage. Le troiſième Chapitre lui eſt entièrement conſacré. L'occupation qui ſatisfait notre beſoin le plus preſſant, doit nous devenir la plus chère. Cet ordre, fixé par la Nature, ſe trouve encore confirmé par le beſoin où ſont les ſociétés de ſe procurer la plus grande population poſſible, pour ſe ſoutenir contre l'ambition de leurs rivales. L'agriculture eſt le premier moyen & le plus

naturel de ſe procurer cet avantage. De la ſupériorité de l'agriculture dans un pays ſur les pays voiſins naît encore une ſupériorité de Commerce ou de richeſſes relatives, puiſque c'eſt avec les métaux que ſe paye l'excédent des ventes ſur les achats. Cet argent multiplie les occupations & les moyens de ſubſiſter chez le Peuple vendeur; cette ſubſiſtance étant plus commode, il eſt plus heureux. Par la même raiſon, les pays qui achetent leurs premiers beſoins des étrangers, fourniront une ſubſiſtance moins commode à leurs habitans, & ſe dépeupleront inſenſiblement. De ces principes naiſſent naturellement trois grandes conſéquences: 1°. Les productions naturelles dont le beſoin eſt le plus preſſant & le plus commun, exigent des encouragemens de préférence. 2°. On peut décider ſurement de la force d'un Etat, par l'accroiſſement ou le declin de la population de ſes campagnes. 3°. L'agriculture, ſans le ſecours du Commerce, ſeroit très-bornée dans ſon effet eſſentiel.

L'Auteur s'attache principalement à développer cette dernière conſéquence, & l'appuye par des faits dont l'harmonie eſt ſi frappante, qu'elle ne laiſſe au-

cun doute ſur le principe. C'eſt l'Angleterre qui les lui fournit. Autrefois affligée de famines fréquentes, elle devient tout à coup un des greniers de l'Europe, par le changement qu'elle fait dans ſa police ſur les grains. L'Auteur entre dans les détails de cette opération ; mais en approuvant le principe dont elle émane, il ne convient pas que la manière d'opérer ſoit exempte de reproche. Il cherche les moyens de l'adapter à la France d'une manière convenable aux circonſtances particulières dans leſquelles elle ſe trouve. La liberté du Commerce intérieur, des encouragemens accordés aux greniers conſtruits ſuivant l'excellente méthode propoſée par M. *du Hamel*, ſont le premier moyen. Le ſecond, inſéparable du premier, conſiſte dans l'exportation du ſuperflu des grains ; & c'eſt dans les prix courans qu'il cherche à connoître l'état de l'aproviſionnement national. S'il ne ſe trouve point une grande concurrence d'acheteurs dans les années abondantes, les terres ſeront ſans valeur ; il faut que la plus grande partie des achapts ſoit faite par des Citoyens ; ces Citoyens n'y ſeront engagés que par l'appas du gain, & il n'y aura de profits à eſpérer que

par la liberté de vendre aux étrangers, jusqu'à ce que le prix avertisse de fermer les ports. Ces quatre points sont soutenus de raisonnemens, de calculs pratiques & politiques qu'il faut lire dans l'ouvrage même, parce qu'il est difficile de les séparer les uns des autres. Les préjugés contraires au système établi par l'Auteur, sont combattus jusques dans leur origine, les objections prévenues, & la nécessité d'un équilibre raisonnable entre toutes les occupations du Peuple tellement démontrée, qu'il est difficile de se refuser à l'évidence. Mais, ajoute l'Auteur, « la meilleure police sur les » grains ne conduiroit point seule la cul» ture à sa perfection, si d'ailleurs la » Nature & le recouvrement des impôts » ne donnoient au Cultivateur l'espé» rance, &, ce qui est plus, n'établis» soient dans son esprit l'opinion que » son aisance croîtra avec ses travaux, » avec l'augmentation de ses troupeaux, » les défrichemens qu'il pourra entre» prendre, les méthodes qu'il pourra » employer pour perfectionner son art, » enfin avec l'abondance des moissons » que la Providence daignera lui ac» corder. Dans un pays où le Laboureur

Digitized by Google

» ſe trouveroit entre un maître avide » qui exige rigoureuſement le terme de » ſa rente, & un Receveur des Droits » que preſſent les beſoins publics, il vi- » vroit dans la crainte continuelle de » deux exécutions à la fois : une ſeule » ſuffit pour le ruiner & le décourager. » Si le Colon ne laiſſe rien pour la ſub- » ſiſtance de l'Abeille dans la ruche où » elle a compoſé le miel & la cire, lorſ- » qu'elle ne périt pas, elle ſe décourage, » & porte ſon induſtrie dans d'autres » ruches. »

Ce Chapitre finit par un tableau aſſez raccourci des méthodes que les Anglois employent dans la culture de leurs terres. Ce morceau eſt en quelque façon étranger à l'ouvrage ; & ſans doute que l'importance de la matière a engagé l'Auteur à ſe permettre cette excurſion. « Je n'étois pas, dit-il, aſſez verſé dans » l'agriculture pour pouſſer mes recher- » ches plus loin. Je ſouhaite qu'elles » faſſent naître le gout de l'inſtruction » dans ceux pour qui elles ſeront nou- » velles, ou que les mépriſes dans leſ- » quelles j'ai pu tomber, excitent le zéle » de ceux qui ſont en état d'inſtruire. » Il eſt toujours certain que la Lettre An-

Digitized by Google

gloiſe, dont on donne la traduction ſur les améliorations faites dans le Comté de Norfolk, eſt frappante & très-propre à exciter l'émulation parmi ceux qui poſſédent des terres en France.

Le travail induſtrieux eſt l'objet du quatrième Chapitre : c'eſt l'art de donner des formes aux productions naturelles. Le deſir de ſe donner une exiſtence plus commode a fait naitre cet art, le conſerve & l'accroît : les productions naturelles ſont la matière ſur laquelle il s'exerce : d'où il s'enſuit que le Peuple qui aura l'art de donner des formes à un plus grand nombre de ſes productions naturelles, jouira d'une meilleure culture de ſes terres, d'une plus grande population, enfin, qu'il fournira plus aux beſoins des autres Peuples qu'il n'en recevra. La ſupériorité des progrès dans le travail induſtrieux entre deux Nations dépend de la ſupériorité de leurs conſommations, ſoit intérieures, ſoit extérieures. La ſupériorité de conſommation intérieure entre deux Nations conſiſte : 1°. A ce que l'une ait un plus grand nombre d'hommes que l'autre, en état de conſommer les ouvrages, en raiſon réciproque de la population & de

l'étendue des terres. 2°. En ce que l'une faſſe moins de conſommation que l'autre des ouvrages étrangers. Mais ce n'eſt pas toujours par des prohibitions qu'on parvient à ſe paſſer du travail des étrangers : un Peuple doit y tendre, & le principe eſt juſte, dit l'Auteur, en y ajoutant cette clauſe : *ſans forcer les autres Peuples à ſe paſſer du ſien.* » Une ſeule choſe peut » acquérir à une Nation la ſupériorité » ſur une autre dans la conſommation » extérieure des Manufactures : c'eſt l'art » de ſéduire ou de contenter mieux le » Conſommateur dans tous les genres. » Ce principe eſt celui des Artiſtes entre » eux dans la conſommation intérieure ; » il devient celui de l'Etat dans la con- » ſommation extérieure. Car ici le Lé- » giſlateur eſt dépouillé de ſon carac- » tère ; il n'eſt plus que Négociant : il » peut à ſon gré guider ſes Manufactu- » riers ; il peut leur donner des loix ; » mais, s'il veut vendre ſes ouvrages au » dehors, il faut que ſes conſeils & ſes » loix ſoient conformes aux goûts & aux » caprices du Conſommateur indépen- » dant. Ces goûts changent avec les cli- » mats, les uſages, la richeſſe des pays » où l'on vend : ainſi c'eſt dans chacun » qu'il faut les conſulter. »

Digitized by Google

Outre les règles particulières qu'impose le goût des Consommateurs, il en est de générales, propres à faciliter également dans tous les pays la consommation des ouvrages. Telles sont la perfection des formes & des aprêts des ouvrages, la sureté de l'acheteur contre les surprises que l'œil ne peut découvrir, & le bon marché. « A l'égard des défauts » visibles, ils ne peuvent jamais être taxés » de surprises. L'acheteur doit s'y con- » noître, & le Législateur auroit trop » d'affaires, s'il étoit obligé de conduire » chacun par la main dans ses emplettes. » Les idées Platoniciennes, dans la po- » lice générale des Etats, ont tenu long- » temps les Arts captifs dans la gêne & » l'abaissement. »

Plusieurs choses contribuent au bon marché des ouvrages; l'abondance des matières premières, la concurrence des ouvriers, le bon marché de la main-d'œuvre, la modicité des frais de transport. Chacun de ces points est approfondi d'après des principes également simples & fertiles en conséquences : & partout l'intérêt du Manufacturier se trouve intimement lié avec celui du Cultivateur. Ce Chapitre finit par l'examen

Digitized by Google

des moyens propres à animer des Manufactures : un de ces moyens « c'eſt d'éta-
» blir un préjugé honorable en faveur de
» la profeſſion des Manufacturiers, ou
» de ceux, qui, par leurs correſpondan-
» ces chez l'étranger, en procurent la
» vente au dehors. Cela eſt juſte, puiſ-
» que ces perſonnes ſont les diſpenſa-
» trices de l'occupation & de la nourri-
» ture du Peuple induſtrieux, de la ré-
» compenſe des Cultivateurs. L'Etat eſt,
» en quelque façon, en ſociété de pro-
» fits avec elles, ſans partager leurs riſ-
» ques & leurs travaux; il ne doit donc
» jamais les méconnoître. Les ouvriers
» ne ſont le plus ſouvent que des ma-
» chines dont les reſſorts s'altèrent faute
» de ſoins, & s'arrêtent après un certain
» eſpace de temps, ſi l'on n'a l'attention
» de leur rendre le mouvement. Les
» hommes qui entretiennent ces reſſorts,
» qui les compoſent, les aſſemblent &
» les mettent en jeu, doivent donc être
» diſtingués aux yeux de la Patrie & des
» Citoyens qui l'aiment. Dans une Na-
» tion, où regne l'honneur, bien ou mal
» entendu, l'utilité particulière d'une
» Profeſſion ne ſuffiroit pas pour dédom-
» mager de ſon humiliation. »

Digitized by Google

Je m'apperçois que ce Livre utile m'entraine plus loin que je ne penſois, & que j'ai de la matière pour une autre Lettre, dans laquelle je vous parlerai des Chapitres ſuivans.

Les Erreurs de l'Amour Propre.

Je doute, Monſieur, que dans *les Erreurs de l'Amour Propre, ou Mémoires de Mylord D*** imités de l'Anglois, par M. DE LA PLACE*, en trois Parties, vous trouviez beaucoup de rapport entre le premier titre du Livre, & les avantures galantes contenues dans le Roman. *Mylord D****, fils unique & riche héritier, avoit perdu ſon père & ſa mère de très bonne heure. Il ne lui reſtoit qu'une vieille tante, veuve & ſans enfans, qui prit ſoin de ſon éducation. Il vêcut avec elle dans une de ſes terres juſqu'à l'âge de dix-huit ans, ſous la conduite d'un Gouverneur. Sa première inclination fut pour la chaſſe ; elle dura peu, & fit place à une forte paſſion pour les femmes. Mais il étoit obſervé de ſi près, que *peu de filles euſſent trouvé plus de difficulté que lui à ſe délivrer du fardeau de leur innocence.* D'ailleurs, excepté une des fem-

mes de ſa tante, avec qui il étoit ſur le point de *conſommer un traité paſſablement gaillard*, il ne trouvoit rien dans ſa ſolitude qui lui offrît un remède à des maux *dont on ne meurt guère en ce ſiècle-ci, faute de Médecins.* A quelque diſtance du Château étoit une cabane iſolée où demeuroit une vieille femme. *Mylord* alloit quelquefois s'y repoſer au retour de la chaſſe. Quelle fut ſa ſurpriſe quand il y trouva un jour deux femmes inconnues. La plus âgée pouvoit avoir quarante ans, & l'autre en avoit à peine quinze. Cette vûe le déconcerta; il bégaya un compliment accompagné de révérences, *qui probablement faiſoient peu d'honneur à ſon Maître à danſer.* Il apprit dans la converſation que ces deux inconnues étoient des perſonnes d'un rang diſtingué, que des affaires domeſtiques avoient obligées de ſe réfugier dans cette retraite. Un ſeul point m'arrêtoit, dit *Mylord; elles avoient du linge blanc & point de pierreries.* La plus jeune avoit pris le nom de *Lydia;* elle joignoit à une beauté parfaite un ſon de voix ſi flatteur qu'il eût été difficile de choiſir, ou *d'être tout yeux pour mieux l'admirer, ou tout oreilles pour mieux l'entendre. Miſtris*

Bernard étoit ſa Gouvernante. *Mylord* obtint d'elle la permiſſion de leur rendre de fréquentes viſites. Il y retourna le lendemain paré de tout ce qu'il avoit de plus beau ; ſon habillement *complettement neuf n'avoit encore ébloui qu'une fois les yeux de la Paroiſſe.* Cependant *Myladi Bellinger*, c'étoit le nom de la tante, ſe défioit de ces viſites aſſidues. Elle ſoupçonna ſon neveu de quelque intrigue. Ce ſoupçon étoit injurieux à *Lydia :* pour la réintégrer dans l'eſprit de ſa tante, *Mylord* l'inſtruiſit de l'innocence de ſes vûes. *La vérité eſt irréſiſtible*, & la bonne tante fut aiſée à détromper. Il tâcha enſuite de découvrir le véritable nom & la naiſſance de *Lydia ;* mais on le pria de ne pas continuer ſes recherches. La vûe de cette aimable perſonne avoit fait une vive impreſſion ſur ſon cœur ; l'habitude de la voir fortifioit ſa paſſion, & il épuiſa avec elle *le Chapitre des attentions & des petits préſens.* Mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'un matin on vint lui dire quelle étoit partie pendant la nuit avec *Miſtris Bernard*, en recommandant au petit Laquais qu'il leur avoit donné pour les ſervir *d'être toujours honnête homme.* Ce départ jetta *Mylord*

*D**** dans la plus profonde triſteſſe, & ne lui fit que mieux ſentir l'inſipide uniformité de la vie de la campagne, *où le lendemain eſt tout plattement le double de la veille.* Mais le temps *amena quelques intervalles d'inſenſibilité ;* d'autres objets *en ſaiſirent l'avantage ;* & *Mylord D**** fut bientôt à portée de *réaliſer tous ſes beſoins.* Sa tante avoit invité *Lady Rivers*, jeune veuve de ſes amies, à venir paſſer quelques jours dans ſa terre. Le neveu fut chargé de faire les honneurs de la maiſon. Il les fit *complettement.* Il avoit l'air d'un jeune déterminé, & toute la vigueur attachée à ce caractère. *Lady étoit connoiſſeuſe, & cet air ne lui déplut pas.* Son veuvage ne venoit que de ſon trop de docilité à remplir le devoir conjugal. Son mari qui *avoit beaucoup plus fait pour elle que pour lui-même*, fut envoyé aux eaux *pour ſe refaire ;* mais les Médecins ayant oublié de lui défendre d'y mener ſa femme, il en mourut. Une veuve de ce caractère n'étoit pas faite pour reſter long-temps dans l'inaction. Pendant le premier diné elle eut toujours le nom de ſon mari dans la bouche, & ſes regards fixés ſur le jeune *Mylord. Les femmes ne prônent*

*un défunt qu'avec un œil au moins sur un vivant. Mylord D**** comprit ce langage; & après quelques objections préliminaires, il obtint un rendez-vous pendant la nuit, dans la chambre même de l'aimable veuve. Je tire le rideau sur la scène voluptueuse qui se passa dans cet agréable tête-à-tête. On se sépara fort satisfait l'un de l'autre. Mais les charmes de *Lady Rivers* n'eurent pas assez de puissance contre la langueur que produit la satiété ; tous les désirs de *Mylord D*** étoient expirés de leur mort naturelle.* N'ayant plus rien qui la retint à la campagne, la jeune veuve en partit quelques jours après, laissant son infidéle amant tout occupé d'une des femmes de sa tante. Cette fille se nommoit *Diana.* Elle s'étoit formée par la lecture assidue de *l'Orpheline Angloise*, & étoit devenue une fille de mérite. Cette conquête ne couta pas beaucoup au *Mylord ;* il s'en dégouta de même.

Nous l'allons voir sur un plus grand théâtre. Il arrive à Londres, où la *surface de son imagination*, sans cesse occupée d'objets brillans, lui fait prendre *l'ombre pour le corps*, & l'image du plaisir pour le plaisir même. Il étoit à la Co-

Digitized by Google

médie avec un de ſes amis, lorſqu'il lui arriva une avanture qu'il appelle ſa *première campagne de Ville*. Une femme riche, mais galante, dont la conduite faiſoit par-tout *fulminer contre elle une eſpèce d'excommunication civile*, vint ſe placer dans leur Loge. La Pièce finie, elle donna au *Mylord D**** un rendez-vous qui fut accepté. Ils renouvellèrent enſemble les ſcènes agréables qui s'étoient paſſées entre lui & la jeune veuve; mais leur liaiſon ne dura guères davantage.

Le hazard le jetta dans une nouvelle intrigue. Son Cocher avoit accroché & renverſé une voiture dans laquelle il y avoit deux femmes; l'une étoit âgée de cinquante ans, & l'autre de dix-huit. *Miſſ Agnès*, la plus jeune, étoit une fille ſans bien, que *Lady Vieuxbourg*, c'étoit le nom de l'autre, avoit retirée chez elle en qualité de Demoiſelle de compagnie. L'officieux *Mylord* leur offrit ſon caroſſe pour les reconduire. Pendant le chemin il devint amoureux de la jeune *Agnès*, dont les charmes *compoſoient à ſes yeux un ſyſtème d'attraction plus ſenſible que celui du grand Newton. Lady Vieuxbourg* s'en apperçut; & quand on fut arrivé,

elle fit entendre au *Mylord* qu'elle favoriſeroit ſon amour, s'il lui promettoit de ſatisfaire auparavant l'ardente paſſion qu'il venoit de lui inſpirer à elle-même. *Mylord* s'engagea à tout ce qu'elle voulut, & on lui fit tenir pluſieurs fois ſa promeſſe. Mais plus il s'en acquittoit avec fidélité, moins on s'empreſſoit à le ſervir auprès de ſa jeune maîtreſſe. *Parée comme un Autel Ultramontain*, *Agnès* étoit auſſi inſenſible qu'une Idole. Cependant *Mylord D**** l'avoit achetée à trop haut prix, pour ne pas deſirer de la poſſéder. Il la demanda donc comme la juſte récompenſe de ſes travaux. La vieille & ruſée *Lady* lui promit de lui ménager un ſouper avec elle. Ce ſouper n'eut pas lieu, parce qu'une incommodité ſubite avoit obligé *Agnès* de ſe mettre au lit. Son amant en fut outré; mais ce fut bien pis, quand une femme de *Lady Vieuxbourg* vint dire myſtérieuſement à ſa maîtreſſe, que *Miſſ Agnès* étoit actuellement couchée avec un jeune Payſan qu'elle avoit introduit ſecrettement dans ſa chambre. Le crédule *Mylord* y monta; il vit en effet des habits d'homme auprès du lit; il en devint furieux; mais il prit le parti de ſe

Digitized by Google

retirer ſans éclat. On apprit enſuite que cet homme prétendu étoit une payſane qu'on avoit fait coucher avec *Agnès*, pour faire perdre au *Mylord* le goût qu'il avoit pour elle.

Le lendemain de cette ridicule ſcène, quelques-uns de ſes amis l'invitèrent à ſouper dans un lieu de débauche. Ils y allèrent au nombre de cinq ; la maîtreſſe du logis leur fournit à chacun une jeune Nymphe. Diſpenſez-moi, Monſieur, d'entrer dans le détail de cette fête libertine ; il ſuffit de ſçavoir, pour ſuivre le fil des événemens, que *Mylord D**** retrouva *Diana* dans ce lieu de proſtitution. On prétendit d'abord la donner pour une veſtale ; mais à la vûe de ſon ancien amant, *Diana* ceſſa de jouer le rôle de vierge.

L'Auteur, qui fait paſſer ſon Héros par toutes ſortes d'avantures, le conduit de ce temple de Cythère dans le palais d'une riche & puiſſante *Myledi*. Cette femme réuniſſoit en elle *le feu profond de l'Eſpagnole*, *l'emportement de l'Italienne*, *le ſentiment vif & délicat de la Françoiſe*, & *l'élégante propreté de l'Angloiſe*. Enfin elle étoit ſeule *un Serrail de beautés*. Elle vivoit ſéparée de ſon

Digitized by Google

mari ; mais elle avoit autant d'amans qu'elle trouvoit d'hommes à ſon gré. *Mylord D**** en devint amoureux de bonne foi ; & dès qu'elle crut pouvoir compter ſur lui, elle ne ſongea plus qu'à s'acquitter de ce qu'elle devoit à ſes plaiſirs : *dette preſſante*, dit Mylord, *que ſes deſirs commençoient à rendre exigible, & dont les fonds lui paroiſſoient tout prêts chez moi.* Il vécut quatre mois avec elle ; mais un jour qu'il s'étoit enfermé dans un cabinet voiſin de la chambre où couchoit *Myledi*, celle-ci, qui le croyoit ſorti, fit venir ſon Suiſſe accompagné d'une groſſe Nourrice qu'on avoit mandée de la Campagne. Le Suiſſe pouvoit à peine ſe ſoutenir, tant il étoit exténué. En arrivant dans l'appartement il s'étoit jetté ſur le lit de ſa maîtreſſe, qui, pendant ce temps là, examinoit le ſein de la Nourrice. Les Médecins avoient ordonné au Suiſſe le lait de femme pour réparer les forces qu'il avoit perdues au ſervice ſecret de la voluptueuſe *Myledi*. Elle ne travailloit avec tant de zéle à ſon rétabliſſement, que dans l'eſpérance d'en tirer encore parti, lorſqu'il ſe porteroit mieux. Cette ſcène, dont *Mylord D**** fut té-

moin, l'éloigna pour toujours de cette maiſon.

Cependant *il falloit à ſon cœur un point d'appui*; & quoique *la maſſe du ſexe* eût en général peu de droits ſur ſon eſtime, il ne laiſſa pas de s'engager de nouveau. Il fut attaqué à la fois par trois femmes de condition. La première avoit une uniformité de ton & de maintien, qui *lui faiſoit ſuppoſer une nullité de ſentiment & de caractère.* La ſeconde ayant été délaiſſée de ſes amans, avoit choiſi notre Mylord *pour la remettre ſur le trotoir.* La troiſième ne s'attacha à lui, que parce qu'elle crut qu'il lui feroit goûter des plaiſirs plus ſolides que ceux du ſentiment. Après les avoir jouées toutes les trois pendant quelque temps, il leur envoya à chacune une lettre de congé.

Mais toutes ces galanteries paſſagères n'étoient pas ce *point d'appui* qu'il falloit au cœur du *Mylord*; l'image de *Lydia* lui revenoit ſans ceſſe à l'eſprit; & il réſolut de ne rien épargner pour découvrir le lieu de ſa demeure. Il en fut inſtruit au moment qu'il s'y attendoit le moins. Il avoit été entraîné dans un Bal par un ami; parmi les femmes qu'il y vit il y en eut une maſquée qui attira

Digitized by Google

toute ſon attention. Elle avoit les charmes, les attraits, *qui, ſans être préciſément la beauté, en étoient l'eſprit & l'ame*: c'étoit *Lydia*. La reconnoiſſance ne ſe fit cependant point au Bal, parce qu'on ne ſe demaſqua pas, mais chez la mère de cette aimable perſonne, où *Mylord* avoit été introduit ſans la connoître. Il apprit que le père de *Lydia* voulant la marier à un vieux Seigneur, la mère, qui n'approuvoit pas ce mariage, avoit fait diſparoître ſa fille. Ce Seigneur contracta d'autres engagemens; on appaiſa le père, & *Lydia* revint à Londres. C'étoit pour éviter ce mariage qu'elle ſe tenoit cachée dans la cabane où *Mylord* en avoit fait la connoiſſance. C'eſt ici, Monſieur, que finit la troiſième Partie de ce Roman qui n'eſt point achevé. La ſuite pourra devenir intéreſſante, ſi l'Auteur a l'attention de ne pas interrompre trop ſouvent le récit de ſes avantures par de longues réfléxions; ſi.... ſi.... ſi...

Je ſuis, &c.

A Paris ce 14 *Avril* 1754.

LETTRE VI.

Les Troyennes.

QUoique la Tragédie des *Troyennes* ne ſoit pas encore imprimée, je ſuis en état, Monſieur, de vous en rendre un compte détaillé, l'Auteur ayant bien voulu me communiquer ſon Manuſcrit. Il y a dans cette Pièce une multiplicité d'événemens, qui ſemble, au premier coup d'œil, contredire le grand principe d'unité d'action; & c'eſt pour cela que pluſieurs perſonnes ont appellé cet ouvrage une Tragédie Epiſodique, une Tragédie à tiroirs. Mais comme l'unité de lieu n'eſt point bleſſée en plaçant la Scène dans un Palais, & même dans une Ville entière, ne peut-on pas auſſi prendre pour ſujet d'un tableau tragique les revers de toute une famille? C'eſt ce qu'a fait l'Auteur des *Troyennes*. Il s'eſt propoſé de repréſenter les ſuites funeſtes de la priſe de Troie, la barbarie des vainqueurs, les infortunes de la race de *Priam*. Si la Critique lui reprochoit d'avoir embraſſé trop

trop de matière, il pourroit se justifier par l'exemple d'*Euripide* & de *Sénèque*; il a fondu dans sa Pièce les *Troyennes* de l'un & la *Troade* de l'autre, en s'attachant néanmoins beaucoup plus au premier qu'au second, unanimement reconnu pour un mauvais modèle, & qui ne peut fournir que quelques situations heureuses, quelques belles tirades, quelques pensées sublimes. Le Poëte François, ainsi que le Poëte Grec, a eu l'art de lier avec habileté tant de parties différentes, pour n'en former qu'un tout. Les malheurs de la Maison de *Priam* se rassemblent sur *Hécube* sa Veuve; c'est en quelque sorte à ce centre que viennent aboutir toutes les horreurs de la Victoire; c'est, pour ainsi dire, à ce seul but que frappe coup sur coup l'inhumanité des Grecs. Cette mère infortunée réunit par-là tous les événemens à un point de vûe qui fixe le spectateur.

J'ose même dire que dans la Pièce Françoise l'enchaînement des disgraces est plus naturel, la gradation mieux entendue que dans la Tragédie Grecque. Dans celle-ci, la mort de *Polixène* est le premier essai de la rage des Vainqueurs. Cette affreuse nouvelle épuise d'abord

la ſenſibilité d'*Hécube* ſa mère, & le départ d'*Andromaque* & de *Caſſandre* qu'on emmène en ſervitude, doit la toucher foiblement en comparaiſon. Il eſt vrai que la mort d'*Aſtyanax*, dont on apporte à ſes yeux le corps briſé ſur le bouclier d'*Hector*, déchire de nouveau ce cœur maternel, & met le comble à ſa douleur. Malgré cela, il me ſemble qu'il étoit plus ſimple & plus raiſonnable de commencer par les accidens les moins funeſtes, pour arriver par degrés à la plus terrible cataſtrophe, comme a fait notre Auteur.

L'expoſition de ſa Tragédie m'a paru très-bien faite. *Theſtor*, Grand Prêtre des Troyens, attaché à la famille de *Priam*, fait une peinture touchante de Troie embraſée, & redoute les malheurs réſervés aux reſtes précieux du ſang de ſes Rois. Il ignore ce que les Grecs ordonneront de ces triſtes victimes. *Hécube*, avec ſes filles *Caſſandre*, *Polixène*, *Andromaque*, accompagnée de ſon fils *Aſtyanax* encore enfant, vient chercher quelque conſolation auprès du Pontife. Elle s'accuſe elle-même du renverſement de ſa Patrie, de la déſolation de ſes ſujets & de ſes enfans, pour s'être prêtée

à l'amour criminel de *Pâris*, au courage bouillant d'*Hector*, ſes deux fils, & pour avoir engagé *Priam* à garder *Hélène* qu'il vouloit rendre à *Menelas*. Le ſort des *Troyennes* leur eſt annoncé par un Hérault de l'Armée victorieuſe. *Polixène* eſt enlevée par les Prêtres des Grecs, ſans qu'elle ſçache à quel deſſein. *Andromaque* eſt échûe en partage à *Pyrrhus*; *Caſſandre* à *Agamemnon*; *Hécube* eſt condamnée à vivre ſous le joug d'*Ulyſſe*. Le généreux *Theſtor* frémit en apprenant ces arrêts barbares. Il ſe propoſe d'aller dans le Camp des Grecs leur offrir tous ſes tréſors, ſa vie même, pour la rançon de la Reine & de ſes filles. *Hécube* veut l'empêcher de ſacrifier ſa fortune & ſes jours. Il lui répond par ces vers pleins de grandeur & de ſentiment :

Périſſent à l'inſtant & ma vie & mes biens,
S'il le faut, pour briſer vos indignes liens.
Pourrois je de mon ſang faire un plus noble uſage ?
Vivrois-je dans le faſte, & vous dans l'eſclavage ?
Enfans infortunés, & trop dignes des pleurs
Que ma compaſſion répand ſur vos malheurs,
Plus je vois votre gloire éteinte, humiliée,
Et plus à votre ſort mon ame s'eſt liée.

Il ſe jette aux pieds d'*Aſtyanax*, & continue ainſi :

Au travers de ſes fers je reconnois mon Roi.
Oui, mon cœur pour toujours vous conſacre ſa foi,
Rejetton précieux de mes auguſtes Maîtres ;
J'adore à vos genoux les droits de vos ancêtres :
A mon plus tendre amour vous les retracez tous ;
Juſqu'au dernier ſoupir tout mon ſang eſt à vous.

Le beau caractère, Monſieur, que celui de ce Grand Prêtre ! Vous verrez comme il ſe ſoutient juſqu'à la fin de la Pièce.

Hécube, inquiète du ſort de *Polixène*, prie au commencement du ſecond Acte ſa fille *Caſſandre*, Prêtreſſe d'*Apollon*, à qui ce Dieu accorde ſouvent le don de prédire l'avenir, de lui révèler la deſtinée de ſa ſœur. *Caſſandre* s'en défend, & récite ces vers admirables, qui ont été extrêmement applaudis au Théâtre.

Il eſt vrai qu'Apollon m'inſpire quelquefois ;
Mais ce n'eſt qu'à ſon gré qu'il anime ma voix :
De ſon ſouffle divin eſclave involontaire,
Il me force à parler, il me force à me taire.
Mais ce funeſte don, que me ſert-il ? Hélas !

Digitized by Google

Pour prévoir l'Avenir, on ne le change pas.
Madame, reſpectons le voile impénétrable
Q'oppoſe à nos regards un Deſtin favorable.
Non, non, ce n'eſt qu'aux Dieux qu'il eſt doux
de prévoir :
Leur bonheur ne dépend d'aucun autre pouvoir.
Ils n'ont devant les yeux qu'une immortelle joie,
Qu'aucun temps n'affoiblit, que chaque inſtant
déploie.
L'Avenir eſt pour eux un bien toujours préſent.
Mais nous, pour qui la vie eſt un fardeau pe-
ſant,
Nous, fragiles Mortels, qu'enfant a la foibleſſe,
Et qu'un eſſain de maux environne ſans ceſſe,
Hélas, que verrions nous dans le triſte Avenir,
Que de quoi nous confondre & de quoi nous
punir ?
Laiſſons à chaque jour les chagrins qu'il amène,
Sans vouloir d'un coup d'œil réunir notre peine :
L'homme le plus heureux ne le ſoutiendroit pas.
Les Dieux, ſur nos malheurs ſemant quelques
appas,
Nous ont enveloppés d'une heureuſe ignorance ;
Et, pour charmer nos maux, nous laiſſent l'eſ-
pérance.

On étoit près d'accepter la rançon offerte par *Theſtor*. Mais l'infâme *Hélène* rendue à *Ménélas*, & qui ſe trouve

dans le Camp des Grecs, s'oppose aux premiers mouvemens de leur compassion. Elle dit que *Pâris* ne fut jamais à ses yeux qu'un lâche raviſſeur; qu'elle bruloit d'envie de revoir ſon époux & ſa Patrie; mais que la Reine & ſes enfans l'en détournoient toujours, tandis que c'étoit elle-même qui ſe jettoit aux genoux d'*Hécube* pour la prier d'engager *Priam* à la garder, l'appellant ſa mère, & jurant qu'elle aimeroit mieux mourir que d'être renvoyée à Sparte. *Theſtor* eſt mis dans les fers, & on le menace du dernier ſupplice, s'il ne donne pour lui-même l'or qu'il offroit pour la Reine & ſes filles. Un Troyen leur annonce ce triſte contretemps; & preſqu'auſſitôt on vient chercher *Caſſandre* de la part d'*Agamemnon*, qui ſe diſpoſe à quitter le rivage de Troie, & qui veut emmener ſa Captive. Elle répond qu'elle va bientôt la joindre, & qu'elle brule de ſe voir dans le Palais d'Argos. *Apollon* l'inſpire; l'Avenir ſe découvre à ſes regards; & c'eſt-là qu'elle fait cette belle prophétie des malheurs d'*Agamemnon* & des autres Capitaines Grecs. Cette tirade eſt d'une grande beauté, & a enlevé tous les ſuffrages. *Caſſandre* dit

d'abord que ſon vainqueur & ſon maître exigera qu'elle l'épouſe :

Sous l'appareil brillant de mes nôces perfides,
Je vais enſevelir la Maiſon des Atrides.
Hélène a fait de Troie un abyſme de maux,
De carnage & de ſang je vais remplir Argos ;
Et l'Amour, au ſortir des ruines de Troie,
Me ſuit pour s'aſſûrer une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen, la honte & la fureur
Vont ſaiſir Clytemneſtre, & déchirer ſon cœur.
A ſes cris menaçans, vole, jalouſe Rage,
Et conduis ſur tes pas les larmes, le carnage,
Le fer, la ſoif du ſang, l'implacable tranſport :
Dans ſon ame orgueilleuſe étouffe le remord....
Pour qui ſont ces réſeaux que ſa rage prépare ?
Et d'où vient qu'elle éguiſe une hache barbare ?
La voyez-vous porter d'inévitables coups ?
Entendez-vous les cris que jette ſon Epoux ?
Voyez-vous dans ſon ſang ſe rouler la victime ?
C'en eſt fait : Clytemneſtre a conſommé ſon crime.
Ton ſort, Idoménée, eſt encor plus affreux,
Hâte-toi d'accomplir tes ſacrilèges vœux,....
Et toi, Pyrrhus auſſi, fier de tant d'homicides,
Tu péris ſans honneur par des mains parricides.
Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part.

Quoi ! C'eſt l'Amour encor qui guide le poignard !
Tu vas bruler d'un feu qu'Andromaque déteſte;
Cours recevoir le prix de ta flamme funeſte :
Oreſte va punir tes crimes par les ſiens,
Et les Grecs que tu ſers vont venger les Troyens.
. . . . . Mais toi, perfide Ulyſſe,
Je vois tout l'Univers armé pour ton ſupplice.
La mer, pour t'engloutir, a ſoulevé ſes eaux;
Et la foudre à tes yeux embraſe tes vaiſſeaux.
Les ombres des Enfers, les monſtres de la Terre
Conſpirent à l'envi pour te faire la guerre.
Sous quel horrible aſpect verras-tu ta maiſon,
Où tu ne vas trouver que trouble & trahiſon ?
N'oſant plus, ſous ton nom, jouir de la lumière,
Où vas-tu terminer ta fatale carrière ?
La Parque te préſente au glaive que tu fuis;
Miſérable, tu meurs de la main de ton Fils.
Télégone cherchoit le ſang qui l'a fait naître;
Et c'eſt en le verſant qu'il va le reconnoître.....
Mais quel phantôme encor ſe préſente à mes yeux ?
J'ai peine à diſcerner ſon viſage odieux....
C'eſt Hélène, grands Dieux, qu'entraîne une Furie.
Ses charmes dangereux embraſèrent l'Aſie.

Perfide, & reſpirant de nouvelles amours,
Une Rivale enfin s'arme contre ſes jours :
La rage dans le cœur elle fond ſur ſa proie,
Lui montre, en l'immolant, une barbare joie,
Et, d'un lien affreux qu'a tiſſu ſa fureur,
La rend pour ſon Amant un ſpectacle d'horreur.
Voilà de tant d'attraits l'épouvantable reſte !
L'Univers eſt vengé de ſa beauté funeſte.

Il ne faut point regarder cette prédiction comme un hors-d'œuvre, où le Poëte a voulu faire briller ſon génie. Elle eſt très-adroite & même néceſſaire, en ce qu'elle fait entrevoir le juſte châtiment des Grecs, & que par-là le Spectateur ſort content dans l'eſpoir que toutes les inhumanités dont il doit être témoin, ne reſteront pas impunies. Peut-être par cette raiſon produiroit-elle plus d'effet encore, placée au cinquième Acte, quoiqu'elle ſoit auſſi dans *Euripide* au ſecond Acte. *Caſſandre* finit par prédire que ſa mère ne vivra point l'eſclave d'*Ulyſſe*.

Le troiſième Acte, l'un des plus intéreſſans, offre un nouvel objet. Il s'agit d'*Aſtyanax*. Que la tendreſſe de ſa mère, ſes allarmes, ſes inquiétudes ſont

bien rendues ! Elle se flatte d'emmener avec elle son fils en Epire. Mais *Idas* vient le demander de la part des Grecs. *Andromaque* s'abandonne au desespoir : *Thestor* arrive heureusement. *Calchas*, le Grand-Prêtre des ennemis, a ouvert sa prison. Il ne dissimule point à *Andromaque* que les vainqueurs ont résolu de faire précipiter son fils du haut d'une Tour. Mais il lui substitue le fils d'un Grec qu'on a dérobé dans la foule, & qui est du même âge qu'*Astyanax*. Les deux enfans paroissent sur la Scène. *Thestor* annonce en même-temps qu'*Ulysse* va venir lui-même chercher la victime. La mère tremblante ne sçait où cacher son fils ; elle prend le parti de l'enfermer dans le tombeau d'*Hector*. Cette situation est une des plus neuves & des plus frappantes qui ait jamais paru sur le Théâtre. Elle est de l'invention de *Sénèque*. Notre Auteur en a tiré un très-grand parti : il y a ajouté cet enfant Grec mis à la place du fils d'*Hector* ; ce qui est heureusement imaginé pour mieux tromper l'artificieux *Ulysse*. Il se présente accompagné d'un détachement de soldats, auxquels il ordonne de se saisir de l'enfant. Deux d'en-

Digitized by Google

tr'eux le prennent ; *Andromaque* feint de ſe deſeſpérer : les ſoldats emportent le faux *Aſtyanax*. Les Grecs veulent encore qu'on détruiſe le tombeau d'*Hector*. Les ſoldats ſe mettent en devoir de le renverſer. *Andromaque* ſe jette entr'eux & le tombeau. Elle eſt prête à périr de douleur & de rage. Elle invoque *Theſtor* ; celui-ci repréſente à *Ulyſſe* que ce monument ne peut échapper aux Grecs ; que l'humanité doit l'engager à ne pas rendre les yeux d'une Epouſe ſi tendre témoins de cette barbare exécution ; qu'il n'y a qu'à la conduire au tribunal des Grecs ; qu'elle viendra peut-être à bout de les toucher par ſes larmes, & d'obtenir qu'on reſpecte les cendres de ſon mari. *Ulyſſe* ſe rend à ce conſeil ; & comme *Andromaque*, qui ſe diſpoſe à le ſuivre, voit que les ſoldats ſont mine de reſter, il lui échappe ce vers admirable de ſentiment :

Ces farouches ſoldats, les laiſſez-vous ici ?

Ulyſſe leur ordonne de l'accompagner ; il ſort avec *Andromaque* Dès que *Theſtor* les a perdus de vûe, il ouvre la porte du tombeau, en tire *Aſtyanax*, & l'emporte dans ſes bras. Dans l'intervalle

du troiſième & du quatrième Acte le tombeau d'*Hector*, qui étoit d'un côté du Théâtre, & celui de *Páris* de l'autre, ſont détruits.

Andromaque ouvre le quatrième Acte. Elle voit le tombeau d'*Hector* renverſé; elle craint que ſon fils n'ait été enſéveli ſous ſes ruines. *Céphiſe* lui apprend que *Theſtor* l'a ſauvé; mais que les Grecs le redemandent; que ſur le point de précipiter le jeune Grec, *Idas* qui connoiſſoit les traits d'*Aſtyanax*, s'étoit apperçû de l'échange; que les vainqueurs n'en étoient que plus animés contre *Aſtyanax* & contre *Theſtor*, que l'on cherchoit de tous côtés pour le punir de ſa perfidie. *Andromaque* exprime ſa triſte ſituation par ces beaux vers:

Non, je vois ſon deſtin: non, il faut qu'il périſſe.
Le Ciel à ma tendreſſe égale mon ſupplice.
Céphiſe, qui l'eût dit, quand je pleurois Hector,
Qu'il étoit des douleurs que j'ignorois encor?

Ulyſſe cependant, ayant recours à la feinte, vient aſſurer *Andromaque* que les Grecs ont changé de penſée; qu'elle peut leur confier ſon fils; que *Pyrrhus*

s'offre de le garder. La mère qui s'apperçoit de cette ruſe, diſſimule à ſon tour. Elle répond en pleurant que ſon fils a été écraſé ſous les débris du tombeau de ſon père. *Ulyſſe* ne la croit point :

La tendreſſe de mère eût réglé votre ſort ;
Et, puiſque vous vivez, votre fils n'eſt point mort.

Il quitte le maſque, & demande où *Theſtor* l'a caché ; il dit qu'on le ſçaura bientôt de *Theſtor* lui-même ; qu'on l'a vû dans le bois voiſin de l'Armée ; que des ſoldats entourent ce bois, & y ont mis le feu. Vous obſerverez, Monſieur, que dans tout le troiſième Acte & dans la moitié de celui-ci, on a perdu *Hécube* de vûe ; ce qui rompt peut-être la ſeule unité qu'il pouvoit y avoir dans cette Piéce, qui étoit, comme on l'a dit, de frapper coup ſur coup le cœur d'*Hécube*, & de lui faire ſentir tous les malheurs qui arrivent à ſa famille. *Euripide* a eu l'art de faire partir précipitamment *Andromaque* ; en ſorte qu'elle n'eſt pas témoin de la mort de ſon fils, & que c'eſt encore *Hécube* à qui l'on offre ce ſpectacle horrible.

Digitized by Google

Notre Poëte s'eſt bien apperçû qu'il ne faiſoit pas prendre à *Hécube* aſſez de part au ſort d'*Aſtyanax* ; il répare ce défaut, mais un peu tard. Elle vient annoncer toute en larmes qu'*Aſtyanax* a été étouffé dans la flamme ; qu'on l'a ſçû de *Theſtor* lui-même qui s'eſt ſauvé. *Ulyſſe* attendri quitte la Scène. *Andromaque* déſeſpérée leve un poignard pour s'en frapper. *Theſtor* ſurvient, & ſaiſit le poignard. Il lui annonce qu'il a ſauvé ſon fils, & que le vaiſſeau qui le porte a fait voile à ſes yeux pour Samos, où il ira le joindre lui-même. Jugez, Monſieur, de la joie maternelle. Mais *Idas* vient lui ſignifier qu'il faut qu'elle parte; que *Pyrrhus* veut qu'elle ſe rende à *Scyros* avant lui ; qu'il reſte encore quelque temps ſur les rives de Troie, pour y célébrer une fête en l'honneur d'*Achille*. *Idas* n'a point d'ordre pour *Hécube*. Les adieux d'*Andromaque* à ſa belle-mère & à *Theſtor* ſont très-touchans. Elle n'oſe parler à découvert devant *Idas*. Mais ſon inquiétude pour ſon fils éclate ſur ſon viſage ; elle regarde tendrement *Theſtor* ; ſes yeux lui expliquent ſes allarmes, & lui font entendre ce qu'elle craint & ce qu'elle ſouhaite. *Hécube* la

fuit ; elles ne peuvent s'arracher des bras l'une de l'autre. *Iphis*, confident de *Theſtor*, apporte une autre nouvelle affreuſe. Les Grecs mettent *Achille* au nombre de leurs Dieux, & vont égorger *Polyxène* ſur ſon tombeau. *Theſtor* ſe flatte de fléchir *Calchas*. *Ulyſſe* paroît, & le fait arrêter, en lui déclarant que les Grecs exigent qu'il s'en retourne à Samos ; que la Barque qui doit l'y conduire eſt toute prête. *Theſtor* dit à *Ulyſſe* ces vers ſublimes, en parlant d'*Achille* :

En le plaçant parmi les Immortels,
Donnez-lui des vertus dignes de leurs Autels.
Ne le ſuppoſez plus violent, ſanguinaire,
Avide de carnage, & bouillant de colère.
Les Dieux jouiroient-ils d'un ſuprême bonheur,
Si la rage barbare empoiſonnoit leur cœur ?
Tous les hommes n'ont plus qu'une même Patrie,
Si-tôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie.
La Mort également les marque de ſon ſceau.
La haine & l'intérêt meurent dans le tombeau ;
Les folles paſſions n'en troublent point l'aſyle.
Hector, ſans être ému, voit les manes d'Achille.
Loin de leur imputer nos aveugles tranſports,

Prenons les ſentimens de ces illuſtres Morts.
Achille ne veut point la mort de Polixène ;
Et, ſi vous le croyez ſuſceptible de haine,
C'eſt à de vils mortels que vous le comparez ;
Et, pour en faire un Dieu, vous le deshonorez.

Ulyſſe n'eſt point touché de ces raiſons. Il ordonne aux Gardes de conduire *Theſtor* au vaiſſeau qui l'attend. Reſté ſeul, il ne peut cependant s'empêcher de rendre juſtice à l'attachement du Grand-Prêtre pour les *Troyennes*.

L'intérêt de l'Etat me force d'être injuſte.
Je viole à regret ſon caractère auguſte.
Quand de ſon zèle ardent j'ai paru murmurer ;
Dans le fond de mon cœur j'aimois à l'admirer.
Quel Sujet ! Quel Ami ! Quel zèle pour ſon Maître !
Zèle pur, que Priam ne peut plus reconnoître.
Les Rois ſeroient des Dieux ſur le Trône affermis,
Si leur cœur ne s'ouvroit qu'à de pareils amis.

Hécube ſçait au commencement du cinquième Acte le ſort qu'on réſerve à *Polixène*. Elle appelle *Theſtor* à ſon ſecours. *Céphiſe* lui apprend que les Grecs l'ont fait partir pour Samos, & qu'on ne le

verra plus. *Polixène* vient par ſa préſence augmenter le ſupplice de ſa mère. Elle demande des nouvelles de ſes ſœurs. *Hécube* lui dit tout ce qui eſt arrivé. *Polixène* s'étonne de n'avoir pas la même deſtinée qu'*Andromaque* & *Caſſandre*. Elle dit qu'après avoir été enlevée par les Grecs, ils l'avoient remiſe entre les mains de femmes conſacrées au culte des Autels ; que ces femmes lui parloient avec reſpect ; qu'elles l'avoient parée des plus beaux habits, ornée de guirlandes de fleurs, & qu'elles avoient ceint ſa tête d'un ſuperbe bandeau. Elle ne connoît point cet appareil de victime, dont l'aſpect fait frémir ſa mère. *Polixène* lui demande la cauſe de ſes pleurs : *Hécube* la lui révèle. Cette Scène eſt une des plus pathétiques que j'aie vûes au Théâtre : elle a fait fondre en larmes. On vient arracher *Polixène* des bras de ſa mère, qui fait de vains efforts pour la retenir & pour la ſuivre. Des Gardes l'empêchent de ſortir. *Iphis* ſuſpend un inſtant ſa douleur, en lui racontant que *Calchas* avoit repréſenté qu'il ſeroit plus humain, plus grand, plus digne d'*Achille* de faire de *Polixène* une Prêtreſſe occupée du culte

éternel établi en l'honneur de ce Héros; que tous les Grecs ſe rendoient à cet avis, mais que le cruel *Pyrrhus* continuoit de reclamer ſa victime. *Hécube* a un rayon d'eſpérance; elle veut aller voir ce qui ſe paſſe. *Céphiſe* ſurvient, & lui apprend que *Pyrrhus*, aux yeux de *Calchas* & de toute l'Armée, a lui-même plongé ſa main dans le ſang de *Polixène*. *Hécube* ſe voit parvenue au comble de l'infortune; ſes forces ſont épuiſées; elle s'évanouit, & meurt enfin de douleur: ce qui eſt plus naturel & plus vraiſemblable que de la faire vivre & conduire à *Ulyſſe*, comme ont fait *Euripide* & *Sénèque*. Mais *Aſtyanax* meurt chez ces deux Poëtes; & je n'aurois pas été fâché que l'Auteur François les eût ſuivis en ce point. La mort de cet enfant fait dans le Grec & dans le Latin la plus tragique impreſſion ſur l'ame des Lecteurs. C'eſt un ſupplice de plus pour *Hécube*, à qui il falloit porter les coups les plus ſenſibles. Enfin dans ce grand tableau de la barbarie humaine & de la deſtruction d'une famille Royale, il me ſemble qu'un pareil objet ne devroit pas être omis. Notre Poëte auroit évité par-là le reproche qu'on peut lui faire;

Digitized by Google

que la conſervation d'*Aſtyanax* n'eſt pas aſſez vraiſemblable. *Theſtor* l'avoit-il avec lui dans le bois ? Par quel ſtratagême l'a-t-il dérobé aux yeux des Soldats qui gardoient toutes les iſſues de ce bois ? Les Grecs, ſi animés à faire périr cet enfant, doivent-ils s'en rapporter au témoignage ſuſpect de *Theſtor* ? Car c'eſt lui ſeul qui dit qu'*Aſtyanax* a été étouffé dans la flamme. Comment a-t-il pu s'échapper lui-même, *enveloppé d'une enceinte de feux*, comme dit le Poëte ? Tout cela n'eſt pas expliqué. De plus, quoiqu'*Aſtyanax* ſoit ſauvé, il reſte toujours dans l'eſprit du Spectateur de l'inquiétude ſur ſon ſort ; & cette inquiétude auroit été calmée, ſi, au lieu de l'envoyer à Samos, *Pyrrhus*, amoureux d'*Andromaque*, ſe fût effectivement chargé de ſon fils, & l'eût fait partir pour l'Epire avec ſa mère, puiſque l'Auteur vouloit le conſerver.

Que ces défauts ſont legers, Monſieur, en comparaiſon des beautés de cette Pièce ! C'eſt une véritable Tragédie ; elle en mérite le nom ; elle en rappelle le goût, preſque perdu parmi nous par les ridicules amplifications de nos Ecoliers. Caractères beaux &

ſoutenus, ſuſpenſion intéreſſante des événemens, ſituations touchantes, ſtyle noble ſans enflure, poëtique ſans galimathias, naturel ſans familiarité : voilà ce qui caractériſe les *Troyennes*. L'Auteur eſt M. de *Châteaubrun*, Officier de la Maiſon de S. A. S. M. le Duc d'Orléans. Il donna en 1714 ſa première Tragédie de *Mahomet II*, qui eut onze repréſentations, & dont les beautés firent naître l'eſpérance d'un génie vraiment Tragique. Depuis ce temps on ne parloit de M. *de Chateaubrun* qu'avec le regret de ce qu'il avoit abandonné une carrière dans laquelle il avoit débuté avec tant de ſuccès. Ce n'eſt pas qu'il eût renoncé à *Melpomène*. Mais des raiſons de convenance l'ont empêché juſqu'ici de nous faire part des heureux fruits de ſes veilles ; & peut-être en ſerions-nous privés encore, ſans le Prince, protecteur éclairé des Arts & des Talens, auquel il eſt attaché, qui a ſenti tout le mérite des *Troyennes*, & qui a forcé en quelque ſorte la modeſtie du Poëte à recevoir les applaudiſſemens du Public. Cet illuſtre Mécène me pardonnera la témérité de mêler ici ſon nom à celui de l'Auteur. Eh, peut-on parler

de *Térence* ſans ſe rappeller *Scipion* ?

Les *Troyennes* ont été jouées ſupérieurement. Mademoiſelle *du Meſnil* étoit chargée du Rôle d'*Hécube*, Mademoiſelle *Gauſſin* de celui d'*Andromaque*, Mademoiſelle *Clairon* de celui de *Caſſandre*, Mademoiſelle *Hus* de celui de *Polixène*, M. *de la Noue* de celui de *Theſtor*, M. *Paulin* de celui d'*Ulyſſe*. Cette Tragédie ne ſera, dit-on, repriſe & imprimée que l'hyver prochain. L'Auteur a encore dans ſon Porte-feuille quelques autres Pièces. S'il les juge dignes de lui, je l'invite à les donner, afin d'écarter du Théâtre cette fourmillière de petits Nains qui voudroient l'eſcalader.

La Forêt enchantée.

On ſe rappelloit avec admiration, Monſieur, les Spectacles que M. *Servandoni*, Chevalier de l'Ordre Militaire de Chriſt en Portugal, Peintre & Architecte du Roi de France & de ſon Académie Royale, avoit donnés autrefois ſur le grand théatre du Palais des Thuilleries, pendant les trois ſemaines de vacance des Scènes Françoiſe, Italienne & Lyrique. M. *Servandoni* a répondu

cette année aux désirs du public, privé depuis long-tems, à regret, des fruits de son génie.

Les Chrétiens commandés par *Godefroy de Bouillon* assiégeoient Jérusalem. Une forêt voisine de leur Camp leur fournissoit le bois nécessaire pour la construction de leurs machines. L'enchanteur *Ismen* a résolu de leur ôter cette ressource, & d'enchanter la Forêt. C'étoit le rendez-vous des Magiciennes, qui s'y assembloient pour célébrer leurs mystères avec les Démons. *Ismen* s'y rend lui-même avec d'autres Magiciens. C'est ici le premier Acte. Figurez-vous, Monsieur, la Forêt la plus sombre, & qui inspire le plus d'horreur : telle est celle qui se présente aux yeux des spectateurs. La Nature ne sçauroit être rendue avec plus de vérité ; l'illusion est parfaite. L'Enchanteur se joint aux Magiciennes, & fait ses imprécations. Les Démons accourent à ses ordres. Tout cela est exécuté, ainsi que dans les Actes suivans, par des Acteurs Pantomimes qui expriment par leurs gestes les différentes actions. Le Théâtre, au second Acte, représente l'intérieur d'une Mosquée éclairée par des lampes. *Aladin* est sur son Trône, entouré de ses Officiers.

Digitized by Google

Ismen vient rendre compte de ce qu'il a fait. On rend graces à *Mahomet* de cet heureux expédient. Que cette Mosquée est belle, Monsieur! Quelle grandeur! Quelle élégance! Quelles proportions! Les yeux les plus vulgaires en sont frappés. Au troisième Acte on revoit la Forêt Enchantée dans une autre situation que dans le premier Acte; elle est éclairée par le jour. Les Travailleurs de l'Armée Chrétienne s'y rendent pour y couper du bois. Des Diables, des Monstres fondent sur eux & les écartent. Ils y reviennent accompagnés d'un détachement de Soldats qui veulent pénétrer: une muraille de feu s'oppose à leur passage; les Démons, les Spectres & les Monstres vomissent sur eux des torrens de flammes. Ils sont obligés de se retirer. Le Camp des Chrétiens est représenté au quatriéme Acte. Ce n'est point une image; on croit voir un Camp véritable. Les Tentes sont dressées de côté & d'autre. Celle de *Godefroy* se fait remarquer par sa magnificence. On l'y voit plongé dans la plus affreuse tristesse; ses Capitaines rangés autour de lui tâchent de le consoler. Au chagrin que lui cause l'événement de la Forêt se joint la chaleur & la sécheresse du climat. Ses Soldats couchés par terre sont près de périr par la soif. Le Saint Hermite *Pierre* arrive avec le vaillant *Renaud*. L'Hermite avoit prévû que la Forêt ne pourroit être desenchantée que par ce Héros. *Godefroy* & tous les Officiers l'embrassent. En même-temps l'Hermite obtient par ses prières une pluye abondante. On entend le bruit que fait la pluye en tombant.

La Forêt enchantée paroît dans toute son étendue au cinquième Acte. Elle est éclairée par degrés des rayons du Soleil. *Renaud* y entre, y

promène ſes regards ; il s'approche d'un Myrthe ; il en ſort une Nymphe charmante, & de tous les autres Arbres ſortent auſſi des Nymphes qui entourent le Héros, & qui veulent l'enchaîner de guirlandes de fleurs. Il réſiſte à leurs charmes ; il tire ſa redoutable épée. Ces Nymphes ſe changent en autant de Cyclopes armés de maſſues. *Renaud* les défait, & enfin coupe en deux le Myrthe fatal. Le Tonnerre qui grondoit ceſſe de ſe faire entendre. Le Ciel reprend ſa ſérénité. La Forêt eſt deſenchantée. Les Troupes Chrétiennes viennent féliciter *Renaud*. Trois compagnies de Cavalerie paroiſſent avec des chevaux réels, & eſcadronnent ſur le Théâtre ; après quoi elles forment une marche triomphale pour conduire *Renaud* au Camp de *Godefroy*. Les Travailleurs reviennent, & font tomber les Arbres ſous leurs coups.

Tel eſt, Monſieur, le Spectacle que l'on voit à préſent aux Thuilleries. On ne peut en donner par écrit qu'une idée très-imparfaite ; & ce ſont de ces objets dont il faut juger par ſoi-même. Le ſujet eſt tiré des Chants XIII & XVIII de la *Jéruſalem Délivrée* du *Taſſe*. Rien n'eſt plus admirable, ſelon moi, que l'art avec lequel M. *Servandoni* a ſçu s'approprier ce ſujet, le diſpoſer, le reſſerrer, pour en faire un Poëme régulier, qui a ſon expoſition, ſon nœud & ſon dénoûment. Non ſeulement l'Action eſt une, mais elle eſt grande & ſublime ; & cette eſpèce de Tragédie muette eſt certainement préférable à pluſieurs de celles où l'on parle. L'illuſtre Artiſte y a déployé tout ce que la Peinture l'Architecture & la Méchanique peuvent offrir de plus noble & de ſurprenant. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 *Avril* 1754.

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Relation des Miſſions du Paraguai.

VOus entendez tous les jours, Monſieur, reprocher aux Jéſuites les richeſſes immenſes qu'on croit qu'ils poſſédent au Paraguai, & l'eſpèce de ſouveraineté qu'on dit qu'ils y exercent. C'eſt pour réfuter ces accuſations, qu'un de leurs Ecrivains a fait imprimer chez *Bordelet*, rue Saint Jacques, à Saint Ignace, une *Relation des Miſſions du Paraguai, traduite de l'Italien de M. Muratori.* On y dit que les Jéſuites n'ont aucune part au Gouvernement civil & eccléſiaſtique de ce pays, & qu'ils ſont bornés à l'édifiante fonction de Miſſionnaires; je le crois. Mais comme cette queſtion eſt aſſez peu intéreſſante, du moins pour vous, j'aime mieux vous entretenir de

Digitized by Google

l'établiſſement de ces Miſſions & du Gouvernement des Peuplades.

Vers le milieu du ſiècle paſſé, les Jéſuites Eſpagnols entreprirent de former des établiſſemens au milieu des Sauvages de l'Amérique méridionale. Ils crurent que pour y réuſſir, il falloit imiter les anciens Légiſlateurs, & réduire en ſociété des Barbares toujours errans, toujours armés les uns contre les autres, ne reſpirant que meurtres & que carnage. Ils avoient lû dans les Poëtes qu'*Orphée* étoit venu à bout de faire ſortir les hommes des forêts par les charmes de la Muſique; (ce n'étoit pourtant pas la Muſique Italienne:) ils eurent recours aux mêmes moyens, dit l'Auteur, pour adoucir ces caractères féroces. « A peine » un Miſſionnaire avoit-il commencé » de chanter quelques Cantiques ſur la » doctrine Chrétienne, que les Indiens » alors infidéles, ſortoient auſſi-tôt des » bois & de leurs retraites, pour ſuivre » avec les tranſports les plus vifs celui dont la voix avoit frappé leurs oreilles. Alors le Miſſionnaire les voyant » raſſemblés en grand nombre autour » de ui, commençoit à leur annoncer » les vérités de la Religion ». Quand

l'ennui les prenoit, le nouvel *Orphée* recommençoit ſes Cantiques; & mêlant ainſi le chant aux exhortations, il leur apprenoit à bâtir, non les murs d'une Ville, mais « des maiſons qui euſſent » quelque air de propreté & de ſymé» trie ». Il eſt vrai que pour retenir ces Barbares, on avoit ſoin de leur fournir des vivres en abondance. *Si vous voulez que nous reſtions*, diſoient-ils, *donnez-nous bien à manger; car nous ſommes des gens qui mangeons beaucoup.*

Le ſuccès répondit parfaitement à l'eſpérance des Miſſionnaires; une premiè-re Peuplade fut à peine établie, qu'il s'en forma pluſieurs autres ſur le même modèle. On les nomma *Doctrines* ou *Réductions*, termes qui ont toujours été depuis en uſage pour ſignifier ces ſortes d'habitations.

La manière dont ces Peuples délibèrent s'ils embraſſeront la Religion Chrétienne, mérite d'être rapportée. On indique une aſſemblée générale, & tout le monde ſe rend pendant la nuit au rendez-vous. On commence à danſer au ſon des inſtrumens, & tout en danſant l'affaire eſt propoſée & diſcutée. Chacun expoſe ſes raiſons en cadence; & le Bal

Digitized by Google

finit par décider que le Chriſtianiſme ſera reçû dans le pays.

Il ne faut pas croire cependant que ces Sauvages témoignent toujours la même docilité. On en a vus qui refuſoient avec obſtination d'écouter les Miſſionnaires ; ou qui après leur avoir prêté quelque attention, leur répondoient froidement : « Vous dites que le Dieu des Chrétiens » ſçait tout, qu'il eſt en tout lieu, & » qu'il voit tout ce qui s'y paſſe : nous » ne voulons point d'un Dieu qui a les » yeux ſi perçans. Nous voulons vivre en » liberté dans nos bois, ſans avoir un » témoin & un cenſeur perpétuel de tou- » tes nos actions. » Un Sauvage étant un jour ſollicité de ſe faire Chrétien, répondit au Jéſuite qui le menaçoit de l'Enfer, s'il ne ſe convertiſſoit pas : *Tant mieux, je n'aurai plus froid après ma mort.* C'eſt par de ſemblables réponſes qu'ils déconcertent ſouvent le zèle des Prédicateurs.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir attiré les Indiens au Chriſtianiſme, il falloit encore leur en faire obſerver tous les devoirs. C'eſt à quoi les Miſſionnaires ont réuſſi au-delà de leurs eſpérances. On pratique dans chaque *Réduction* non-

ſeulement tout ce qui eſt d'uſage dans les Paroiſſes bien réglées de l'Europe, mais encore beaucoup d'autres exercices de piété, qu'on a jugé à propos d'y introduire. Le trait ſuivant pourra vous édifier & vous amuſer. On choiſit dans chaque *Réduction* des hommes fervens & zélés, qui ſont chez ces Indiens ce qu'étoient à Rome les Cenſeurs. Ils ſont chargés ſpécialement de veiller ſur la conduite & ſur les mœurs des Néophytes. S'ils découvrent que quelqu'un ſoit tombé dans une faute, ils le conduiſent à l'Egliſe revêtu d'un habit de pénitent. Le Miſſionnaire le condamne à recevoir le fouet au milieu de la place publique. Le coupable humilié baiſe la main & les verges qui l'ont frappé, en diſant: *Dieu vous récompenſe de m'avoir ſouſtrait par cette punition légère aux peines éternelles dont j'étois menacé.* Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que des Indiennes qui ont auſſi commis en ſecret quelque péché, viennent s'en accuſer publiquement, & prient inſtamment qu'on leur impoſe la même pénitence: ce qui eſt exécuté ſur le champ, & ſouvent avec les mêmes verges.

Les Egliſes du Paraguai ne ſont deſ-

ſervies que par les Jéſuites. Il n'y a dans les *Réductions* ni Clercs tonſurés, ni Prêtres ſéculiers, ni Moines. On y fait choix ſeulement, parmi les plus habiles de la Nation, d'eſpèces de Bedeaux qui font auſſi l'office de Chantres, & qui aident les Miſſionnaires dans l'exercice de leurs fonctions. Les pères & les mères les conſultent quand il leur eſt né un enfant, pour ſçavoir quel nom il faut lui donner. On ſuppoſe que ces Chantres doivent ſçavoir de quel Saint on célèbre la fête ce jour là. Mais il arrive ſouvent que le Bedeau n'entendant pas le Latin, leur ſuggère un nom peu convenable, tel que *Capharnaum*, quand c'eſt un garçon, & *Piſcina*, lorſque c'eſt une fille.

Pour maintenir le bon ordre durant les cérémonies de l'Egliſe, on place d'un côté toutes les petites filles, & de l'autre les petits garçons auprès de la baluſtrade du Sanctuaire. Chaque troupe a derrière elle ſon *Zélateur*; c'eſt une perſonne qui tient en main une grande verge, dont il frappe ſur le champ quiconque s'écarte tant ſoit peu de la modeſtie & du reſpect convenables. Après les enfans viennent les jeunes gens de

l'un & l'autre ſexe, pareillement obſervés par un *Zélateur* d'un âge un peu plus avancé. La troiſiéme claſſe comprend les hommes & les femmes de tout âge, également ſéparés les uns des autres. Ils ont auſſi leurs *Zélateurs* choiſis parmi les vieillards, & ſont, comme les petits enfans, ſujets aux coups de verge.

Les Indiens célèbrent les Fêtes avec beaucoup d'appareil; mais c'eſt ſur-tout à la Fête-Dieu, dit M. *Muratori*, qu'ils font éclater leur magnificence. Ils élèvent aux extrémités & au milieu de chaque rue des arcs de triomphe compoſés de branches d'arbres. Ils y ſuſpendent toutes ſortes de poiſſons qu'ils ont pris à la pêche quelques jours auparavant. C'eſt effectivement un ſpectacle bien magnifique que ces poiſſons morts pendus à des branches ſèches, & expoſés au Soleil dans un pays où il fait ſi chaud.

Rien n'égale l'attachement & le reſpect que les Indiens du Paraguai ont pour les Miſſionnaires. Il y a quelques années qu'une troupe d'Infidèles forma le deſſein d'ôter la vie au Père *Ruiz*. Ils ſe propoſoient de faire un excellent repas de ſa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jéſuites

ſont les ſeuls au Paraguai qui faſſent uſage du ſel. Ces Barbares étant donc entrés, à la faveur des ténèbres, dans la *Réduction* où étoit le Père *Ruiz*, le cherchoient de tous côtés. Un Néophyte qui les apperçut courut vîte à la Maiſon du Miſſionnaire, prit ſon manteau long & ſon grand chapeau, & alla ſe montrer en cet équipage aux Barbares, afin que déchargeant ſur lui ſeul toute leur fureur, ils épargnaſſent le Miſſionnaire.

Un autre Indien, homme d'âge & d'autorité parmi les ſiens, étant à l'article de la mort, fit appeller tous ſes voiſins, & les conjura de ne jamais abandonner les Pères, ſous quelque prétexte que ce pût être. « Car dût-il vous en » coûter la vie, ajouta-t-il, vous ſeriez » du moins ſûrs de ne pas mourir ſans » Sacremens. »

Un Miſſionnaire trouva au pied d'un arbre un Indien qui ſe lamentoit. Le Père lui demanda quel étoit le ſujet de ſa douleur. « Je pleure, répondit le » Néophyte, de voir les Pères s'expo- » ſer loin de leur patrie à tant de dan- » gers, pour aſſiſter de pauvres In- » diens. »

Il eſt vrai, dit l'Auteur, que les Miſ-

ſionnaires ont été obligés de faire toute ſorte de perſonnages pour procurer à ces Peuples les commodités de la vie. Celui-ci conduiſoit lui-même la charue ; celui-là bêchoit la terre ; quelques-uns coupoient des arbres pour bâtir des maiſons ; d'autres conduiſoient devant eux, à travers trois cens lieues de pays, des Bœufs, des Vaches, des Brebis, des Chèvres qu'ils amenoient dans les nouvelles Peuplades. Ces hommes, qui quelque temps auparavant ſe faiſoient admirer par des talens ſupérieurs dans les plus célèbres Univerſités de l'Europe, deviennent tout d'un coup Bergers, Maçons, Charpentiers, Laboureurs, &c, pour apprendre à des Sauvages la pratique de tous ces métiers, & leur faire comprendre la néceſſité de s'y appliquer.

Fin des *Lettres de Monſieur de Maupertuis.*

J'achève, Monſieur, de vous rendre compte du petit Volume intéreſſant des *Lettres de M. de Maupertuis.* J'en ſuis reſté à la douzième incluſivement. La treizième préſente, ſur la génération, pluſieurs faits nouveaux qui ap-

puyent des idées propoſées dans la *Venus Phyſique*. Après une courte expoſition des penſées des Philoſophes ſur ce myſtère de la Nature & des découvertes de M. *de Buffon*, M. *de Maupertuis* fait remarquer, entre ſes conjectures & celles de l'illuſtre Phyſicien que je viens de nommer, une analogie qui leur prête de nouvelles forces. Il réſulte, d'une manière irrévocable, des faits ſur leſquels elles ſont établies, que l'ancien ſyſtême qui donne à l'homme & à la femme une égale part dans la génération, eſt le ſeul raiſonnable; que ceux qui ne font de la génération qu'un développement de germe, qui l'attribuent à des œufs ou à ces animaux que *Lewenocck* découvrit dans la liqueur ſéminale, n'ont débité que des chimères brillantes. Ce retour à une opinion ancienne, que quelques idées ſéduiſantes avoient fait abandonner, arrache à M. *de Maupertuis* cet aveu humiliant de la lenteur de nos recherches dans la Phyſique. *N'eſt-ce pas là*, dit-il, *un réſultat aſſez ordinaire de nos progrès, que de foibles connoiſſances que nous n'acquérons qu'avec beaucoup de temps & de peine, nous ayant écarté des opinions communes*

de meilleures expériences & des raisonnemens plus approfondis nous y ramènent ? C'est en effet ce dont l'histoire de la Physique fournit plus d'un exemple. Plusieurs de nos découvertes se sont réduites à avoir entendu ou confirmé par des expériences des idées que les Anciens avoient eues.

M. *de Réaumur* avoit proposé quelques expériences propres à constater si le fœtus tient du père ou de la mère, ou de l'un d'eux seulement ; elles consistoient à apparier des Cocqs & des Poules, dans lesquels il est assez ordinaire de remarquer des difformités. Cela ne paroît pas avoir été exécuté. Une famille de Berlin a présenté à M. *de Maupertuis* des expériences dans ce genre toutes faites & plus décisives. On y voit depuis plusieurs générations se reproduire cette singularité d'avoir six doigts aux pieds & aux mains. L'ayeul d'un Chirurgien de Berlin, nommé *Jacob Ruhe*, connu de M. *de Maupertuis*, la transmit à sa fille ; & celle-ci, mariée à un homme qui ne l'avoit point, l'a donnée à quatre de huit enfans qu'elle a eus : l'un de ces enfans, qui est *Jacob Ruhe*, a eu d'une femme qui n'avoit rien d'extraordinaire, deux

enfans mâles ſexdigitaires ; mais on commence à y remarquer quelque altération ; car l'un d'eux n'a qu'un pied & une main avec ſix doigts, l'autre main n'a qu'une verrue à la place du doigt ſurnuméraire ; l'autre pied n'a rien de ſingulier.

Cette généalogie ſuivie avec exactitude, & quelques autres expériences particulières faites par M. *de Maupertuis*, ou qu'il a recueillies, montrent clairement que les difformités ſe tranſmettent également par le père ou par la mère ; qu'elles s'altèrent cependant par le mélange d'individus qui ne les ont pas, & qu'il eſt probable qu'elles deviendroient perpétuelles par l'alliance réitérée des perſonnes à qui elles ſeroient communes ; que les mutilations, ainſi que les ſuperfluités, peuvent devenir héréditaires, à cela près que la forme originaire & primitive tendra de temps en temps à reparoître. C'étoit là, comme on ſçait, l'opinion de M. *de Maupertuis* dans ſa *Venus Phyſique* en 1744, & c'étoit ainſi qu'il expliquoit le phénomène que préſentoit le *Nègre Blanc* né de parens noirs. La couleur primitive & originaire, ſelon M. *de Maupertuis*, eſt le

blanc, qui de temps & temps tend à reparoître ; la noirceur n'eſt qu'une difformité devenue héréditaire & permanante par des alliances réitérées.

On trouve dans la Lettre quatorzième des obſervations ſur la Médecine. Voici un trait bien capable de tenir en garde contre l'application que quelques Médecins ont prétendu faire des Mathématiques à leur Art. Un Médecin fameux avoit calculé mathématiquement tous les effets des différentes ſortes de ſaignées ; il alloit publier ſes découvertes, lorſque, ſur un petit ſcrupule, il pria M. *de Maupertuis* d'examiner ſon Livre. M. *de Maupertuis* rapporte que ſe défiant de ſes lumières, il remit l'ouvrage à un Mathématicien célèbre, qui eſt aſſez déſigné en diſant qu'il venoit de publier un ſçavant Traité ſur *le mouvement des fluides* *. Le Médecin ſe trouvoit avoir plus fait que tous les *Bernoulli* & les *Euler* enſemble. Aucun problême, quelque compliqué qu'il fût, ne l'avoit embarraſſé, parce qu'il n'en avoit pas même ſoupçonné la difficulté. Il n'y avoit pas une ſeule détermination qui pût ſubſiſter. Le Médecin, averti

* M. Daniel Bernoulli.

par le Géomètre, eut le bon ſens de jetter ſon Livre au feu.

La maladie dont M. *de Maupertuis* a été affligé long-temps, & qui a fait craindre plus d'une fois pour ſa vie, lui a fourni la matière de pluſieurs réfléxions vraiment conſolantes pour ceux qui ſont réduits à un pareil état; elles ſont l'objet de la quinzième Lettre, ſuivie d'une autre où M. *de Maupertuis* diſcute en Philoſophe, c'eſt-à-dire, à l'aide des ſeules lumières de la raiſon, la poſſibilité & l'impoſſibilité de la Religion, dont des motifs plus puiſſans nous doivent perſuader. Le réſultat de ces réfléxions ne ſera pas du goût des incrédules.

Je ne m'arrête pas ſur la dix-ſeptième Lettre, où l'Auteur peut avoir eu des raiſons pour ne pas développer plus clairement ſes idées ſur la Divination; & je paſſe aux cinq ſuivantes, qui roulent ſur ces cinq fameux problêmes, occaſions de tant de recherches vaines, de paralogiſmes & d'erreurs: 1°. *Le ſecret de prolonger la vie, ou même de parvenir à l'immortalité.* 2°. *La Pierre Philoſophale, ou le ſecret de faire de l'or.* 3°. *La découverte des longitudes.* 4°. *Le mouvement perpétuel.* 5°. *La quadrature du Cercle.* M. *de*

Maupertuis propoſe ſur chacun de ces problêmes des réfléxions capables de guérir ou de conduire ceux qui s'en occupent. Pour trouver le moyen de prolonger la vie, on tentera vainement de rétablir les organes dont le dépériſſement paſſe communément pour être la cauſe immédiate de la mort. Mais ne pourroit-on pas eſſayer d'empêcher leur végétation, dont l'effet & le dernier terme eſt la mort même ? Quoique l'on ne puiſſe démontrer l'impoſſibilité de la Pierre Philoſophale, il y a cependant de la folie à la chercher. Il eſt trop peu probable, dit M. *de Maupertuis, qu'on la trouve jamais, & il l'eſt trop qu'on ſe ruinera.* La longitude en mer eſt un problême utile dont on ne doit pas deſeſpérer, puiſqu'on fait tous les jours des progrès vers ſa ſolution. Elle tient à des découvertes optiques ou méchaniques qui ne ſont point impoſſibles, quoiqu'elles ſe ſoient juſqu'ici refuſées à nos recherches. Le mouvement perpétuel eſt impoſſible ; tous les Méchaniciens inſtruits en penſent ainſi, & M. *de Maupertuis* le démontre par de nouvelles preuves : il n'y a plus que des gens ſans principes qui le recherchent. Quant à la

quadrature du cercle, problême non moins célèbre, on peut dire qu'il eſt réſolu beaucoup au-delà de ce qu'exigent nos beſoins. La meſure abſolue du cercle a juſqu'ici échappé aux efforts de la Géométrie; mais on connoit de ſi près ſa vraie valeur, que ſur un cercle de la grandeur de l'orbe annuel de la terre, on ne ſe tromperoit pas de l'épaiſſeur d'un cheveu. Au reſte, on trouve ici un précis fort curieux des recherches des Géomètres ſur ce ſujet, non de ceux qui uſurpant ce titre qu'ils rendent mépriſable, ne préſentent ſous le nom de quadrature que des preuves de leur ignorance, mais des plus grands Géomètres tels que les *Archimèdes* & les *Newtons*. Quant à cette queſtion, la quadrature du Cercle eſt-elle démontrée impoſſible ? Il y a une diſtinction à faire trop ſçavante pour avoir lieu ici; je puis dire ſeulement d'après M. *de Mauperтuis*, qu'il n'eſt pas démontré impoſſible de déterminer la longueur exacte d'un cercle dont on a le diamètre. *J'ai connu*, dit-il, *d'habiles Géomètres qui cherchoient la quadrature du cercle. J'en connois de ſages qui l'ont abandonnée.* Qu'il me ſoit permis d'ajouter, pour ralentir l'ardeur

de ceux qui pourroient ſe livrer à la recherche de ce problême, qu'à moins qu'ils n'ayent donné de fortes preuves de leur habileté en Géométrie, on peut à juſte titre les regarder comme des ignorans, dès qu'ils annonceront qu'ils cherchent ou qu'ils ont trouvé la quadrature du cercle.

Ce recueil eſt terminé par la *Lettre ſur le progrès des ſciences*, remplie de réfléxions utiles. C'eſt à un ouvrage de ce genre, *de augmentis ſcientiarum*, que le Chancelier *Bacon* doit une grande partie de ſa réputation. Comme ce morceau avoit paru d'abord à part, je vous en ai parlé dans les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce temps.*

Poëme Latin en l'honneur du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

Je ne trouve dans toute l'Hiſtoire, Monſieur, que deux Souverains qui aient joint à la gloire de fonder des Académies celle de s'y voir admis à titre de mérite comme de ſimples particuliers: & ce qui doit être obſervé pour l'honneur de ce ſiècle, c'eſt que ces deux Souverains lui appartiennent, & l'ont

Digitized by Google

illuſtré par leur amour pour les Arts. Le premier eſt *PIERRE LE GRAND*, qui, dans le voyage qu'il fit en France, accepta avec tranſport, comme tout le monde ſçait, une place d'Honoraire à l'Académie des Sciences, & qui, de retour dans ſes Etats, en établit une ſur le modèle de la nôtre. Le ſecond eſt *STANISLAS LE BIENFAISANT*. Fondateur de l'Académie de Nancy, il n'a pas dédaigné d'être membre de celle des *Arcades* de Rome, & de prendre un nom de Bergerie, ſuivant les ſtatuts de cette Société Littéraire. Tous ceux qui la compoſent s'appellent, l'un *Tityre*, l'autre *Corydon*, celui-ci *Mélibée*, celui-là *Ménalque*, &c. *EUTHIME* eſt le nom qu'on a donné au *Roi de Pologne*, *Duc de Lorraine & de Bar*; & ce nom Grec, qui ſignifie cœur droit & magnanime, rend bien un des heureux attributs de ce Monarque adoré.

Je vous ai parlé * d'un Diſcours François de ce Prince, adreſſé à l'Académie de Nancy, où il fut lû l'année dernière. Ce Diſcours, envoyé à Rome, fut traduit en Italien, lû dans une ſéance pu-

* Voyez la Lettre neuvième du neuvième Volume des *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*, page 201.

blique, de l'*Académie des Arcades*, & reçû avec des applaudiſſemens unanimes, non parce que c'étoit l'ouvrage d'un grand Roi, mais parce que c'étoit celui d'un bon Ecrivain. Sa Majeſté a procuré une autre ſatisfaction à l'*Académie des Arcades*; elle a cédé à l'empreſſement qu'elle témoignoit d'avoir ſon portrait, & lui a fait préſent de ſon buſte en marbre. L'Académie a célébré le jour où ce portrait a été placé dans la Salle de ſes aſſemblées. Entre autres pièces compoſées à cette occaſion, le Père *Boſcovich*, Jéſuite, prononça un Poëme Latin d'environ trois cens vers, qui fut généralement goûté; & véritablement il y a beaucoup de poëſie dans ce morceau: c'eſt *Virgile* qui loue *Auguſte*.

M. le Chevalier *de Cogollin*, accoutumé à rendre avec ſuccès dans notre Langue les endroits les plus frappans des Poëtes de l'ancienne Rome, a cru lire un de leurs ouvrages en liſant celui du Père *Boſcovich*; il n'a pu réſiſter au plaiſir de le traduire en vers François. L'original & la copie viennent d'être imprimés à Nancy chez *Pierre Antoine*. Ce Poëme eſt ſoutenu par la fiction. L'Auteur eſt d'abord frappé de l'éclat nouveau dont

Digitized by Google

brillent les bois d'Arcadie & la double Colline, des chants d'allégresse que les Bergers font entendre de toutes parts. Il pénètre dans le sanctuaire des Muses ; il apperçoit le portrait d'*Euthime* ; il n'est plus étonné de la lumière éclatante qui part de ce front radieux. Ce prélude conduit naturellement au détail des graces que la Nature répandit sur la personne de ce cher Nourrisson au moment de sa naissance, & des vertus dont elle orna son cœur. La Sarmatie (c'est le nom que la Pologne avoit autrefois) admire ce jeune Elève de *Minerve* & de *Mars*, & prévoit qu'il fera un jour son bonheur. Cependant elle est déchirée par d'horribles guerres. *Charles XII* l'épouvante par ses progrès. Elle met sa confiance dans *Staniſlas* qu'elle députe vers lui ; en même-temps elle implore le père des Dieux & des hommes, & lui demande *Staniſlas* pour Roi. *Jupiter* ouvre les annales du Sort, & dévoile la destinée du Héros. Il décrit toute la vie du Roi de Pologne avec une rapidité pleine de feu ; il représente ses succès, ses revers, & son ame au-dessus des uns & des autres. Il le conduit jusqu'au moment heureux où la Lorraine doit obéir à ses Loix.

Digitized by Google

Felices annos ! Non ſe illis conferat ætas
Aurea temporibus. Quæ rerum copia, quantus
Fulgor opum, quæ Relligio, pietaſque, fideſque
Diſtinguent gentem tanto ſub Rege beatam !
Aſt illum celſo jam demùm in culmine, tantas
Inter opes, inter tot plauſus, illecebraſque
Securum amotâ dubii formidine belli,
An tumido abripiens ventoſa ſuperbia faſtu
Efferet, aut mollis corrumpet inertia vita ?
Qualis inops fuerat privatâ in ſorte, potitus
Imperio, atque opibus pollens perſtabit eodem
Uſque animo, & ſeſe facilis præbebit eumdem.
Atque graves olim regni ſi quæ otia curæ,
Et pietas, & relligio, quæ debita divis,
Si dederint, doctas verſando evolvere chartas,
Exercere ſtylum, calamoſque adhibere diſertos,
Ac docto trahere in cœtu ſermonibus horas,
Delicia regnantis erunt.

O Peuple fortuné ! Généreuſe Contrée,
Vois renaître pour toi le beau ſiècle d'Aſtrée ;
La Juſtice, la Paix & la Religion,
Sous un ſceptre d'amour régir ta nation.
Vois ton Prince, toujours conſtant dans ſes maximes,
Ne préſenter aux Dieux que des vœux légitimes ;
Egal dans les grandeurs comme dans les revers,
Philoſophe & Monarque, étonner l'Univers ;

Bannir la Volupté, fille de l'Opulence,
Voir l'or des mêmes yeux dont il vit l'indigence ;
Ainſi que Salomon, zélé pour l'Eternel,
En tous lieux à ſon culte élever un Autel ;
Attaché ſans relâche aux ſoins de ſa couronne ;
N'avoir que ces loiſirs que le devoir pardonne ;
Conſacrer ces inſtans aux Muſes, aux beaux Arts,
Unir à la valeur la plume des Céſars ;
D'un Lycée, à la fois, fondateur & modèle,
Briller par ſes écrits d'une ſplendeur nouvelle.
Ces charmes ſont les ſeuls qui ſéduiſent ſon cœur.

Cet échantillon de la Poëſie de M. le Chevalier *de Cogollin* vous en donne, Monſieur, une favorable idée ; mais il vous prouve en même-temps qu'il a moins fidélement traduit que librement imité le Père *Boſcovich*. Vous remarquerez que dans le morceau que je viens de citer, ainſi que dans preſque tout le Poëme, c'eſt *Jupiter* qui parle : il eſt aſſez ſingulier de l'entendre citer *Salomon* & l'*Eternel*. Ces petites inadvertances échappent dans la chaleur de la compoſition. Il n'eſt pas queſtion de *Salomon* dans le Latin. Je ſuis, &c.

A Paris ce 21 Avril 1754.

Digitized by Google

LETTRE VIII.

Suite des *Elémens du Commerce.*

JE reprens, Monſieur, les *Elémens du Commerce*, dont il eſt important de ne point perdre le fil. Vous avez vû que le quatrième Chapitre concerne les Manufactures. Leur établiſſement ne pourroit être porté à ſon plus grand degré de perfection, ſans le ſecours de la plus grande conſommation poſſible; & la communication entre les diverſes parties de la Terre, environnées ou ſéparées par des Mers, ſuppoſe l'art de la Navigation. Cette nouvelle branche d'occupation pour les hommes, forme le ſujet du cinquième Chapitre.

L'opération de la Navigation y eſt conſidérée ſous deux aſpects: l'art même de naviger occupe une claſſe d'hommes appellés gens de Mer ou Matelots. La conſtruction des Vaiſſeaux eſt proprement une Manufacture qui occupe une infinité d'ouvriers différens. Sous ces deux aſpects réunis, la Navigation donne à une très-grande multi-

Digitized by Google

tude d'hommes les moyens de conſommer les fruits de la terre, & de ſe procurer les commodités qu'invente le travail induſtrieux. Le ſalaire des hommes & le prix des matières qu'employe la Navigation, ſont néceſſairement payés par le conſommateur de la denrée exportée. Ainſi le profit de la Navigation eſt auſſi évident que celui de l'Agriculture & des Manufactures.

La Navigation n'exiſteroit pas chez un Peuple qui n'auroit point de ſuperflu à exporter; d'où l'on doit conclure que l'Agriculture & le travail induſtrieux ſont la baſe ou le motif d'une Navigation ſolide. Réciproquement il eſt clair que ſans la Navigation le ſuperflu n'auroit point de valeur, ou que, s'il en avoit une, elle dépendroit abſolument des Peuples navigateurs. On peut bien appliquer ici une obſervation que l'Auteur fait dans un autre endroit. » C'eſt, » dit-il, une choſe remarquable de voir » toutes les branches d'occupation par- » mi les hommes dans une dépendance » réciproque les unes des autres, & ſe » mouvoir par l'activité des mêmes prin- » cipes: preuve évidente de l'excellence » de ces principes, & du lien intime qui

» qui attache la conſervation de chaque » claſſe du Peuple à la conſervation des » autres claſſes. »

Du profit que donne la Navigation, & de la population qu'elle entretient dans un pays, on peut conclure que le ſalut & la conſervation d'un Etat exigent qu'il ne laiſſe jamais entrer les Etrangers en concurrence avec ſes Navigateurs, dans l'exportation de ſes productions, ni dans l'importation des denrées dont il ne peut ſe paſſer. Tel eſt l'objet du fameux Acte de Navigation des Anglois ; mais l'Auteur remarque que dans les circonſtances actuelles une opération auſſi vigoureuſe ne ſeroit pas prudente. Il propoſe un expédient plus doux ; c'eſt d'établir la plus grande concurrence poſſible dans ſa Navigation. Cette concurrence regarde ceux qui font naviger & ceux qui navigent. L'abondance des bons ports, la facilité des expéditions, la modicité des droits, la liberté de naviger dans tous les ports, enfin la conſidération attachée à l'état de Négociant, ſont autant de moyens de les multiplier, ainſi que les capitaux dans le Commerce.

La concurrence des gens de mer eſt

conſtamment une ſuite de celle des Négocians ; mais leur concurrence dépend auſſi du bonheur ou de la ſureté de leur état particulier. Parmi les gens de mer claſſés, il eſt un rang d'hommes deſtinés à conduire & à commander les autres : diſtingués par les vûes, la fortune, la naiſſance & l'éducation, il eſt auſſi juſte qu'important de les diſtinguer des Matelots. « L'état des Officiers de la Ma-
» rine Marchande eſt honorable en lui-
» même par l'habitude des dangers, &
» lucratif ſans exiger de groſſes avances.
» Il eſt très-important de multiplier, en
» faveur des familles honorables & peu
» opulentes, les occaſions d'un travail
» honnête, ſur-tout dans une Nation déja
» éloignée par les préjugés des occupa-
» tions qui contribuent à groſſir la ba-
» lance du Commerce. Loin de nourrir
» ces préjugés, l'habileté du Légiſlateur
» conſiſte à ſaiſir leur foible, & à con-
» duire les hommes au vrai, par l'attrait
» même du faux qui les ſéduit. »

La pêche a vraiſemblablement tracé les premières règles de l'art de naviger, & elle eſt toujours le berceau & l'école la plus ſure des Matelots. Elle produit dans un Etat une valeur conſidérable qui

Digitized by Google

n'y étoit pas, pour un échange aſſez leger; car les ſept huitièmes au moins de la valeur de la pêche appartiennent au loyer des hommes & des capitaux. Ainſi les pêcheurs ſont dans la Navigation du même dégré d'utilité & de néceſſité que les Laboureurs dans la culture des terres.

Les conſommations intérieures & extérieures ſont la meſure du déclin & de l'accroiſſement des pêches d'une Nation. La conſommation intérieure dépend de l'aiſance du commun du Peuple, qui eſt le grand conſommateur des choſes ſimples; elle dépend encore des droits que paye la denrée pour parvenir juſqu'à lui. La conſommation extérieure dépend du meilleur marché.

L'objet & l'effet de la Navigation ſe ſont étendus par l'établiſſement des Colonies que les Peuples commerçans de l'Europe ont fondées dans les autres parties du Monde: c'eſt d'elles que traite le ſixième Chapitre. Ces Colonies ſont de deux ſortes; les unes ont le Commerce uniquement pour objet, les autres ſont fondées tout à la fois pour le Commerce & pour la culture. Une Marine redoutable eſt le boulevard des unes & des autres; mais celles de la ſeconde

eſpèce exigent une attention de préférence, comme étant d'une utilité plus étendue. Auſſi les Peuples qui les ont fondées n'épargnent-ils ni dépenſes ni ſoins pour les rendre floriſſantes.

Une Métropole ne forme & ne ſoutient des établiſſemens ſi couteux ; elle ne ſe prive d'une partie ſi conſidérable de ſes hommes, que pour leur procurer un travail plus lucratif ſans perdre ſes droits ſur eux. De-là naît dans la Colonie l'obligation d'un intérêt ſubordonné à celui de la Métropole. L'effet de cet intérêt ſera : 1°. une plus grande conſommation des productions de ſes terres ; 2°. de l'occupation à un plus grand nombre de ſes Manufacturiers, Artiſans, Pêcheurs, Matelots ; 3°. une plus grande quantité des denrées néceſſaires à ſes beſoins ; 4°. un plus grand ſuperflu à fournir aux autres Peuples. Il en réſulte encore diverſes ſortes de reſtrictions, ſoit pour le Commerce, ſoit pour la Navigation, ou enfin pour la culture des Colonies en faveur de la Métropole, parce que celle-ci s'épuiſe immanquablement, ſi les quatre objets qu'elle ſe propoſe ne ſont pas remplis.

Il convient que la plus grande partie

des habitans d'une Colonie s'adonne à la culture par préférence ; le grand reſſort de cette culture eſt le Commerce ; & le Commerce n'aura d'activité que par la concurrence des Négocians.

Entre autres facilités qu'il eſt intéreſſant de procurer à la culture, le Commerce des Négres doit être regardé, favoriſé & ſoutenu comme le moyen ſans lequel elle ne pourroit exiſter. C'eſt encore une loi néceſſaire que de prohiber dans les Colonies l'importation des denrées étrangères, dont cette même Colonie, ou d'autres appartenantes à la Métropole, ont entrepris la culture. Enfin le ſoutien des Colonies exige une protection & une vigilance continuelles, puiſqu'elles donnent une occupation aſſurée, par leurs conſommations, à tous les pauvres, auxquels les conſommations de la Métropole ne pourroient procurer une ſubſiſtance commode. « Il eſt eſſen-» tiel d'obſerver, dit l'Auteur, que la » culture des Colonies deviendra tou-» jours plus précieuſe, à meſure que le » travail induſtrieux ſe répandra dans » les diverſes parties de l'Europe. Les » Ouvriers, les Matelots qui travail-» loient pour elles, ne reſſentiront au-

» cun vuide dans leurs occupations, ſi » les habitans des Colonies, enrichis » par leur culture, ſont en état de con- » ſommer davantage. Ces Ouvriers & » ces Matelots recevront leur ſalaire en » denrées, dont les Etrangers payeront » la valeur. Cette culture & la culture » nationale deviendront inſenſiblement » les ſeuls poids de la balance du Com- » merce. » Mais on ne doit pas oublier un ſeul inſtant que la culture n'eſt le premier objet de l'inſtitution des Colonies qu'en faveur du Commerce : tout ce qui lui nuit détruit enfin la culture ; & ſi la culture eſt affectée, le Commerce en partagera inſenſiblement la perte.

Le Chapitre ſeptième traite des *Aſſurances*. Aſſurer, c'eſt ſe rendre propre le riſque d'autrui, ſur tel ou tel objet, à des conditions réciproques. Le Commerce des Aſſurances a lieu ſur toutes les choſes qui courent un riſque incertain ; mais communément en France on ne l'employe qu'au ſujet de la Navigation. Très-peu de particuliers ſont en état de courir les riſques d'une grande entrepriſe de Commerce. La concurrence des Chambres d'Aſſurances eſt donc très-précieuſe à l'Etat ; elle multi-

Digitized by Google

plie les entrepriſes du Commerce ; elle diminue le prix des riſques qui ſe trouvent diviſés entre un plus grand nombre de ſujets : les pertes deviennent inſenſibles dans les conjectures dangereuſes. Enfin, ſi les Aſſurances ſont à plus bas prix qu'ailleurs, leur Commerce attirera l'argent des Etrangers.

Le *Change* occupe le huitième Chapitre. C'eſt une négociation par laquelle un Négociant tranſporte à un autre les fonds qu'il a dans un pays étranger, à un prix dont ils conviennent. Ainſi deux choſes doivent être diſtinguées dans cette négociation, l'acte du tranſport, & le prix de ce tranſport. La multiplicité des dettes réciproques entre les pays commerçans, eſt l'origine du Change conſidéré comme tranſport de fonds ; ſa nature conſiſte dans l'échange des dettes ou des débiteurs. Son objet eſt d'épargner le riſque & les frais d'un tranſport en nature ; ſon effet eſt que les contrats qu'il employe repréſentent tellement les métaux, qu'il n'y a aucune différence quant à l'effet. Comme les monnoies des divers pays ne ſont point égales, il eſt abſolument néceſſaire de les compenſer dans l'échange qui ſe fait des dettes ré-

Digitized by Google

ciproques : cette compenſation s'appelle *le prix du Change*. Ce prix a une valeur intrinſèque, qui eſt fixée par le rapport des poids, des titres & des valeurs idéales des monnoies dans les pays qui commercent enſemble ; c'eſt ce qu'on appelle *le pair du prix du Change*. Mais les diverſes circonſtances du Commerce éloignent ſouvent ce prix de ſon pair ; & cette variation s'appelle *le cours du prix du Change*. Puiſque le Change ſuppoſe des dettes réciproques, il eſt évident que le pays qui doit le plus, aura moins d'avantage dans l'évaluation ou la compenſation qui ſe fera du prix des monnoies. Ainſi la propriété du cours du prix des Changes eſt d'indiquer de quel côté panche la balance du Commerce. Les variations ou les inégalités qui ſe rencontrent dans le cours du prix du Change, ſont l'objet d'un Commerce très-fin & très-ſçavant.

Nous voici arrivés, Monſieur, au Chapitre le plus abſtrait & le plus profond de l'ouvrage : ſon objet eſt la circulation de l'argent. Lorſque les échanges en nature furent devenus embaraſſans par la multiplication des hommes & des beſoins, les métaux furent établis,

Digitized by Google

par une convention unanime, pour représenter les denrées. Il se trouva trois sortes de richesses; les richesses naturelles, c'est-à-dire, les productions de la terre, les richesses artificielles ou les richesses de l'industrie, compriſes toutes deux sous le nom de richesses réelles; enfin les richesses de convention, c'est-à-dire, l'or, l'argent & le cuivre qui doivent représenter les denrées. Ces trois métaux ne se trouvent pas dans une égale abondance; chacun d'eux n'est pas toujours également parfait dans sa composition tel que la nature le produit; il convenoit que chaque portion de ces métaux fût accompagnée d'un certificat authentique de son poids & de sa fineſſe. Les hommes convinrent donc: 1°. de termes pour exprimer les parties de la plus grande fineſſe dont chacun de ces métaux soit susceptible. 2°. A fineſſe égale de donner un plus grand volume des moins rares en échange des plus rares. 3°. Que chaque Légiſlateur mettroit son empreinte sur chaque portion de métal, pour certifier du poids & du titre.

Mais si le Légiſlateur a seul droit de faire battre la monnoie, il est astreint à

Digitized by Google

ſuivre les proportions unanimement reçues dans les autres ſociétés. Sans cette attention il ne pourroit faire au dehors un uſage auſſi avantageux de ſes richeſſes de convention ; & il ſeroit bien-tôt dépouillé par les autres Peuples du métal dont il ne feroit pas une eſtime proportionnée à celle que les autres Peuples lui accordent. Cette double proportion entre les poids & les titres des divers métaux monnoyés n'eſt pas la ſeule à laquelle le Légiſlateur ſoit aſtreint s'il veut les conſerver. Le poids & le titre étant la ſeule valeur intrinſéque des monnoies, il eſt clair qu'il eſt une autre proportion également eſſentielle entre les diviſions & les ſubdiviſions de chaque métal. Toute eſpèce de deſordre dans l'une de ces proportions ſuſpend la circulation intérieure, par la défiance qu'elle établit entre les ſujets, & diminue la maſſe réelle des richeſſes de convention au profit des Etrangers.

L'argent eſt un nom collectif, ſous lequel on comprend les richeſſes de convention deſtinées à échanger contre les richeſſes réelles ou les denrées. La répétition de cet échange eſt appellée circulation. Tant que l'argent n'a été que

ſimple ſigne des denrées, la circulation a été naturelle. Elle étoit la préſence continuelle dans le Commerce de la portion d'argent qui avoit coutume de revenir à chaque portion des denrées en raiſon des maſſes réciproques.

Dès que quelque portion de l'argent qui avoit coutume de balancer la maſſe des denrées, eût ceſſé de paroître dans le Commerce, les propriétaires de l'argent eurent l'avantage : avec lui ils voulurent meſurer les denrées. Preſſés cependant par des beſoins, ils étoient quelquefois obligés de ſe déſaiſir d'une portion de leurs métaux pour avoir des denrées. Ainſi la circulation eſt devenue compoſée. Les denrées & l'argent ſe meſurent & s'attirent réciproquement.

Ces principes très-ſimples ſont féconds en conſéquences, qui en préſentent elles-mêmes évidemment une quantité d'autres. Les principales ſont celles-ci : « Plus l'argent eſt rare dans le Com» merce, plus il s'éloigne de ſa qualité » de ſigne pour devenir meſure des » denrées. La ſeule manière de rendre » l'argent au Commerce, eſt de lui aſſi» gner un intérêt relatif à ſa fonction na» turelle de ſigne & à ſa qualité uſurpée

» de mesure. Tout intérêt assigné à l'ar-
» gent, est une diminution de valeur
» sur les denrées. De ce que l'intérêt de
» l'argent est plus haut dans un pays que
» dans un autre, on en peut conclure
» que la circulation s'y est plus écartée
» de l'ordre naturel; qu'il y a moins
» d'aisance parmi le Peuple. » Les effets de l'absence de l'argent dans le Commerce, conduisent naturellement l'Auteur à examiner les effets de la diminution de sa masse. Le fruit de cet examen est d'établir pour principe, que la situation d'un Peuple est beaucoup plus fâcheuse lorsque l'argent qui circuloit dans son Commerce en est sorti, que si cet argent n'y avoit jamais circulé.

On examine ensuite les effets de l'augmentation de la masse de l'argent. Elle ne peut avoir lieu que par la possession des mines, ou par le Commerce étranger. On prouve que si cette augmentation est due au Commerce étranger, la circulation se rapprochera plutôt de son état naturel; que par conséquent le Peuple jouira d'une plus grande aisance, & le Corps Politique d'une plus grande force. Après avoir tracé, pour ainsi dire, la marche d'une nouvelle masse d'argent

Digitized by Google

introduite dans l'Etat par le Commerce étranger, & démontré les ſuites avantageuſes d'une diminution naturelle des intérêts de l'argent, relativement à l'agriculture & à toutes les claſſes du Peuple, l'Auteur paſſe à de nouvelles conſéquences, dont je ne citerai que celles-ci. « La diminution du nombre » des emprunteurs, ou de l'intérêt de » l'argent, étant une ſuite de l'activité » de la circulation devenue plus natu- » relle, & l'activité de la circulation » n'étant pas elle-même une ſuite néceſ- » ſaire d'une grande ſomme d'argent in- » troduite à la fois dans l'Etat autant que » de ſon accroiſſement continuel pour » être réparti parmi le Peuple, on en » doit conclure que l'intérêt de l'argent » ne diminuera point par-tout où les » conſommations du Peuple n'augmen- » teront pas; que ſi les conſommations » augmentoient, l'intérêt de l'argent di- » minueroit naturellement, ſans égard » à l'étendue de ſa maſſe, mais en raiſon » compoſée du nombre des prêteurs & » des emprunteurs; que la multiplica- » tion ſubite des richeſſes artificielles » ou des papiers circulans comme mon- » noie, eſt un remède violent & inutile

» lorſqu'on peut employer le plus natu-
» rel.... Plus les objets embraſſés par le
» Commerce étranger approcheront des
» premières néceſſités communes à tous
» les hommes, mieux l'équilibre ſera
» établi par la circulation entre toutes
» les claſſes du Peuple..... Puiſque le
» Commerce étranger vivifie tous les
» membres du Corps Politique par le
» choc qu'il donne à la circulation, il
» doit être l'intérêt le plus ſenſible de la
» ſociété en général, & de chaque indi-
» vidu qui s'en dit membre utile. »

L'Auteur ſuit quelque temps l'hypothèſe d'une ſociété, où l'augmentation continuelle de la maſſe de l'argent auroit ramené la circulation au point d'être tout-à-fait naturelle. Cette recherche produit pluſieurs vérités très-importantes, qui ſont un développement des avantages dont jouit une ſociété où l'intérêt de l'argent eſt plus bas que chez les autres.

L'on réſume enſuite l'inſtruction que préſente ce Chapitre, en trois principes qui ſont l'analyſe de tous les autres. « Tout ce qui nuit au Commerce, ſoit
» intérieur, ſoit extérieur, épuiſe les
» ſources de la circulation. Toute ſure-

» té diminuée dans l'Etat, ſuſpend les » effets du Commerce, c'eſt-à-dire, de » la circulation, & détruit le Commerce » même. Moins la concurrence des ſi- » gnes exiſtans ſera proportionnée à celle » des denrées, c'eſt-à-dire, moins la cir- » culation ſera active, plus il y aura de » pauvres dans l'Etat; &, conſéquem- » ment, plus il ſera éloigné du degré » de puiſſance dont il eſt ſuſceptible. »

Le détail des diverſes ſuretés, dont la diminution ſuſpend ou détruit la circulation, eſt étranger à l'ouvrage. Il en eſt une cependant qui ſe trouve tellement liée avec les conſidérations ſur le Commerce, que l'Auteur s'y arrête. C'eſt celle qui regarde le ſur-hauſſement ou la diminution des valeurs numéraires. Deux Ecrivains très-diſtingués, feu M. *Melon* & feu M. *du Tot*, ſe ſont trouvés de ſentiment contraire à ce ſujet il y a quelques années. L'Auteur réſume les raiſons de part & d'autre, &, après avoir confirmé l'opinion de M. *du Tot* par de nouvelles remarques, par l'autorité de *Mun*; de *Locke*, & du célèbre *Law*, il conclut ainſi: « La vérité eſt, qu'il eſt » important de laiſſer notre argent tel » qu'il ſe trouve; que, parmi les proſ-

Digitized by Google

» périts de la France, elle doit comp-
» ter principalement la ſtabilité actuelle
» des monnoies. »

Bagatelles Morales.

M. l'Abbé *Coyer* vient de raſſembler ſous ce titre modeſte, dans un ſeul Volume, les pièces qu'il a données ſéparément au Public ſur des feuilles volantes, telles que *la découverte de la Pierre Philoſophale*, *l'Année Merveilleuſe*, *la Magie démontrée*, *Plaiſir pour le Peuple*, *Lettre à un Grand*, *Découverte de l'Iſle frivole*, *Lettre à une Dame Angloiſe* : tous petits ouvrages ingénieux qui ont eu du ſuccès, & dont je vous ai entretenu dans le temps. Ils ſont précédés d'un morceau qui a l'avantage de la nouveauté, & qui ne le cède point à ſes heureux aînés : il eſt intitulé, *le Siècle Préſent*. Vous connoiſſez aſſez la tournure d'eſprit de l'Ecrivain, ſon inclination & ſon talent à ſaiſir les vices & les ridicules de nos mœurs, pour vous attendre encore ici à des traits épigrammatiques. En effet, ſous prétexte d'élever notre ſiècle fort au-deſſus des précédens, & ſur-tout de celui de *Louis XIV*,

Digitized by Google

il en fait la Satyre la plus générale, la plus vive, & malheureuſement la plus vraie à bien des égards. Son perſifflage embraſſe toutes les conditions, tous les Arts.

On nous vante la perfection de la Peinture ſous le dernier regne. « Que » veut-on dire ? Manquons-nous de » Peintres ? Entrons dans le Salon. Que » de Paſtels ! Eh, qu'importent les ba- » tailles d'Alexandre ou les victoires de » Louis XIV, objets que nous connoiſ- » ſons aſſez ? Ne vaut-il pas mieux nous » montrer des perſonnages groteſques & » nouveaux ? On aime à deviner ; on » aime à rire. Quel eſt l'inconnu repré- » ſenté dans ce portrait ? Comment ſe » nomme ce Bouffon qui grimace ? Voilà » ce qui s'appelle tirer les Citoyens de » l'obſcurité. »

Si l'on apprécie les talens du Théâtre, furent-ils jamais portés à un ſi haut degré de mérite ? Furent-ils jamais accueillis avec plus de chaleur ? « *Le Prince de* » *Salerne* a eu des repréſentations ſans » nombre. *Molière* ne vit pas autant » d'empreſſement dans le *Tartuffe* & le » *Miſantrope*. Lorſqu'*Epicaris* a voulu » paroître, tous les bureaux d'eſprit,

» eſprits de qualité ſur-tout, l'ont ma-
» gnifiquement annoncée ; la Ville & la
» Cour ont ſoupiré pour la voir : heu-
» reux qui a trouvé place ! On douta par-
» mi nos Pères ſi *Athalie* pourroit ſou-
» tenir le grand jour. »

L'eſprit de l'autre ſiècle manquoit d'une qualité eſſentielle, dit l'Auteur ; il n'étoit pas ſubtil ; il ne ſaiſiſſoit que les grands traits ; nous nous attachons aux petits ; nous diſſéquons les vertus ; nous analyſons les ſentimens. « On écrivoit, » & il ne falloit dans le Lecteur que du » bon ſens pour comprendre ; la fineſſe » eſt devenue néceſſaire ; ſouvent l'Au-» teur ne s'entend pas lui-même ; il ſe » devine. On n'employoit la Métaphy-» ſique que dans les diſputes de l'Ecole ; » nous l'appliquons à d'autres uſages ; » elle peint les mœurs ; elle ſe fâche ou » s'attendrit dans les paſſions ; elle em-» bellit nos Comédies & nos Chanſons. »

Des Cenſeurs atrabilaires & groſſiers nous objecteront peut-être que nos ayeux donnèrent naiſſance aux draps d'Abbeville & de Sedan ; qu'ils perfectionnèrent les Manufactures de ſoye ; qu'ils coulèrent des glaces plus belles & plus grandes que celles de Veniſe ; que nous

Digitized by Google

leur devons les Dentelles, les Tapiſſeries des Gobelins, le fer blanc, l'acier, la belle porcelaine; qu'en même temps on vit naître les Compagnies des deux Indes; que la Mer fut couverte de vaiſſeaux marchands, & que tout cela fut exécuté en ſix ans. C'eſt quelque choſe à la vérité. « Mais compte-t-on pour rien » l'exercice d'un Commerce plus noble » & plus fructueux? Les gens en place » trafiquent de leur autorité, les Grands » de leur protection, le ſexe de ſes charmes, nos Romanciers de leurs phraſes. » Cette dernière branche eſt plus conſi- » dérable qu'on ne penſe. On fait des » balots d'eſprit pour la Hollande, la » Suiſſe & l'Allemagne; on en fait auſſi » des pacotilles pour l'Amérique. Ce » Commerce eſt tout gain, parce qu'on » ne donne rien pour tirer beaucoup. »

Nos mœurs ne ſont pas plus ménagées que nos Arts dans cet opuſcule ironique. Nos Ancêtres croyoient bonnement que la protection ne donnoit pas le mérite; que pour être d'une Académie il falloit avoir des talens & du ſçavoir; que les dettes du jeu n'étoient pas les ſeules dettes d'honneur; que les offres de ſervice devoient ſignifier quelque choſe; qu'un

Digitized by Google

homme n'épouſoit que pour lui ; qu'une Ducheſſe ſe deshonoroit auſſi facilement qu'une Bourgeoiſe, &c : vieux préjugés dont nous nous ſommes défaits. Tel eſt, Monſieur, le ton de cette Brochure. Il ne faut cependant pas prendre abſolument à la lettre tout ce que dit l'Auteur. Vous ſçavez qu'on outre toujours les choſes dans les Satyres, ainſi que dans les Comédies. Le Volume de M. l'Abbé *Coyer* ſe trouve à Paris, chez Ducheſne, Libraire, Rue Saint-Jacques.

Compliment prononcé par M. Préville à l'Ouverture de la Comédie Françoiſe, le Lundi 22 de ce mois.

MESSIEURS,

Les grands Ecrivains laiſſent après eux des monumens de leur gloire. Leurs ouvrages dépoſent en leur faveur, & ſervent de modèles à la Poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi des Acteurs diſtingués que la mort nous ravit. On admire par ſoi-même les *Corneilles* & les *Molières ;* on ne peut admirer que par tradition les *Barons* & les *le Couvreurs.* Leurs talens ont diſparu avec eux, & ſont malheu-

reuſement perdus pour leurs ſucceſſeurs. Quel avantage ne ſeroit-ce pas pour nous, ſi l'on avoit pu trouver l'art de fixer, de conſerver la nobleſſe & la vérité de leur déclamation, comme on a inventé celui de multiplier & de perpétuer les productions du génie & du ſçavoir ?

Ce ſouhait m'eſt échappé plus d'une fois, Meſſieurs, à l'occaſion du Comédien célèbre * dont j'occupe la place, & que je dois vous faire regretter de plus en plus. Que n'ai-je été du moins à portée de l'entendre, de le goûter, d'étudier ſon genre & ſa manière ? Que n'ai-je pu lui dérober quelques traits de ce naturel heureux, de cette naïveté piquante, de ce comique vraiment original, qui, durant trente années, ont fait vos plaiſirs ?

Mais cependant ne me trompai-je point, Meſſieurs, quand je donne à entendre que nous manquons de préceptes & d'exemples ? Eh, que deviendroit no-

* *François-Arnould Poiſſon*, mort à Paris le 24 Août de l'année dernière, âgé de cinquante-neuf ans environ. Il étoit fils de *Paul Poiſſon*, auſſi Comédien, & petit fils de *Raimond Poiſſon*, Auteur & Comédien, qui le premier introduiſit l'uſage des Bottines dans les rôles de *Criſpin*, pour cacher un défaut qu'il avoit à la jambe.

Digitized by Google

tre Art, s'il étoit abandonné à nous-mêmes, si chacun de nous, sans règles & sans principes, se faisoit un jeu dramatique au gré de son caprice ? Non, non : l'Ecole, à laquelle se sont formés ceux qui nous ont devancés, subsiste encore ; le modèle qu'ils ont suivi, nous l'avons sous nos yeux : c'est la Nature ; & vous en êtes, Messieurs, les organes éloquens, les fidèles interprètes. Vous saisissez avec la même finesse d'intelligence un geste faux comme une pensée dépourvûe de vérité, un ton familier & bas comme une expression prosaïque & rampante, un éclat de voix emphatique comme un vers ampoulé. Vous formez également & l'Auteur & le Comédien.

Daignez donc nous guider dans la carrière nouvelle qui s'ouvre sous nos pas. Nous avons besoin sans doute de votre indulgence, & nous la réclamons. Mais puissions-nous ne pas l'éprouver, s'il arrive que nous en abusions pour négliger vos amusemens & nos devoirs, pour languir dans une honteuse médiocrité, pour défigurer à vos yeux les chefs d'œuvres qui nous sont confiés, pour dégrader la Scène Françoise, devenue par vos lumières & par votre goût le Théâtre

Digitized by Google

de la Nation, ou, pour mieux dire, le Théâtre de l'Europe.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 25 Avril 1754.

LETTRE IX.

Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande, du Groenland, &c.

SI le Nord n'eſt pas le théâtre le plus brillant des opérations de la Nature, c'eſt peut-être le moins connu. Ainſi je ne doute pas que vous ne preniez, Monſieur, quelque intérêt à un ouvrage en deux Volumes, qui ſe vend chez *Lambert*, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe. C'eſt l'*Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande, du Groenland, du Détroit de Davis, & d'autres pays ſitués ſous le Nord, traduite de l'Allemand de M.* Anderſon, *de l'Académie Impériale, Bourgmeſtre en chef de la Ville de Hambourg, par M.... de l'Académie Impériale & de la Société Royale de Londres.*

L'Iſle d'Iſlande ſituée dans la Mer du Nord, bien avant vers le Pôle, a ſoi-

Digitized by Google

xante & dix lieues de long ſur quarante de large. Elle appartient au Roi de Dannemarc, & l'on n'y profeſſe que la Religion Luthérienne. La rigueur exceſſive du froid, de fréquens tremblemens de terre, & de dangereux volcans empêchent que cette Iſle ne ſoit fort peuplée. Ajoutez à cela qu'elle ne produit ni fruits ni bled, & que les habitans ne mangent que du pain de poiſſon. Ce pain ſe fait de la manière ſuivante : ils coupent les poiſſons par petits morceaux, & les pilent comme de la farine. Ils les mêlent enſuite, en font des eſpèces de gateaux qu'on fait ſécher au Soleil, & s'en nourriſſent eux & leurs beſtiaux pendant toute l'année.

On ne trouve dans l'Iſlande ni gibier ni bêtes féroces, parce qu'elle eſt fort éloignée du Continent. Quelquefois cependant on y voit arriver des Ours ſur de gros glaçons, pouſſés par le vent du côté de l'Iſle; mais comme on ſçait le temps où ils viennent, on établit des gardes ſur les Côtes. Dès qu'on en apperçoit un ſeul, tout le monde accourt, & on ne le quitte pas qu'on ne l'ait tué.

Il y a dans l'Iſle une quantité prodigieuſe de Moutons qui reſtent toujours en

en pleine campagne. Lorſqu'ils ſont ſurpris par la neige, ils ſe joignent en troupes, mettent leurs têtes enſemble, & abandonnent le dos à la neige ſans ſe remuer. Ils en ſont bientôt tout couverts ; & le froid les ſaiſit tellement qu'ils ne peuvent plus ſe ſéparer. La faim les oblige alors à ſe ronger mutuellement la laine pour ſe ſoutenir, juſqu'à ce que l'on vienne à leur ſecours. Comme ils ſont entièrement couverts de neige, il ſeroit difficile de les appercevoir, ſans une eſpèce de fumée qui s'élève du milieu de la troupe. La chaleur concentrée ſe fait une ouverture dans la neige, & elle ſort comme d'un tuyau de cheminée.

L'Iſlande eſt remplie de Faucons, qui paſſent pour les meilleurs & les plus adroits de l'Europe. On les prend par le moyen de certains oiſeaux dreſſés exprès pour cette chaſſe. Ils voyent le Faucon à des diſtances incroyables dans l'air. A l'inſtant qu'ils l'apperçoivent ils font un cri qui avertit leur maître. Celui-ci qui ſe tient caché dans une petite tente couverte de verdure, lâche un Pigeon attaché à une ficelle. Le Faucon vient ſe jetter deſſus ; mais dès qu'il touche à

terre, il eſt pris vivant dans un filet qu'on jette ſur lui.

La partie la plus curieuſe de cette hiſtoire regarde les différentes ſortes de poiſſons qui ſont aux environs de l'Iſlande. On y trouve des détails ſinguliers & des recherches nouvelles ſur les routes annuelles de ces poiſſons paſſagers, ſur les diverſes eſpèces de Baleines & autres Monſtres de mer. Je ne vous parlerai que de celui qu'on appelle dans le pays *Nordcaper*. Cet animal eſt très-friand de la chair des Harangs; il ſe tient dans les lieux où ces poiſſons ſe trouvent en plus grande quantité. Quand la faim le preſſe, il a l'adreſſe de raſſembler les Harangs diſperſés dans les Golphes de l'Iſle, & de les chaſſer devant lui vers la côte. Lorſqu'il en a réuni une certaine quantité dans un endroit reſſerré, il excite, par un coup de queue donné à propos, un tourbillon très-rapide qui étourdit & comprime tellement les Harangs, qu'ils ſe jettent en foule dans ſa gueule, & ſe précipitent dans ſon eſtomach comme dans un gouffre.

Au Nord de l'Iſle d'Iſlande on voit continuellement le Soleil depuis la mi-Juin juſqu'à la fin de Juillet; mais on

eſt privé de ſa lumière pendant les mois de Décembre & de Janvier. Durant cette longue nuit les Peuples jouiſſent de la clarté des Aurores Boréales. Cette lumière étonnante paroît auſſi-tôt que les jours commencent à diminuer, & ſon éclat augmente de plus en plus à meſure qu'ils deviennent plus courts. On la voit d'abord ſuccéder au crépuſcule. Elle ſautille continuellement, & jette pendant toute la nuit une clarté qui égale & ſurpaſſe ſouvent le plus beau clair de Lune, & qui remplit tout l'hémiſphère. Je ne rechercherai point, avec l'Auteur, les cauſes de ce phénomène ſingulier ; ſes conjectures ſur cette matière n'ajoutent rien à ce qu'en ont dit avant lui de plus habiles Phyſiciens.

Le climat de l'Iſle eſt fort ſain ; & les gens de ce pays s'accoutument dès la plus tendre jeuneſſe à une vie dure & laborieuſe. Les enfans ne tettent que huit jours. On les couche enſuite par terre, & l'on met à côté d'eux un petit vaſe bouché, rempli de lait chaud, avec une petite canule entortillée de fil. Lorſqu'ils ont envie de boire, on les tourne du côté du vaſe, & on leur met la canule dans la bouche pour leur faire ſu-

çer leur nourriture. Dès qu'un enfant eſt parvenu à l'âge de neuf mois, il mange de tout. On ne ſçait ce que c'eſt que de l'emmailloter, de le bercer & de le garder. A peine a-t-il quinze jours qu'on le met en culotte & en veſte ; on le laiſſe ſe rouler par terre juſqu'à ce qu'il ſe lève de lui-même & qu'il apprenne à marcher.

Ces Peuples ne mangent rien de frais tué, ſoit en viande, ſoit en poiſſon. Ils jettent toutes leurs proviſions dans un coin pour les y laiſſer un peu pourrir, ſans quoi ils les trouveroient inſipides. Ils ne font du feu qu'avec des arrêtes de poiſſons ou des os arroſés d'huile de Baleine, pour les faire mieux bruler. Ils n'ont l'uſage ni du vin ni de la bierre ; ils ne boivent que de l'eau & du petit lait. Ils aiment ſur-tout cette dernière boiſſon ; auſſi la conſervent-ils avec beaucoup de ſoin ; & lorſqu'elle devient aigre & trouble, ils y mettent de l'eau pour l'adoucir & la rendre moins dégoutante. Leurs habits & leurs logemens répondent à leur nourriture : tout ce qu'ils portent de pelleteries ſur le corps, eſt graiſſé tous les quatre ou cinq jours avec des foyes de poiſſon fort hui-

leux ; ce qui exhale une telle puanteur, qu'aucun étranger ne ſçauroit la ſupporter. Quand les marchands Danois ſont obligés de traiter avec eux, ils ne peuvent leur parler autrement qu'en plein air & au-deſſus du vent. Leurs maiſons ſont très-baſſes, & ne reçoivent le jour que par de petits trous pratiqués dans le toît : ces trous ſont garnis de parchemins au lieu de fenêtres. On éleve à un des côtés de la maiſon une eſpèce d'échaffaut de planches, ſous lequel on tient les beſtiaux pendant l'hyver, & le deſſus ſert de lit à toute la famille. Le coucher n'eſt autre choſe qu'un peu de foin ; ils s'y étendent tout nuds ; une peau de Mouton leur ſert de couverture. Ils ſe rangent alternativement dans ces lits ; de façon que l'un a la tête dans l'endroit où ſon voiſin a les pieds ; & il n'y a pour toute ſéparation qu'une petite planche entre ceux qui ſont cenſés ne devoir point coucher enſemble.

Les Iſlandois ſont naturellement ſi poltrons, qu'on n'a jamais pu les accoutumer à tirer un coup de fuſil. Les Rois de Dannémarck ont eſſayé à différentes repriſes de les employer ſur leurs flottes ou dans leurs troupes de terre ; ils ont

Digitized by Google

toujours été obligés de les renvoyer comme incapables de rendre aucun ſervice. Il n'y a point de défauts auxquels ces Peuples ne ſoient ſujets ; mais l'yvrognerie eſt leur paſſion dominante. Ils vendent tout ce qu'ils ont pour avoir de l'eau de vie que les Danois leur apportent en abondance. Cette liqueur eſt l'ame de toutes les aſſemblées du pays ; elle met le ſceau à tous les mariages. Lorſque le Prêtre a uni les deux époux, tous les aſſiſtans ſe rangent dans le fond de l'Egliſe contre le mur. La mariée ſe fait donner un broc plein d'eau de vie qu'elle préſente à ſa voiſine ; le marié en fait autant de ſon côté, & l'on continue de boire tant qu'on peut ſe ſoutenir ſur ſes jambes.

Une choſe, Monſieur, qui vous paroîtra bien ſingulière, c'eſt que le poiſſon qu'on appelle *Stockfiſch*, eſt la petite monnoie du pays. Ainſi l'on dit, cela coute cinq poiſſons, comme nous diſons, cela coute cinq ſols. Un poiſſon doit peſer deux livres ; & la journée d'un ouvrier eſt payée dix poiſſons. Tout l'argent qui a cours dans l'Iſle eſt argent de Banque ou des Couronnes de Dannemarck. Un écu de Banque vaut

toujours quarante-huit poiſſons, ou quatre-vingt-ſeize livres de *Stockfiſch*; la Couronne ſimple quinze poiſſons, la double trente, &c.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans le premier Volume de cet ouvrage, qui n'a pour objet que l'Iſle d'Iſlande. Le ſecond comprend l'hiſtoire naturelle du Groenland & du Détroit de Davis. Ce Détroit ſépare le Groenland de l'Amérique Septentrionnale. Je me bornerai à quelques particularités curieuſes touchant les loix, les mœurs, les occupations & les uſages des Groenlandois. Ces Peuples ne ſont ſoumis à aucune Puiſſance, & vivent entre eux dans une parfaite égalité. Ils ne connoiſſent ni les règles de la bienſéance, ni celles de la politeſſe. Perſonne ne marque du reſpect pour un autre; ils ſont étonnés de voir parmi les Danois, que l'un eſtime ſon ſemblable; que l'un commande; que l'autre obéiſſe. Quand quelqu'un va faire viſite à un autre, il ne le ſalue pas en entrant chez lui; & celui-ci ne lui fait d'autre réception, que de lui montrer du doigt l'endroit pour s'aſſeoir: ils ſe ſéparent de même, ſans dire une ſeule parole.

Les Groenlandois n'ont aucune idée de Dieu; ils n'ont pas même de mot dans leur langue pour désigner l'Etre suprême. Ils s'imaginent que tout ce qui existe a été de tout temps; & quand on leur parle de la nécessité d'un Créateur, ils disent que ce Créateur devoit donc être un Groenlandois. Quoiqu'ils soient naturellement mélancholiques, ils ne laissent pas d'aimer beaucoup le chant & la danse. Ils ne délibèrent sur aucune affaire sérieuse, ils ne font aucun marché, ils ne terminent aucune querelle qu'en dansant, en chantant, & en jouant du tambour. Si quelqu'un se trouve offensé par un autre, il remet sa vengeance jusqu'à la première assemblée. Le jour pris, il fait faire un grand cercle autour de lui par tous les assistans, & se plaint, en battant du tambour & en dansant, du tort qu'on lui a fait. Son adversaire se défend à son tour de la même manière; le peuple en rit, la dispute est finie, & les parties sont contentes. Il est souvent arrivé aux Danois de s'entendre ainsi chanter leurs vérités. On raconte au son du tambour & en cadence comment ils sont venus en Groenland pour tromper les pauvres ha-

Digitized by Google

bitans, & pour débaucher leurs femmes & leurs filles.

Ces Sauvages ne connoiſſent aucun métier, & leur unique occupation eſt la pêche, à laquelle ils ſont fort adroits. Ils ſont venus à bout, dit notre Auteur Allemand, de ſe faire un vêtement avec lequel ils ſe tiennent droit & marchent preſque à ſec ſur les flots de la mer. C'eſt une eſpèce de jaquette, où l'habit, la culotte, les bas & les ſouliers ne font qu'une pièce. Elle eſt faite de peau de Chien de mer, unie & ſans poil, & ſi bien couſue, que l'eau ne ſçauroit y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou, par lequel ils ſoufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour ſe ſoutenir ſans aller au fond, & le bouchent enſuite avec une cheville : à meſure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air du dedans de leur jaquette, ils deſcendent & remontent comme bon leur ſemble. Ce ſont de vrais balons qui courent ſur l'eau ſans s'enfoncer.

Les maiſons & les lits des habitans de Groenland approchent aſſez de ceux des Iſlandois. Chaque famille a devant ſon lit ſa cuiſine, qui n'eſt autre choſe qu'une grande lampe continuellement allumée.

A une des lattes du toît eſt attaché un chaudron qui deſcend juſques ſur la lampe, dont la flamme ſert en même-temps à faire cuire ce qu'il y a dans le chaudron, à éclairer la maiſon & à l'échauffer.

Comme ces Peuples vivent d'une manière très-ſimple, leurs mariages ſe font ſans grandes cérémonies. L'homme ne demande autre choſe, ſinon qu'une fille ſoit entendue pour le ménage; & la fille, que ſon amant ſoit adroit à la pêche. Quand un garçon a fait connoître ſon choix, on charge deux vieilles femmes d'en avertir les parens de la jeune perſonne, & de leur en faire la demande. Si la propoſition convient, les parens y conſentent & communiquent l'affaire à leur fille. Celle-ci défait la queue de ſes cheveux, la jette ſur ſon viſage, ſe met à pleurer, & ne dit cependant ni oui ni non. Les deux vieilles femmes, ſans faire ſemblant de s'appercevoir de ſon affliction, la prennent ſous les bras, & l'entrainent avec elles. Lorſqu'elle eſt arrivée dans la maiſon de ſon amant, elle reſte aſſiſe en pleurant continuellement, ſans qu'il lui diſe un ſeul mot. Le jeune homme feignant de s'impatienter, lui

Digitized by Google

parle enfin, & l'invite à venir ſe coucher auprès de lui. Elle lui accorde ſa demande, & le mariage ſe conſomme bientôt après. Il arrive ſouvent que la mariée quitte la maiſon de ſon nouvel époux & rentre dans celle de ſon père. Le marié va la reprendre, & la ramène chez lui. Elle recommence deux ou trois fois la même cérémonie; mais le mari ſe laſſe à la fin, & fait faire un ſac, dans lequel les vieilles vont la rechercher. Elles la prennent de force chez ſes parens, & l'ayant miſe dans le ſac, elles le nouent par en haut, & n'en laiſſent ſortir que les cheveux. Elles la trainent ainſi juſqu'aux pieds de ſon époux, avec lequel elle eſt obligée de reſter malgré elle.

Il me reſte, Monſieur, à vous faire connoître l'Auteur de cet ouvrage. Vous verrez que perſonne n'étoit plus à portée de s'inſtruire des mœurs & des uſages des pays dont il a écrit l'hiſtoire. *Jean Anderſon* nâquit à Hambourg en 1674. Son père étoit un riche Négociant qui ne négligea rien pour ſeconder ſes heureux talens. M. *Anderſon* ſe rendit très-habile dans le Droit Canon, dans les langues & dans l'hiſtoire natu-

relle. Peu de temps après la mort de ſon père, on le nomma Syndic de la République de Hambourg. Il fut employé à différentes négociations dans les principales Cours de l'Europe : & dans tous ſes voyages il fit une étude particulière de ce que chaque pays lui offroit de plus curieux. De retour dans ſa patrie, il fut nommé Bourgmeſtre & Chef de la Ville & du territoire de Hambourg. Cette place ne l'empêcha pas de continuer ſes études, & d'entretenir une correſpondance avec les ſçavans de France & d'Allemagne. Il s'appliqua ſur-tout à la connoiſſance des Peuples du Nord. Il ne ſe borna pas à lire les relations ; il voulut voir les Voyageurs eux-mêmes, pour apprendre de leur propre bouche des particularités qu'il ne trouvoit pas toujours dans les Livres. Il profita de l'occaſion des Colonies Danoiſes établies vers le Détroit de Davis : il eut de fréquentes converſations avec des perſonnes qui y avoient vêcu pendant long-temps : & les recherches particulières qu'il fit ſur l'Iſlande, le mirent en état de remplacer les relations ridicules & fabuleuſes de cette Iſle, par des faits plus importans & plus certains. M. *Anderſon* eſt mort

en 1743. Il a laissé beaucoup d'autres ouvrages qui ne sont pas encore imprimés.

Le Palais du Silence.

Iphis, jeune Prince né avec les plus heureuses dispositions, mais sans expérience, s'abandonne aux conseils de *Protas*, indigne favori qui seconde les feux de son maître pour *Mezronime*, Prêtresse de *Venus*, contre la volonté de *Clidème* Roi des Cnidiens, père d'*Iphis*, qui veut lui faire épouser *Hermoclée*, fille d'*Aristagore* Roi de Milet. *Iphis* fait consentir son père à consulter les Dieux. *Protas* avoit séduit le Grand-Prêtre & s'étoit assuré de l'Oracle qu'il devoit rendre. Mais, au milieu du sacrifice, le tonnerre gronde, la terre est ébranlée, l'Autel tremble, le Pontife est troublé. Le Dieu qui l'inspire contre son gré lui fait prononcer un Oracle contraire à celui qu'il avoit préparé :

L'amour, l'amitié, l'innocence
Triompheront du vain effort
D'une coupable intelligence.
Ce n'est qu'au *Palais du Silence*
Qu'*Iphis* peut apprendre son sort.

A peine ces mots ſont-ils achevés, que l'infidéle Miniſtre tombe aux pieds de l'Autel, & meurt dans les plus horribles convulſions. Ces paroles ſacrées rempliſſent *Iphis* d'épouvante & d'inquiétude. Il ignore en quel endroit de la terre eſt ſitué le Palais du Dieu du Silence. Sa maîtreſſe & ſon favori lui font entendre que cet Oracle eſt un artifice de ſon père. Il pourſuit donc ſes amoureux projets, & le Roi, de ſon côté, s'obſtine à vouloir qu'il épouſe *Hermoclée*. *Protas* engage *Iphis* dans une conſpiration ſecrette contre ſon père. Il ſe rend la nuit dans une plaine, lieu du rendez-vous. Il y trouve *Protas* avec pluſieurs Conjurés, qui tous pour éclater, n'attendent qu'un mot de ſa part. Il alloit prononcer l'ordre fatal, lorſque tout à coup la terre s'ouvre ſous ſes pas & l'engloutit. Tel eſt, Monſieur, le fond du premier Tome d'un Roman nouveau en deux Volumes, intitulé, *le Palais du Silence*, *Conte Philoſophique*.

Vous croyez peut-être avec *Clidème* & toute la Cour de Cnide qu'*Iphis* n'eſt plus. Il avoit ſans doute perdu la connoiſſance dans l'affreux inſtant où il fut abimé; mais il revint à lui & ne ſentit

aucune atteinte douloureuſe. Il vit aſſez près de lui un foible rayon de lumière ; il s'en approcha en tremblant : une porte s'ouvrit, & lui laiſſa voir un jardin ſpacieux & ſuperbe, terminé par un élégant édifice, Il y arrive, il y entre, & le premier objet qui frappe ſes regards, eſt une ſtatue de grandeur naturelle qui repréſentoit un homme, tenant un doigt ſur ſa bouche. C'étoit l'image d'*Harpocrate*, Dieu du Silence. *Iphis* ſe proſterne ; il veut articuler une prière ; l'expreſſion meurt ſur ſes lèvres ; il s'apperçoit qu'il ne peut former aucun ſon. Mais il remarque dans les mains d'*Harpocrate* des tablettes ſur leſquelles il lit ces vers conſolans :

Sois ſoumis à mon pouvoir ;
Je ſuis le Dieu du Silence ;
Défends-toi du deſeſpoir,
Et mérite ma clémence.

Iphis ſe raſſure & ſe met à viſiter tous les appartemens de ce Palais. Sa curioſité le conduit par un eſcalier fort obſcur juſqu'au faîte d'un pavillon. Il entre dans un cabinet de figure ovale, revêtu d'acier parfaitement poli. Là, s'aban-

Digitized by Google

donnant à ſa triſteſſe, il ſe repréſente l'affliction dans laquelle *Clidème* doit être plongé. A peine a-t-il conçu cette idée, qu'il voit dans la glace d'acier la Chambre du Roi & le Roi lui-même qui eſſuyoit ſes larmes. Frappé de ce prodige, *Iphis* ſonge à ſa mère, & ſa mère paroît ſur le champ accablée de douleur.

A ce tableau ſuccède celui de *Mezronime* & de *Protas*; *Iphis* les voit; il entend leur converſation. Quelle converſation! Quelle perfidie! Quels projets abominables! *Protas*, l'infâme *Protas* aimoit *Mezronime* & en étoit aimé. Ils ne flattoient *Iphis* que pour le perdre. Tout étoit diſpoſé pour l'empoiſonner par la coupe nuptiale au moment que *Mezronime* lui donneroit la main, & pour maſſacrer *Clidème*. *Protas* devoit enſuite monter ſur le trône, ou plutôt y placer la Prêtreſſe, deſcendue des anciens Rois de Cnide. Il commandoit quatre mille hommes qui lui étoient dévoués. N'ayant pu venir à bout de ſon premier deſſein, par l'avanture de l'Oracle manqué, & qu'il avoit dicté lui-même, dans l'eſpérance que *Clidème*, ſoumis aux Dieux, conſentiroit enfin à couronner la flamme de ſon fils, il avoit

engagé dans la révolte le jeune Prince, qui devoit être sa première victime. Maintenant qu'il le croyoit mort, & que toute la Cour étoit troublée de ce funeste événement, il n'en étoit que plus certain du succès de son entreprise, & il alloit profiter de cette circonstance favorable pour ôter le sceptre & la vie à *Clidème*. Jugez, Monsieur, de l'étonnement & de l'horreur d'*Iphis* en voyant ces deux Monstres développer devant lui les replis ténébreux de leurs cœurs. Il se précipite le poignard à la main pour les immoler; mais ils disparoissent comme une vapeur légère.

Un spectacle plus doux rend le calme aux esprits agités du Héros souterrain. Il se rappelle la charmante *Théone* qu'il estimoit, qu'il aimoit même; mais cet amour n'étoit qu'un goût, & celui qu'il avoit pour *Mezronime* étoit une passion. *Théone* étoit sœur de *Protas*, qui, par le crédit d'*Iphis*, l'avoit placée auprès de la Reine. Le jeune Prince craignit aussi qu'elle ne le fît rougir de sa prévention pour elle. *Théone* parut le visage baigné de pleurs, les mains & les yeux élevés au Ciel; elle adoroit *Iphis*; mais elle lui avoit toujours caché ses feux; elle n'a-

voit confié ſon ſecret qu'à *Ménocles*; Miniſtre de *Clidème* qui la recherchoit; & le ſage *Ménocles* avoit ſacrifié ſa paſſion à celle de ſa maîtreſſe. *Iphis* eſt témoin d'un entretien qu'ils ont enſemble; & c'eſt là qu'il lit dans le cœur vertueux de l'adorable *Théone*; il s'en voit aimé; il l'apprend par ſa bouche même; il s'enflamme de plus en plus pour elle. « Le véritable amour n'abandonne point » les cœurs dont il s'empare; je m'en » aſſurois à chaque inſtant. Je n'avois » ſenti pour *Mézronime* qu'une yvreſſe » furieuſe qui maîtriſoit mes ſens; ce » que je ſentois pour *Théone* étoit quel- » que choſe d'auſſi vif, mais de plus » doux. Mes yeux, en parcourant les » beautés de l'une, avoient, pour ainſi » dire, porté du feu dans mon ſein. Ma » raiſon, en détaillant les vertus de » l'autre, y portoit la lumière & la vo- » lupté. »

Tous ces objets devoient aſſez occuper *Iphis*; mais comme il étoit de loiſir, il retourna le lendemain dans le Cabinet d'acier, & continua ſes découvertes. Il ſongea à pluſieurs Courtiſans & à quelques femmes de la Cour de ſon père. Il vit à découvert leurs ames mercé-

Digitized by Google

naires, leurs intrigues, leurs rivalités, &c. *Ménocles* seul, assis près du Trône, n'en étoit point ébloui : il étoit vertueux & sincère. L'idée de *Pithagore* se présenta par hazard à l'esprit du jeune Prince, & sur le champ il vit ce Philosophe qui offroit aux Dieux un sacrifice pour leur rendre grace d'une découverte qu'il venoit de faire. *Pithagore* étoit à la Cour de *Léon*, Souverain de *Phlius*. Un nouvel Acteur rendit la scène plus amusante. « *Xéno-* » *phane* de Colophon, Poëte, Historien » & Philosophe tout ensemble, dégoûté » de sa patrie, où son caractère, moins » accueilli que ses talens, multiplioit » ses ennemis, tandis que ses ouvrages » n'y trouvoient point de rivaux, erroit » depuis long-temps à la suite de sa re- » nommée, & voyoit par-tout couron- » ner ses écrits & négliger sa personne. » Arrivé à la Cour de *Léon*, il s'étoit » d'abord enyvré des faveurs qu'il y » avoit reçues. Le Prince l'avoit comblé » de caresses & d'honneurs. Pour la pre- » mière fois *Xénophane* approchoit de » la pourpre ; il s'en crut revêtu, & s'ou- » blia bientôt. Il s'imagina qu'il en cou- » teroit à sa gloire ce qu'il laisseroit » ajouter à celle de *Pithagore*. Il accou-

Digitized by Google

» rut effaré au milieu du ſacrifice ; Ar-
» rêtez, dit-il, d'une voix tonnante. *Pi-*
» *thagore* en impoſe aux Dieux, au Roi
» & à l'Univers. C'eſt à *Thalès* qu'eſt due
» la découverte ; en voici la figure tra-
» cée de ſes propres mains, & *Pitha-*
» *gore* n'eſt qu'un ingrat plagiaire. »
Cet épiſode, dont l'alluſion n'eſt pas difficile à pénétrer, eſt continué juſqu'au dénoûment que tout le monde ſçait. Il y a quelques autres anecdotes de nos jours rapportées ſous des noms factices dans ce Roman, entre autres l'avanture de M. *Piron*, au ſujet de l'Académie.

Iphis, après avoir épuiſé toutes les découvertes que ſon amour, ſa haine, ſes intérêts ou ſa curioſité lui faiſoient croire utiles, commença à s'ennuyer de la longueur de ſon exil. Il lui échappa de ſouhaiter la flêche d'*Abaris* ſur laquelle ce Grand-Prêtre d'Apollon parcouroit les airs, & ſe tranſportoit rapidement d'un lieu dans un autre. Auſſi-tôt la flêche tomba à ſes pieds. Il s'en ſaiſit avec tranſport ; & après avoir embraſſé la ſtatue d'*Harpocrate*, il invoqua l'Amour, prit la flêche, deſira d'être à Cnide, traverſa les airs, & arriva au Palais de ſon père.

Digitized by Google

Toute la Ville & toute la Cour, attirées par la nouveauté du ſpectacle d'un homme en l'air, accoururent à grands pas au devant de lui. Le Roi & la Reine le reconnurent, & penſèrent mourir de ſurpriſe & de joye. Il leur conta ſes étranges avantures. Il marqua de la bonté à tous ſes Courtiſans, de la bienveillance à quelques-uns, de l'empreſſement à quelques autres, ſelon les lumières qu'il avoit reçues des murs d'acier. Cependant il courut à l'appartement de *Théone*, & lui jura l'amour le plus tendre & le plus durable. *Clidème* & la Reine conſentirent à cette union. *Théone* méritoit une pareille grace par ſon amour deſintéreſſé, par ſes vertus, par le ſervice qu'elle avoit rendu au Roi en lui découvrant les affreux complots de ſon frère *Protas*, qui avoit eu l'imprudence de les lui confier. *Protas* & *Mezzonime* ſe tuèrent de deſeſpoir. *Ménocles* devint le Mentor & l'ami d'*Iphis*. Ce jeune Prince réunit dans ſon cœur le repos des mœurs douces, les tranſports du véritable amour, le goût des plaiſirs purs, les délices de l'amitié, & le deſir de mériter l'eſtime de ſon ſiécle & de la poſtérité.

La morale la plus ſaine, les ſentimens les plus délicats, les caractères les mieux contraſtés pour faire haïr le crime & le vice, & pour faire aimer la ſageſſe & la vertu, éclatent à l'envi dans ce Roman. Il n'y a de merveilleux qu'autant qu'il en falloit à l'Auteur pour inſtruire ſon Héros, pour le faire revenir de ſes égaremens, pour lui dévoiler les cœurs faux & intéreſſés des mortels, pour lui montrer la Vérité : elle a tant de peine à pénétrer juſqu'aux Rois, que ce n'eſt que par miracle qu'ils peuvent la connoître. A cela près, cet ouvrage ingénieux eſt l'hiſtoire de l'humanité ; & cette hiſtoire eſt écrite avec beaucoup d'élégance. Il y a des réfléxions heureuſes, des deſcriptions riantes, des portraits agréables ; celui de *Théone*, par exemple : « Je lui trouvai de la beauté ; » mais, ſur-tout, ces graces naïves, cette » phyſionomie intéreſſante, qui annon- » cent l'eſprit & la douceur. Ses traits, » moins réguliers peut-être que ceux de » *Mezronime*, formoient un enſemble » plus touchant. Ils recevoient leurs char- » mes des mouvemens de ſon ame, & » cette ame ne venoit point, dans les » yeux de *Théone*, mandier des hom-

» mages, les exiger ou les ſurprendre ; » mais elle s'y peignoit, digne d'en ob- » tenir & de les fixer.... *Théone* un peu » troublée que le ſecret de ſon cœur me » fût déja connu, ne put d'abord me re- » garder ſans embarras. Mais, auſſi » naïve que tendre, elle ignoroit cet » art perfide, qui conduit un amant par » des gradations méthodiques à la con- » noiſſance de ſon bonheur ; cet art, » qui tour à tour donne & défend l'eſ- » poir, qui joue la réſiſtance ou la ſur- » priſe, & ne feint de combattre que » pour mettre quelque dignité dans la » défaite. »

Je ne puis, Monſieur, vous dire quel eſt l'Auteur de ce Conte Philoſophique ; j'en ignore juſqu'à préſent le nom. Mais, quel qu'il ſoit, il me paroît né, non-ſeulement avec beaucoup d'eſprit, mais avec beaucoup de talent ; ce qui eſt plus rare. Je ne ſuis fâché que d'une choſe, c'eſt qu'il ait mis à la tête de ſon Livre une *Diſſertation hiſtorique & critique ſur l'établiſſement des Colonies de la Grèce dans l'Aſie Mineure, pour ſervir d'introduction au Palais du Silence.* Cette Diſſertation n'a pas le ſeul défaut d'être dé-

Digitized by Google

placée ; elle eſt trop courte & trop ſçavamment embrouillée pour apprendre quelque choſe au Lecteur.

Nouvelles Cartes Géographiques.

Les Sieurs *Longchamps* & *Janvier*, Géographes, rue Saint Jacques, à l'enſeigne de la Place des Victoires, viennent de mettre au jour cinq grandes Cartes nouvelles, la Mappe-Monde, l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique. Ces Cartes ont beaucoup de ſuccès ; elles ſont très-bien exécutées, & d'ailleurs elles ſont dreſſées d'après les obſervations de Meſſieurs des Académies des Sciences de Paris, de Peterſbourg & d'Upſal. On a profité des derniers voyages faits dans les deux Hémiſphères ; ce qui les diſtingue de toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent. On y a ajouté ce que M. *de Liſle* a donné de nouveau au Nord de la Mer du Sud, entre l'Aſie & l'Amérique, dans ſa Carte de 1752.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Avril 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Fin des *Elémens du Commerce.*

LEs hommes ont imaginé de repréſenter les métaux par deux ſortes de ſignes. Les uns ſont de ſimples promeſſes par écrit de fournir de l'argent dans un lieu & à un terme convenus. Les autres ſont des obligations permanentes comme la monnoie même dans le Public, & qui circulent également. Il eſt clair que tous ces ſignes ſont un uſage de la puiſſance d'autrui ; ainſi ils appartiennent au *Crédit*, auquel le dixième Chapitre des *Elémens du Commerce* eſt conſacré. On peut le définir plus particulièrement, en fait de Commerce & de Finance, la faculté d'emprunter ſur l'opinion conçue de l'aſſurance du payement. Cette opinion a

pour motifs des ſuretés réelles ou perſonnelles : mais ces motifs, quoiqu'ordinaires, ne ſont pas la meſure aſſurée du Crédit. Il ne ſuffit pas que ces ſûretés exiſtent; il faut le perſuader aux autres hommes : ainſi tout Crédit a ſes bornes naturelles; il en a d'étrangères qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer. Le réſultat de la maſſe de tous les Crédits particuliers eſt appellé le *Crédit général*; le Crédit des grandes Compagnies & celui de l'Etat portent le nom de *Crédit public*.

Lorſque les promeſſes que font les particuliers d'opérer la préſence de l'argent à un lieu & à un terme convenus ſont reçues dans le Commerce avec la même confiance que l'argent même, il eſt évident qu'elles répètent la concurrence de l'argent avec les denrées : leur circulation eſt plus rapide, moins interrompue. Ainſi chaque membre de la Société a un intérêt réel à favoriſer le Crédit des autres membres.

Le Crédit des grandes Compagnies a les mêmes principes que celui des particuliers; mais ſa conſervation eſt d'autant plus intéreſſante à l'Etat, que le Crédit général ſouffriroit néceſſairement de ſon déclin ou de ſon anéantiſſement.

Digitized by Google

Les raiſonnemens de l'Auteur ſur cette première branche du Crédit public, peuvent ſe réſumer dans ces trois maximes : « 1°. Tout ce qui tend à diminuer quelque eſpèce de ſureté dans un Corps Politique, détruit, au moins pour un temps aſſez long, le Crédit général, & dès-lors la circulation des denrées, ou, en d'autres termes, la ſubſiſtance du Peuple, les revenus publics & particuliers. 2°. Si une Nation avoit la ſageſſe d'enviſager de ſang froid le déclin d'une grande ſomme de Crédit, & de ſe prêter aux expédiens qui peuvent en arrêter la ruine totale, elle rendroit ſon malheur preſqu'inſenſible. Alors, ſi les opérations ſont bonnes, ou ſi l'excès des choſes n'interdit pas toute bonne opération, ce premier pas conduira par degrès au rétabliſſement de la portion de Crédit qu'il ſera poſſible de conſerver. 3°. Le Gouvernement, qui veille aux ſuretés intérieures & extérieures de la Société, a un double motif de ſoutenir, ſoit par les loix, ſoit par des ſecours prompts & efficaces, les grands dépôts de la confiance publique. Plus l'intérêt de l'argent ſera haut dans l'Etat, plus il

» eſt important de prévénir les inégali-
» tés dans la marche du Crédit. »

Le Crédit de l'Etat a les mêmes ſources, c'eſt-à-dire, les ſuretés réelles de l'Etat même & les ſuretés perſonnelles de la part de ceux qui gouvernent. Les ſuretés réelles ſont la ſomme des tributs qu'on peut lever ſur le Peuple ſans nuire à l'agriculture ni au Commerce. Les ſuretés perſonnelles peuvent ſe réduire à l'exactitude dans les petits objets comme dans les grands. Indépendamment de cette différence entre le Crédit de l'Etat & celui des particuliers, il en eſt deux autres très-importantes à obſerver. Un Etat augmente indiſpenſablement ſa dépenſe annuelle en contractant des dettes; il n'emprunte jamais que pour dépenſer : d'où il réſulte encore une nouvelle différence : l'uſage que l'Etat fait de ſon Crédit peut nuire à celui des Sujets, au lieu que jamais le Crédit multiplié des Sujets ne peut qu'être utile à celui de l'Etat.

Les Banques ſont du reſſort du Crédit. Ce ſont des dépôts ouverts à toutes les valeurs mercantiles d'un pays. Leur effet eſt d'animer le Crédit général, par l'abondance des valeurs qu'elles mettent

dans le Commerce : mais ces valeurs ont l'effet d'une augmentation ſubite de maſſe d'argent : d'où l'Auteur conclut, qu'elles hauſſent le prix des denrées, & qu'elles ne ſont utiles, en général, que dans le cas où des expédiens plus naturels ne peuvent être employés abſolument. Ces expédiens ſont : 1°. De bonnes loix contre l'abus de la confiance d'autrui. 2°. La ſureté des divers intérêts qui lient l'Etat avec les particuliers comme Sujets ou comme Créanciers. 3°. Une faveur de préférence accordée à l'induſtrie & au Commerce étranger ; ce qui emporte avec ſoi une finance ſubordonnée au Commerce.

L'onzième Chapitre traite du *Luxe*, l'objet de tant de vaines déclamations. Pour le définir plus exactement, l'Auteur remonte à ſon origine. Les beſoins phyſiques ſont une loi commune à tous les hommes ; les commodités utiles à la conſervation de notre exiſtence ſemblent un degré marqué par la Nature entre les beſoins phyſiques & le luxe. Celui-ci ſera donc l'uſage que l'on fait de la faculté d'exiſter agréablement par le travail d'autrui.

L'inégalité dans les conditions, dans

l'induſtrie, dans le partage des ſucceſſions, donne néceſſairement à une partie des Citoyens de plus grandes facultés qu'à d'autres, de ſe procurer des commodités agréables. L'idée du luxe eſt donc relative, & le luxe exiſtera néceſſairement dans toutes les Sociétés. Il réveille l'émulation entre les Citoyens; il les humaniſe, polit les manières, aiguiſe leur imagination, perfectionne leurs connoiſſances. Le luxe a donc par lui-même des effets utiles : cependant on voit ſouvent naître avec lui des deſordres capables de détruire le Corps Politique; ainſi c'eſt dans le principe, dont émane le luxe, qu'il faut chercher la cauſe des proſpérités ou des malheurs qui l'accompagnent.

L'aiſance du commun du Peuple eſt inſéparable du luxe des Grands & de tous ceux qui vivent de ſes travaux. Le Commerce étranger eſt ſeul capable de répandre cette aiſance parmi toutes les claſſes du Peuple : c'eſt donc le Commerce ſeul qui peut être regardé comme le principe utile du luxe. Déterminé par ce principe, il devient toujours plus général; il invite plutôt les particuliers à dépenſer par l'accroiſſement de leurs fa-

Digitized by Google

cultés, qu'il ne les y force par l'autorité de l'exemple. « Tout luxe, dont le prin-
» cipe seroit étranger au Commerce, ne
» jouiroit que d'une durée passagère,
» mais rapide; il seroit restraint à un pe-
» tit nombre de Villes, ou peut-être à
» une seule. L'ordre naturel de la circu-
» lation seroit renversé, l'équilibre en-
» tre les classes du Peuple détruit: les
» moins heureuses seroient abandon-
» nées; & cette infortune tomberoit
» vraisemblablement sur les plus néces-
» saires à la force de la Société, tandis
» que les occupations inutiles se multi-
» plieroient à l'excès. Au centre du luxe,
» on verroit l'inégalité d'opinion pres-
» que confondue avec l'inégalité réelle.
» Alors l'honneur attaché aux divers de-
» grés de cette inégalité réelle, semble-
» roit moins occuper les hommes que
» la nécessité d'acquérir des richesses ou
» d'en montrer; les récompenses aug-
» menteroient, & l'honneur perdroit
» d'autant. Un petit nombre d'hommes
» introduiroit des usages très-dispen-
» dieux, que tous les autres imiteroient
» par orgueil, sans avoir les mêmes res-
» sources pour les soutenir. Les besoins
» croissant chez les imitateurs du luxe,

» ſans que leurs facultés puſſent augmen-
» ter, le mariage deviendroit une char-
» ge effrayante. L'ambition & la vani-
» té, dignes liens d'un nœud mal aſſorti,
» tiendroient lieu, chez les époux, de
» tendreſſe & de confiance. L'éducation
» des enfans ſeroit faſtueuſe & mau-
» vaiſe : leur fortune & leur maintien
» ne ſeroient qu'un ſoin fâcheux & im-
» portun pour des parens ſans ceſſe oc-
» cupés d'eux-mêmes. Il s'en trouveroit
» peut-être d'aſſez barbares, pour impo-
» ſer ſilence à la Nature, & diſpoſer de
» leurs biens en faveur d'un plus grand
» revenu, comme s'ils n'avoient point
» d'engagemens avec elle. Le ridicule
» ſeroit attaché à la pauvreté, & la ren-
» droit plus affligeante que la honte. La
» débauche marcheroit le front levé, &
* multiplieroit chaque jour les cauſes de
» la dépopulation. En peu de temps
» celle-ci deviendroit ſenſible, ſi, pour
» comble de malheur, les préjugés na-
» tionnaux & ceux d'une éducation fri-
» vole privoient inhumainement une
» partie conſidérable des Citoyens de la
» reſſource du travail. »

La balance du Commerce eſt l'objet du douzième & dernier Chapitre. Elle

eſt dans chaque Etat la différence de ſes achapts au montant de ſes rentes au dehors. Comme cette différence eſt néceſſairement payée en argent, les efforts de tous les Peuples tendent à ſe la procurer la plus conſidérable qu'il eſt poſſible. Pour y réuſſir, les opérations particulières doivent tendre à quatre points fondamentaux. Ils conſiſtent : « 1°. A » regarder le Commerce comme l'intérêt principal d'une Nation. 2°. A augmenter le nombre des travailleurs. 3°. » A augmenter ſon capital en denrées. » 4°. A faire enſorte qu'il ſoit de l'intérêt des Etrangers de commercer avec » elle. »

Il reſtoit encore à l'Auteur à traiter d'un moyen d'attirer l'argent des Etrangers. C'eſt principalement aux Sciences & aux Arts Libéraux que la curioſité des Etrangers paye ce tribut : double motif de reconnoiſſance envers ceux qui les cultivent avec ſuccès. Il ne ſuffit pas cependant de préſenter des motifs de curioſité aux Etrangers, il faut les ſéduire & prolonger leur ſéjour. Les genres d'amuſemens publics ne ſçauroient être trop variés dans la Capitale, les Spectacles trop magnifiques. De toutes les

amorces les plus séduisantes, sans doute, sont la douceur dans les manières d'un Peuple & la cordialité dans les procédés. Les Etrangers ne sont pas assez injustes pour exiger qu'on les recherche & qu'on les sollicite. « Mais ils se plaignent avec » raison qu'on les évite ; qu'on ne leur » pardonne point l'embarras du main- » tien, du langage, l'ignorance de nos » usages particuliers, du jargon même, » de la frivolité, & des affectations ridi- » cules, qui font cependant l'objet éter- » nel de nos plaisanteries. »

L'ouvrage est terminé par quelques réfléxions sur l'augmentation du nombre des travailleurs. Regarder le Commerce comme l'intérêt principal de la Nation n'est pas le seul moyen qu'on doit employer : il convient d'attirer les ouvriers étrangers, d'accorder facilement la naturalisation à tous ceux qui y contractent des alliances. Le bon emploi des hommes n'est pas moins important, puisque la population en ressent nécessairement toutes les inégalités. Ce bon emploi consiste à tirer la plus grande utilité possible de leurs facultés méchaniques & intellectuelles. D'après ce principe, toutes les occupations inutiles doivent être bannies des Villes ; les

mandians doivent être renfermés dans des maiſons de travail. Enfin le Légiſlateur doit corriger les préjugés qui rendent le travail honteux dans une Nation. Si ce qu'on entend par familles honorables dans l'ordre public n'étoit point déterminé, ſi le fermage des terres, la Navigation, les Arts, le Commerce n'étoient point compris ſous le terme de travail honnête, non ſeulement beaucoup de familles pauvres refuſeroient les reſſources que préſentent ces différens états, mais encore tous ceux qui ſe ſeroient enrichis dans ces quatre claſſes, s'empreſſeroient d'en ſortir.

Quelques-uns des Chapitres qui compoſent les *Elémens du Commerce* ont déja paru dans le grand Dictionnaire Encyclopédique, à un petit nombre de changemens près, que l'Auteur a crus néceſſaires. Le reſte y aura place à ſon tour. Cet ouvrage ne peut que gagner à paroître iſolé.

Diſſertation ſur le projet formé par l'Empereur Julien de rebâtir le Temple de Jéruſalem.

Vous ſçavez, Monſieur, que l'Empereur *Julien* voulut faire rebâtir le Temple

de Jéruſalem. Quelques-uns prétendent que ce projet manqua, parce que la mort de ce Prince en arrêta l'exécution. D'autres aſſurent que le Ciel s'oppoſa à cette entrepriſe par des miracles. Cette diverſité d'opinions a donné lieu à un ouvrage Anglois, dont il paroît une traduction en deux Volumes. Elle eſt intitulée : *Diſſertation ſur les tremblemens de terre & les éruptions de feu, qui firent échouer le projet formé par l'Empereur Julien de rebâtir le Temple de Jéruſalem, où l'on prouve l'action immédiate de la Providence, ou un miracle proprement dit, pour maintenir la vérité des Prophéties contre l'attaque réunie des Juifs & des Payens. Par M.* Warburton, *Orateur de l'honorable Société de Lincolns-inn. A Paris, chez* P. G. le Mercier, *rue S. Jacques, au Livre d'or.*

L'eſſence du culte extérieur des Juifs conſiſtoit dans la célébration des Sacrifices ; & comme les Sacrifices ne pouvoient être offerts que dans le Temple de Jéruſalem, la deſtruction finale de ce Temple entrainoit de toute néceſſité celle du culte. Cette deſtruction avoit été annoncée comme l'époque de la ceſſation entière de l'ancienne Loi, & le

triomphe de la nouvelle. *Julien* ſentoit toute la force de cette preuve en faveur d'une Religion qu'il avoit entrepris d'anéantir. Il comprit que le ſeul moyen de détruire la liaiſon parfaite qui ſe trouvoit entre la prédiction & l'événement, étoit de rendre aux Juifs leur premier état, au Temple ſon ancienne ſplendeur. Il écrivit en conſéquence au Corps entier de la Nation, pour leur faire part du deſſein qu'il avoit formé de les retirer de l'oppreſſion, de relever leur Temple à ſes frais, & de leur permettre de reprendre leurs Loix & leurs Sacrifices. Mais comme il avoit d'autres vûes que de donner aux Juifs des marques de ſa bienveillance, il ne s'en rapporta pas uniquement à eux pour l'exécution de ſon projet; il s'en mêla lui-même; & tout ce qui ſe fit dans la ſuite, fut immédiatement appuyé de l'autorité Impériale. Il aſſigna pour cet effet des ſommes immenſes ſur les revenus publics; il confia la ſur-intendance des travaux à *Alypius* ſon favori. On aſſembla une quantité prodigieuſe de matériaux; les Juifs de l'un & l'autre ſexe, de tout âge, de toute condition, ſe raſſemblèrent à Jéruſalem; on enleva les débris

Digitized by Google

du Temple ; on creuſa, & l'on entra dans les anciens fondemens. C'eſt ici, Monſieur, que commence l'état de la queſtion. Il eſt certain que, malgré la bonne volonté de l'Empereur & les efforts du Peuple Juif, le Temple ne fut point rétabli. Pourquoi cela ? C'eſt, dit *Ammien Marcellin*, qui vivoit dans le même temps, que « d'effroyables tourbillons » de flammes qui ſortoient par des élancemens continuels des endroits contigus aux fondemens, brulèrent les ouvriers, & leur rendirent la place inacceſſible : enfin cet élément perſiſtant » toujours avec une eſpèce d'opiniâtreté » à repouſſer les ouvriers, on fut obligé » d'abandonner l'entrepriſe. » M. *Warburton* ne ſe borne pas au ſeul témoignage de cet Hiſtorien ; il ſe propoſe de faire voir que *Libanius*, favori de *Julien*, & *Julien* lui-même, ont été forcés de reconnoître le même prodige. Le premier dit, en parlant de la mort de l'Empereur, qu'elle paroiſſoit avoir été prédite *par des tremblemens de terre arrivés dans la Paleſtine.* L'Auteur Anglois prétend que les *tremblemens de terre*, dont il eſt ici parlé, ſont les mêmes qui renverſèrent les fondemens du Temple

qu'on vouloit rebâtir ; mais il ne paroît pas qu'il y ait rien dans ce qui précéde ni dans ce qui ſuit qui puiſſe fonder une pareille interprétation ; & le raiſonnement que M. *Warburton* fait à ce ſujet, n'eſt point aſſez concluant pour que j'entreprenne de vous en donner un précis. Le témoignage de *Julien* eſt encore ſi équivoque, qu'il eſt difficile d'en tirer une conſéquence ſatisfaiſante. Tenons nous-en donc à celui d'*Ammien Marcellin* ; c'eſt le ſeul, parmi les Payens, qui ſe ſoit expliqué clairement ſur les circonſtances de ce prodige.

Les Juifs & les Chrétiens fourniſſent auſſi des preuves. Un fameux Rabbin, nommé *Gedaliah ben Joſeph Jechaia*, s'exprime ainſi : « Nos annales rapportent qu'il y eut un grand tremblement » dans toute la terre, qui détruiſit le » Temple que les Juifs avoient élevé à » grands frais, par ordre de l'Empereur » *Julien l'Apoſtat* ; le lendemain de ce » deſaſtre le feu du Ciel tomba ſur les » ouvrages, mit en fuſion tout ce qui » étoit de fer dans cet édifice, & conſuma un grand nombre de Juifs. »

M. *Warburton* diſtingue trois ſortes de témoignages des Chrétiens qui éta-

bliſſent le même miracle ; le témoignage des Pères de l'Egliſe, celui des Ecrivains Eccléſiaſtiques du ſecond ordre, & celui des Ecrivains de l'Egliſe de la troiſième claſſe. Vous n'attendez pas de moi, Monſieur, que je vous cite toutes ces autorités. Il ſuffira de vous dire, que pour peu qu'on examine de bonne foi tout ce qui eſt rapporté ſur ce grand événement, on apperçoit l'unanimité la plus complette entre les trois Sectes qui y prenoient un égal intérêt, les Chrétiens, les Juifs & les Payens. On remarque, en ſecond lieu, une liaiſon étroite entre le phénomène, tel qu'il eſt avoué par les Payens & les Juifs, & les conſéquences que les Chrétiens en tirent en faveur de notre Religion. Si toutes ces autorités réunies ne ſont pas aſſez fortes pour convaincre un eſprit prévenu, il n'y a qu'à faire attention aux circonſtances qui ont précédé, qui ont accompagné & qui ont ſuivi le projet de l'Empereur *Julien*. Il n'en eſt pas une ſeule qui ne prouve l'autenticité du miracle avec toute l'évidence & la certitude dont un fait hiſtorique eſt ſuſceptible. Ce projet étoit le fait le plus notoire du quatrième ſiècle ; l'Auteur de l'entrepriſe étoit le Maître du

Monde ; la place qui devoit ſervir de Théâtre à ce grand dénoûment étoit le centre de l'Empire, & l'endroit où les deux Religions, Juive & Chrétienne, étoient ſans ceſſe aux priſes. Le temps n'étoit pas moins critique ; le plus grand nombre des Sujets de *Julien* faiſoit alors profeſſion du Chriſtianiſme ; l'action en elle-même étoit l'objet de pluſieurs intérêts oppoſés, & tout le monde devoit y prendre part : circonſtances ſuffiſantes pour attirer les regards de tous les Peuples : il n'étoit donc pas aiſé d'en impoſer, ni de donner comme un miracle de la Providence ce qui n'eût été qu'un effet naturel.

Les circonſtances qui ont accompagné l'anéantiſſement du projet, portent toutes l'empreinte d'un vrai miracle. En effet, ceux qui étoient chargés de l'exécution auroient-ils abandonné l'entrepriſe, s'ils n'y euſſent trouvé que des obſtacles naturels ? Le détail de l'événement prouve que les ouvriers furent repouſſés à différentes repriſes, & qu'ils cédèrent à une force ſupérieure, à laquelle il étoit impoſſible de réſiſter. Quant aux ſuites du projet, nous ne voyons pas que les Payens ayent répondu

aux Ouvrages qu'on leur adreſſoit ſans ceſſe, à ce nombre conſidérable d'Homélies, d'Apologies, d'Hiſtoires où cet événement eſt rapporté comme un triomphe de la Religion Chrétienne ſur le Paganiſme.

Telle eſt, Monſieur, la nature des preuves qui conſtatent l'action de la Providence dans le fait que M. *Warburton* s'étoit propoſé de développer. Il refute dans le ſecond Volume les objections que l'on peut faire contre la réalité de ce miracle. On dit d'abord que les Juifs n'obtinrent la permiſſion de rebâtir le Temple, que lorſque *Julien* partoit pour ſon expédition contre les Perſes, dans laquelle il fut tué; ainſi, ajoute-t-on, on n'avoit pas beſoin de tant de miracles pour empêcher la ſtructure de cet édifice. L'oppoſition des Chrétiens, qui profitèrent de l'éloignement du Prince, ſa mort, & l'élévation de *Jovien* ennemi des Juifs, ſuffiſoient pour arrêter ce deſſein. Cette objection tombe d'elle-même, en diſant, comme il a été prouvé par tant de témoignages authentiques, qu'on n'a ceſſé les travaux du Temple, que parce qu'on y a été obligé par une force ſurnaturelle.

Digitized by Google

On objecte en ſecond lieu, que les pays renfermés dans toute l'étendue de l'Aſie Mineure ſont très-ſujets aux tremblemens de terre. On ſçait d'ailleurs que la Judée contient du ſouffre en abondance & d'autres matières bitumineuſes propres à cauſer des éruptions de feu : voilà la ſource & l'origine du deſaſtre arrivé à Jéruſalem. Entre pluſieurs réponſes que donne l'Auteur, je m'arrête à la ſuivante. Dans les éruptions que produit la nature, le feu continue juſqu'à ce que les matières qui lui ſervent d'aliment ſoient conſumées. Tout eſt différent à Jéruſalem ; le feu ne dure que tant que les ouvriers s'acharnent à l'entrepriſe. Sa furie ſe calme par leur inaction ; elle éclate à chaque nouvel effort ; & elle ne ſe ralentit entièrement que lorſqu'on abandonne le projet.

La troiſième objection eſt que le miracle de Jéruſalem eſt un artifice des Chrétiens, & que leur ſtratagême a mis plus d'obſtacles à l'entrepriſe de *Julien* que la protection du Ciel. Mais qu'on ſuppoſe les Chrétiens auſſi ruſés qu'on voudra, répond l'Auteur, il eſt impoſſible qu'ils ayent pu faire uſage de leurs prétendus artifices. En effet, les ordres de

Digitized by Google

travailler au rétabliſſement du Temple ne furent pas plutôt donnés, que les Juifs & les Gentils ſe mirent en poſſeſſion de la place. Comment les Chrétiens, que la terreur avoit diſperſés, auroient-ils pu y préparer les machines propres à cauſer de ſi grands deſaſtres ?

Voilà, Monſieur, en peu de mots, ce qui a fourni à M. *Warburton* la matière de deux Volumes, dans leſquels, parmi d'excellentes choſes, on trouve les défauts qu'on reproche depuis long-temps & avec raiſon à beaucoup de bons Livres Anglois. On ne peut cependant que ſçavoir gré au Traducteur d'avoir rendu en notre Langue & mis dans un nouveau jour les preuves d'un événement qui aſſure à notre Religion un triomphe que l'incrédulité ne ſçauroit deſavouer. L'élégance du ſtyle contribue autant que l'importance de la matière, à faire lire cet ouvrage avec plaiſir.

Caſtor & Pollux, Parodie Nouvelle.

On a donné le titre de *Nouvelle* à cette *Parodie*, en trois Actes, parce que nous en avons une ancienne de *Romagneſi* & de *Riccoboni*, qui fut jouée avec quelque ſuccès aux Italiens, lorſque la

Tragédie Lyrique de *Caſtor* & *Pollux* parut pour la première fois. La *Parodie* que je vous annonce n'eſt pas non plus la nouvelle qu'on a donnée à la Comédie Italienne avant la Clôture, ſous le titre des *Jumeaux*, & qui n'eſt point imprimée. Celle dont il s'agit ici n'a été repréſentée que ſur un Théâtre particulier, où elle a beaucoup réuſſi. L'Auteur, qui ne l'eſt point de profeſſion, & qui fait ſon amuſement de ces ſortes d'ouvrages, s'eſt contenté de faire imprimer le ſien; ce qui cauſe moins d'embarras que de les faire jouer. On le trouve chez *Prault* l'aîné, Libraire, Quai de Conti.

Les noms des Perſonnages ne ſont point parodiés dans cette Pièce; il n'y a que le ſtyle de traveſti à l'exemple de *Scarron*. *Jupiter*, *Mercure*, *Pollux*, *Caſtor*, *Télaïre*, *Phœbé*, *le Grand-Prêtre de Jupiter*, &c, y chantent des airs & des paroles de Pont-Neuf. Ce que l'on demande dans ces copies burleſques, eſt de la folie, de l'extravagance même & des traits de critique qui tombent ſur l'original. Il y a de tout cela dans la Parodie en queſtion. On y a ſuivi la marche du poëme de l'Opéra, à l'exception que

Jupiter descend lui-même *incognito* aux sombres rivages, pour redemander *Castor* à *Pluton*. Il a pris, pour éviter le cérémonial, le nom de *Baron du Tonnerre*. Les nôces de *Télaïre* & de *Castor* se font aux Enfers mêmes, où la Princesse est aussi descendue sous la conduite de *Mercure*. Cette bouffonnerie est terminée par un Ballet général, où *Jupiter*, *Pluton*, les Démons, &c danſent en rond. Je suis, &c.

A Paris ce 2 Mai 1754.

LETTRE XI.

Mémoires de Martin & de Guillaume du Bellai-Langei.

ON vient de réunir, Monsieur, sous le même titre, plusieurs écrits différens, mais qui n'ont tous que le même but, qui est de faire connoitre les événemens du regne d'un de nos plus grands Rois. Ces ouvrages sont les *Mémoires de Martin & de Guillaume du Bellai-Langei, mis en un nouveau style; auxquels on a joint les Mémoires*

Digitized by Google

du Maréchal de Fleuranges, qui n'avoient point encore été publiés, & le Journal de Louiſe de Savoye : le tout accompagné de notes critiques & hiſtoriques & de pièces juſtificatives, pour ſervir à l'hiſtoire du regne de François I, en ſept Volumes in-12. Par M. l'Abbé Lambert. Les premiers Mémoires ſont connus & jouiſſent depuis long-temps d'une juſte réputation. Les événemens qui y ſont rapportés ne ſont pas moins célèbres. Ainſi je n'entrerai dans aucun détail, ni ſur le fond, ni ſur le mérite de cet ouvrage. Il ſuffira de dire un mot du travail de l'Editeur, dont l'objet a été de rajeunir le ſtyle d'Ecrivains qu'on ne liſoit plus, & dans leſquels néanmoins tout eſt inſtructif, ſoit pour un Guerrier qui deſire d'acquérir une parfaite connoiſſance de l'Art Militaire, ſoit pour un homme d'Etat qui veut ſe diſtinguer dans les Négociations. Ce n'eſt donc ici qu'une eſpèce de traduction. Mais, pour ſuppléer à quelques omiſſions, & pour éclaircir des faits qui n'étoient pas aſſez développés, M. l'Abbé *Lambert* y a joint des notes utiles, qui, avec le texte & les pièces juſtificatives, font la matière des ſix premiers Volumes.

Digitized by Google

Les *du Bellai* étoient issus d'une des plus anciennes & des plus illustres familles de l'Anjou. *Martin*, frère de *Guillaume*, vint à la Cour en 1513 : & depuis ce temps-là, jusqu'à sa mort arrivée en 1559, il ne cessa de servir utilement. Il se signala par des prodiges de valeur aux fameuses batailles de Novarre, de Marignan & de Pavie : enfin il eut part à presque tous les événemens militaires du regne de *François I.* Il mourut à Glatigny où il s'étoit retiré. Ce fut durant sa retraite qu'il composa ses Mémoires. *Guillaume du Bellai* destiné, comme son frère, à la profession des armes, eut toutes les vertus qui forment le Héros guerrier. Il n'étoit pas moins habile dans la politique ; & lorsque l'Empereur *Charles-Quint* apprit sa mort, il ne put s'empêcher de dire que cet homme seul lui avoit fait plus de mal, & avoit déconcerté plus de desseins que tous les François ensemble. La maison de *du Bellai*, fertile en grands hommes, produisit en même-temps Jean *du Bellui*, frère de *Martin* & de *Guillaume*, sçavant Cardinal qui se distingua par ses talens, & à qui *François I* confia les emplois les plus importans & les négo-

ciations

ciations les plus délicates. Ce fut lui, comme l'on ſçait, qui ſe joignit à *Budée* pour engager ce Prince à fonder le Collège Royal. Enfin, Joachim *du Bellai*, fameux Poëte François, Chanoine & Archidiacre de Paris, nommé à l'Archevêché de Bourdeaux, qui vivoit dans le même ſiècle, étoit de la même famille.

Parmi les pièces juſtificatives qui terminent le ſixième Tome de ce Recueil, il y en a une ſur-tout qui m'a paru mériter votre attention par ſa ſingularité. C'eſt le Journal de *Louiſe de Savoye*, Ducheſſe d'Angoulême, mère de *François I.* Cette Princeſſe y rend compte jour par jour de ce qui eſt arrivé de plus remarquable à la Cour de France pendant près de cinquante ans. J'ai cru que vous en liriez quelques traits avec plaiſir.

» *François*, par la grace de Dieu, Roi » de France & mon Céſar pacifique, » print la première expérience de lu- » mière mondaine à Congnac 1494.... » Le ſeptième jour de Septembre 1512, » mon fils paſſa à Amboiſe pour aller en » Guyenne contre les Eſpagnols; & trois » jours auparavant il avoit eu mal en la » part de ſecrette nature... Le 9 Janvier » 1514, Anne Reine de France alla de

» vie à trépas, me laiſſa l'adminiſtration
» de ſes biens, de ſa fortune & de ſes
» filles, meſmement de Madame *Claude*
» Reine de France, & femme de mon
» fils, laquelle j'ai honorablement &
» amiablement conduite, chacun le
» ſçait, vérité le cognoit, expérience le
» démontre, auſſi fait publique renom-
» mée.... Le mercredi 11 Janvier 1514
» je partis de Congnac pour aller à An-
» goulême; & mon fils démonſtrant l'a-
» mour qu'il avoit pour moi, voulut al-
» ler à pied & me tint bonne compa-
» nie... Le jour de la Converſion de
» Saint Paul 1515, mon fils fut oint &
» ſacré en l'Egliſe de Rheims. Pour ce
» ſuis-je bien tenue & obligée à la Di-
» vine Miſéricorde, par laquelle j'ai été
» amplement récompenſée de toutes les
» adverſités & inconvéniens qui m'é-
» toient advenus en mes premiers ans &
» en la fleur de ma jeuneſſe. Humilité
» m'a tenu compagnie, & patience ne
» m'a jamais abandonnée... Le 5 de
» Juin 1515 mon fils venant de Chau-
» mont à Amboiſe, ſe mit une épine en
» la jambe, dont il eut moult de dou-
» leur, & moi auſſi; car vrai amour me
» contraignoit de ſouffrir ſemblable

» peine.... Le 13 Septembre mon fils
» vainquit les Suiſſes auprès de Milan.
» Et ce jour-là je partis d'Amboiſe pour
» aller à pié à Notre-Dame de Fontai-
» nes lui recommander ce que j'aime
» plus que moi-même : c'eſt mon fils
» glorieux & triomphant Céſar, ſubju-
» gateur des Helvétiens... Le Jeudi 13
» de Décembre 1515, le Pape *Léon* cé-
» lebra la Meſſe en préſence de mon
» fils, & le Vendredi ſuivant fut tenu
» conſiſtoire, & l'alliance confirmée, la-
» quelle depuis a été affermée & floren-
» tinée par ledit *Léon*, Gentil Lieute-
» nant & Apôtre de Jeſus-Chriſt....
L'an 1515, 1516, 1517, 1518, 1519,
» 1520, 1521, 1522, mon fils & moi
» fuſmes continuellement dérobés par
» les gens de Finances.... En Novem-
» bre 1518, le Moine rouge, *Antoine*
» *Boys*, parent de notre révérendiſſime
» Chancelier & des inextricables Sacri-
» ficateurs des Finances, alla de repos
» en travail hors de ce monde ; & lors
» fut fait une fricaſſée d'Abbayes, ſelon
» la folle ambition de pluſieurs Papes...
» L'an 1519, frère *François de Paule*,
» des Frères Mendicans Evangéliſtes,
» fut par moi canoniſé ; à tout le moins

» j'en ai payé la taxe... Le ſixième jour
» de Janvier 1521 mon fils fut frappé
» d'une mauvaiſe buche ſur le plus hault
» de ſes biens, dont je feus bien déſo-
» lée ; car s'il en fût mort, j'étois fem-
» me perdue. Innocente fut la main qui
» le frappa ; mais par indiſcrétion elle
» fut en péril avec tous les autres mem-
» bres.... Le 5 Juillet 1721, mon fils
» eſtant à Ardilly, à deux lieues de
» Beaune, & à cinq lieues de Dijon, &
» à deux lieues de Seure, au ſoir vint
» nouvelle de Guyenne comment le Sei-
» gneur *Deſparault* avoit été pris, & le
» Seigneur de Tournon, & que les af-
» faires ſe portoient mal par faute d'or-
» dre & de diligente conduite. Pour ce,
» faut noter qu'en fait de guerre lon-
» gues Patenoſtres & Oraiſons murmu-
» ratives ne ſont bonnes ; car c'eſt une
» marchandiſe peſante qui ne ſert de
» guères, ſinon à gens qui ne ſçavent que
» faire.... L'an 1522, mon fils & moi,
» par la grace du Saint Eſprit, commen-
» çaſmes à cognoiſtre les hypocrites,
» blancs, noirs, gris, enfumés & de tou-
» tes couleurs, deſquels Dieu, par ſa
» clémence, nous veuille préſerver ; car
» ſi Jeſus-Chriſt n'eſt menteur, il n'eſt

» point de plus dangereuſe génération » en toute nature humaine. »

Le ſeptième Tome de cette collection contient les Mémoires du Maréchal *de Fleuranges*, imprimés d'après un manuſcrit qui eſt dans la Bibliothèque de M. le Comte *de la Marck*. M. l'Abbé *Lambert* n'a rien changé au ſtyle ; il y a ſeulement ajouté quelques notes ; & c'eſt toute la part qu'il a à ce dernier Volume. Comme ces Mémoires n'avoient point encore paru, il eſt à propos d'entrer dans quelques détails à leur ſujet.

Le Maréchal *de Fleuranges* étoit de l'ancienne & illuſtre maiſon *de la Marck*. Il n'avoit encore que neuf ans lorſque Robert *de la Marck* ſon père, Seigneur de Sedan & Duc de Bouillon, l'envoya à la Cour de *Louis XII*. « Mon fils, lui » dit le Roi, vous ſoyez le très-bien » venu. Vous êtes trop jeune pour me » ſervir ; & pour ce je vous enverrai de- » vers Monſieur d'Angoulême (depuis » *François I*) à Amboiſe, qui eſt de » votre âge, & je crois que vous y tien- » drez un bon ménage. J'irai où il vous » plaira me commander, répondit le » jeune homme ; je ſuis aſſez viel pour » vous ſervir & pour aller à la guerre ;

» ſi vous voulez. Mon ami, vous avez » bon courage, repliqua le Roi; mais » j'aurois peur que les jambes ne vous » failliſſent en chemin; mais je vous » promets que vous irez; & quand j'irai, » je vous manderai. »

Le jeune *Fleuranges* reſta quelques années avec le Comte d'Angoulême. Le détail de ſes actions militaires nous meneroit trop loin; mais je ne dois point paſſer ſous ſilence le danger qu'il courut à la bataille de Novarre, où il reçut quarante-ſix bleſſures. Le brave *Robert de la Marck* ſon père donna dans cette occaſion des preuves ſignalées de ſon intrépidité. Averti que ſes fils, *Fleuranges* & *Jamets*, avoient été laiſſés parmi les morts, il marcha droit à l'ennemi, & renverſant tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, il parvint juſqu'au lieu où étoient ſes deux fils, qui nageoient dans leur ſang. A cette vûe ſa fureur redouble & lui prête de nouvelles forces. Bravant les dangers qui l'environnent, il prend l'aîné avec lui ſur ſon cheval, & met l'autre ſur celui d'un de ſes hommes d'armes, & une ſeconde fois il ſe fait jour au travers des ennemis. *Fleuranges* n'a pas plutôt re-

Digitized by Google

couvré ſes forces, qu'il ſe met à la tête d'un corps nombreux de Lanſquenets pour aller ſecourir la Picardie. Il apprend que *Jamets*, une des plus fortes places de l'héritage de ſes pères, eſt attaqué; il va ſe renfermer dans cette importante fortereſſe, & c'en eſt aſſez pour obliger le Général ennemi à lever le ſiége. Quelque temps auparavant une Dame de ſes parentes étoit venue ſe plaindre à lui d'une injuſtice qu'elle prétendoit lui avoir été faite par les Magiſtrats de la Ville de Metz. « Les raiſons » de ſa plainte étoient qu'on l'avoit ma» riée à un Gentilhomme de Lorraine, » lequel n'étoit point homme, & avoit » été ſept ans avec lui, qu'elle n'en vou» loit rien dire : & par contrainɛte de » ſon mari elle s'en complainɛt à ſes pa» rens, & vouloit bien ſon dit mari dé» faire le mariage, mais il vouloit avoir » les biens d'elle; laquelle choſe n'étoit » pas raiſonnable. » Comme la partie adverſe de cette Dame avoit beaucoup de crédit dans Metz, on refuſoit de lui rendre ſes biens. *Fleuranges* ſe préſenta aux portes de la Ville à la tête de huit cens hommes, ayant avec lui douze groſſes pièces d'artillerie : « laquelle

» choſe entendue par Meſſieurs de Metz, » envoyèrent des Ambaſſadeurs ſur Am- » baſſadeurs, diſant, pour l'amour de » Dieu, qu'il ne leur fît point de mal, » & qu'ils feroient raiſon de tout, le deu- » xième jour après. » On lui tint pa- » role; le mariage fut déclaré nul, & la Dame rentra dans tous ſes biens.

Je ne vous parlerai plus, Monſieur, que de la bataille de Pavie, où, couvert de ſang & de pouſſière, notre héros ſe fit jour, l'épée à la main, pour voler au ſecours d'un grand Roi, qui ſe défendoit preſque ſeul au milieu d'un tas de morts & de mourans. Le Maréchal de *Fleuranges* y fut fait priſonnier & envoyé à l'Ecluſe. C'eſt là qu'il a écrit ſes Mémoires. Il eſt ſouvent fait mention de lui dans ceux de *du Bellai*, ainſi que d'autres Seigneurs de la Maiſon *de la Marck*, dans laquelle, en remontant aux ſiècles les plus reculés, on trouve un grand nombre de Capitaines illuſtres, qu'une ſuite non interrompue de belles actions a élevés au faite de la gloire. Ce Recueil hiſtorique ſe vend chez *Prault* l'aîné, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

Digitized by Google

Dictionnaire Anatomique Latin-François.

Il me paroît, Monsieur, que depuis quelques années on a pris un goût bien particulier pour les Dictionnaires de toute espèce. Je vous ai rendu compte de quelques-uns, publiés depuis peu : mais je vous étonnerois peut-être si je vous offrois ici la liste de tout ce qui a été fait en ce genre depuis quinze ou vingt ans. Il semble qu'on ait perdu de vûe l'objet essentiel des Dictionnaires, & les justes limites où l'on doit les renfermer pour qu'ils soient vraiment utiles. Ce premier écart en a entrainé beaucoup d'autres. On n'a pas assez distingué dans les détails des Arts & des Sciences ceux qui étoient ou n'étoient pas susceptibles de l'ordre & de la distribution auxquels un Dictionnaire asservit. On a tout confondu ; on a cru pouvoir tout assujettir à la même méthode. De-là sont émanées bien des rapsodies. Des ouvrages, au fond excellens par l'ordre & l'enchainement qui y regnoient, ont été décousus, mis en pièces, présentés sous une forme différente, & rendus par ce moyen parfaitement inutiles.

La source principale de ces défauts

vient, si je ne me trompe, de ce grand principe mal entendu : que comme les Arts & les Sciences dérivent successivement les uns des autres & tiennent ensemble par une chaine commune, il est possible & même avantageux de rassembler ces grands objets sous un seul point de vûe, dans l'ordre le plus naturel & le plus commode, & d'en former un corps d'ouvrage qui devienne le point de réunion de toutes les connoissances humaines ; que par conséquent, en prenant chaque Art, chaque Science en particulier, on peut les traiter par une semblable méthode, & les présenter comme autant de parties détachées de ce grand corps, en les soumettant au même ordre, à la même distribution que le tout dont elles sont détachées.

Le principe & l'induction sont vrais. Mais je pense que cette vérité, pour subsister, dépend d'une manière unique de procéder dans ce travail ; & cette manière sera celle, où, en partant de l'origine & des principes de nos connoissances, on les suivra pas à pas, l'une après l'autre, dans leurs successions, dans leurs progrès respectifs, en plaçant, sans interruption, leurs gradations

& leurs nuances comme elles doivent l'être, pour conſtituer l'harmonie & l'entente du grand tableau qu'elles doivent nous préſenter.

Mais cette méthode unique, adoptée & propoſée ſous cet aſpect par les grands génies qui ont formé ce vaſte projet, ſera-t-elle bien obſervée dans l'ordre alphabétique d'un Dictionnaire ? Seroit-il poſſible de s'y conformer avec un égal avantage pour tous les objets qu'elle doit embraſſer ? Non ſans doute. Si vous y réfléchiſſez bien, Monſieur, vous ſentirez d'abord l'inſuffiſance de cette méthode, & les défauts eſſentiels qui en réſultent, principalement dans l'expoſition de certains détails, qui, quoique bornés aux notions purement élémentaires & indiſpenſables, doivent, pour être bien entendus, ſe ſuccéder les uns les autres par une progreſſion immédiate ; ce qui n'arrivera que rarement, en ſuivant, pour tout indiſtinctement, l'ordre alphabétique d'un Dictionnaire : deſorte que les lambeaux découſus, ramaſſés & mêlés ſans ſuite naturelle dans un pareil ouvrage, n'offriront preſque rien que d'informe, preſque point d'idées développées ni aſſez étendues, d'images déter-

minées, de règles ni de préceptes assez solidement établis, de descriptions complettes & bien instructives.

Les premiers vers par lesquels *Horace* débute dans son *Art Poëtique*, nous donnent d'une manière frappante le portrait fidèle de quelques-uns de ces ouvrages faits de pièces singulièrement rapportées ; & jamais ces vers n'ont été peut-être mieux appliqués :

Humano capiti cervicem pictor Equinam
Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undiquè collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem, mulier formosa superne:
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore Librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species: ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ.

Mais s'il est vrai qu'un grand nombre de ces Dictionnaires soient peu utiles, peu instructifs, pourquoi le Public aujourd'hui leur fait-il assez indistinctement un accueil favorable ? Le génie même du siècle va nous en indiquer la raison.

Il est actuellement de mode de pou-

Digitized by Google

voir parler de Belles-Lettres, d'Arts & de Sciences dans preſque toutes les Sociétés. Mais le goût plus impérieux du plaiſir & de la diſſipation, ne laiſſant que fort peu de temps aux opérations de l'eſprit, on ne voudroit pas ſe donner la peine de puiſer dans les ſources. Il eſt bien plus commode d'avoir recours à ces répertoires, qui donnent, en les conſultant un moment, le merveilleux talent de parler ſur beaucoup de choſes ſans y rien comprendre, mais de manière à ſéduire dans les Cercles: & voilà le point eſſentiel. Il arrive même, qu'en continuant quelque temps ces lectures indigeſtes & rapides, on parvient enfin à ſe faire illuſion à ſoi-même. On ne ſaiſit que l'ombre & la ſuperficie des choſes, & l'on ſe croit profondément inſtruit. Si le preſtige s'étendoit juſqu'à ceux qui, par état, ne doivent jamais négliger de conſulter, d'étudier, de comparer les ouvrages originaux, rien, à mon avis, n'annonceroit une décadence plus prochaine de la ſaine Littérature.

Voilà, Monſieur, quelques réflexions que je crois aſſez juſtes ſur l'abus des Dictionnaires qui ſe multiplient: réflé-

xions applicables ſur-tout au grand Dictionnaire qui fait aujourd'hui le plus de bruit dans le Monde. Elles ſe ſont préſentées ſi naturellement, que je n'ai pu me diſpenſer de vous les communiquer.

Je vous prie d'obſerver qu'en vous parlant des Dictionnaires, mes remarques ne tombent nullement ſur ceux qui ne renferment dans leur ſubſtance que des matières ſuſceptibles d'être préſentées dans cet ordre, le plus ſimple à leur égard, le plus naturel & le plus commode. Il y en a pluſieurs en ce genre. Vous connoiſſez les meilleurs. Je ne prétens pas même déprimer dans les eſpèces de Dictionnaires que je blâme un grand nombre de morceaux intéreſſans & bien travaillés qui s'y trouvent diſperſés.

Purpureus latè qui ſplendeat unus & alter
Aſſuitur Pannus.

Ce ſont des lambeaux d'une riche étoffe, mais qui ne font point leur effet, & qui perdent une bonne partie de leur luſtre, parce qu'ils ſont découpés, déplacés, & comme iſolés parmi d'autres matières tout-à-fait étrangères, qui dérangent & détruiſent la liaiſon

de ce qui devroit précéder & ſuivre, & dont bien ſouvent on ne retrouve plus la trace ailleurs, quelque peine qu'on prenne à la chercher aux endroits, où, ſelon l'ordre établi, elle devroit ſe retrouver.

Les preuves ſur l'abus dont il s'agit ne manqueroient pas, ſi je voulois entrer dans bien des détails. Je me bornerai à vous faire entrevoir ces preuves, en vous rendant compte d'un ſeul de ces Ouvrages qui vient de paroître. Il a pour titre : *Dictionnaire Anatomique Latin-François, contenant l'explication des termes les plus utiles & les plus connus, avec leurs définitions exactes.* Si l'Auteur s'étoit borné à ce que dit le titre, il auroit ſimplement donné les définitions préciſes, & fixé la juſte ſignification des termes employés par les Anatomiſtes, & qui ont un caractère affecté à cette Science. Voilà le véritable objet d'un Dictionnaire ; il ne devroit pas aller au-delà, & s'il étoit parfaitement bien rempli, il fourniroit aſſez de matières pour un Ouvrage d'une étendue raiſonnable. Nous avons déja quelques Dictionnaires travaillés ſur ce plan ; mais aucun, à ce qu'il me paroît, n'eſt complettement

exécuté. J'y trouve des omiſſions aſſez fréquentes, & qui frappent les moins verſés dans cette Science. L'Auteur du nouveau Dictionnaire, ſéduit par le goût dominant, veut faire un Traité détaillé d'Anatomie, en lui donnant la forme de Dictionnaire. Il prend un bon Livre d'Anatomie; par exemple, celui de M. *Winſlou*; il le met en pièces; & tous ces morceaux détachés, il les range par ordre alphabétique, après les avoir un peu déguiſés. Voilà un de nos Dictionnaires de nouvelle fabrique. Quel vaſte champ pour de ſemblables productions un tel procédé n'ouvre-t-il point?

Mais de quelle utilité ſeront donc ces nouveaux Traités ainſi conſtruits? Vous allez en juger, Monſieur, par une comparaiſon. Si je voulois vous démontrer une machine très-compliquée, vous en faire connoître les pièces, les reſſorts différens, vous rendre ſenſibles leurs rapports, leurs liaiſons, leurs coopérations, je ſuivrois l'exemple des plus habiles Méchaniciens, j'irois du ſimple au compoſé: en un mot, je vous ferois une deſcription bien ſuivie, qui vous mettroit à portée de connoître l'action & l'effet réſultans de l'ordre, de la liaiſon

& de l'arrangement ſymétrique de toutes ces pièces réunies & miſes à leur place. Mais au lieu de cela, ſi je m'aviſois de démonter toutes ces pièces, d'en détruire l'harmonie, & de vous l'offrir en cet état, quelle idée en pourriez-vous prendre ? Qu'y verriez-vous ? Faites l'application au nouveau *Dictionnaire Anatomique* & à ſes ſemblables, & je n'aurai rien à ajouter pour bien rendre ma penſée ſur les défauts de pareils Ouvrages.

L'Auteur a écrit en François & en Latin, & a placé les deux Idiomes l'un à côté de l'autre. Si le Latin eſt ici employé en faveur des Etrangers qui ne ſçavent pas le François, car je n'y vois pas d'autre uſage, ils ſeront bien étonnés de ne pas trouver ſouvent ſous les lettres initiales de certains mots, le nom ni la deſcription des parties eſſentielles qui doivent être placés dans les endroits répondans à ces lettres capitales. Je ne vous en citerai qu'un exemple. Que l'on veuille chercher HEPAR ou JECUR ſous les lettres capitales JE ou HE, ils n'y ſont ni l'un ni l'autre ; mais ſous les lettres FO on trouve *Jecur* & la deſcription Latine de ce viſcère ; parce que le mot François *Foye* répond aux lettres

initiales FO, & que l'on a mieux aimé ce desordre, que de manquer à mettre le Latin immédiatement à côté du François.

Au reste, on diroit que l'Auteur s'est attaché avec une sorte de prédilection & de complaisance à ne rien omettre dans la description des différens organes qui constituent les parties de la génération des deux sexes. Les objets les moins importans à connoître, il les saisit, il s'y arrête & les décrit. On voit qu'il en a fait une étude particulière. Mais il auroit peut-être agi plus sagement en réservant pour lui seul la connoissance de la plûpart de ces détails, que la Nature elle-même a voilés au commun des hommes, qu'en les étalant dans un Livre moins fait, sans doute, pour instruire les sçavans, que pour offrir aux curieux un moyen plus facile de se procurer quelques notions Anatomiques, toujours infructueuses quand elles sont imparfaites & sans suite.

Cet Ouvrage auquel on peut, à toute rigueur, accorder une sorte de mérite, parce qu'il est en partie puisé dans de bonnes sources, se trouve à Paris chez N. *Tilliard*, Libraire, Quai des Au-

Digitized by Google

guſtins, à l'Image Saint Benoît. Il ſe vend quarante ſols relié.

Vers à Madame la Générale DE LA MOTTE.

Vous eſtimez depuis long-temps, Monſieur, l'*Elixir d'or & blanc*, plus connu ſous le nom des *Gouttes du Général de la Motte*, & vous le regardez avec raiſon comme un des meilleurs Remèdes, des plus doux & des plus ſpécifiques pour un grand nombre de maladies. Cette admirable compoſition ne s'eſt point perdue à la mort de l'Auteur. Madame *de la Motte*, ſa veuve, en poſſéde le ſecret, & la diſtribue toujours avec le même ſuccès. Elle demeure Rue de Richelieu, vis-à-vis les Ecuries de Son Alteſſe Royale. Elle a fait imprimer chez *Jorry*, Quai des Auguſtins, près le Pont Saint Michel, un petit Livre utile de cent cinquante pages, qui renferme une inſtruction ſur la doſe du Remède & ſur ſes effets, & où les propriétés des deux Elixirs, jaune & blanc, ſont détaillées. On y a joint les atteſtations ſans nombre des Médecins & des Chirurgiens les plus célèbres, & de pluſieurs

perſonnes de conſidération, dont les noms ſeuls ſuffiſent pour prouver que ces certificats ne ſont point mandiés, & que l'on ne cherche point à en impoſer au Public. A tant d'illuſtres témoignages ſe joint aujourd'hui celui d'un Poëte, de M. l'Abbé *de Lattaignant*, qui a éprouvé l'efficacité de ce Remède, & qui en a marqué ſa reconnoiſſance à Madame la Générale *de la Motte* par les vers ſuivans :

Votre Elixir eſt admirable :
Il reſſuſcite, il rajeunit
L'infirme le plus incurable,
Le vieillard le plus décrepit.
La Cour elle-même y ſouſcrit
Par un Privilège honorable,
Où nous liſons tout ce que fit
Votre Epoux, Guerrier formidable ;
Mais qui par ce ſecret acquit
Un renom encor plus durable.
Car un Général indomptable,
Dont le bras ravage & détruit,
Eſt, à mon gré, moins eſtimable
Qu'un Citoyen qui nous guérit.
Si ces Gouttes, cet Or potable,
Préſent d'un Héros redoutable,
Jadis parmi nous réuſſit,

Digitized by Google

Dans les mains d'une femme aimable,
Et de qui le regard ſuffit
Pour ranimer un miſérable,
Combien doit-il être en crédit?

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6 Mai 1754.

LETTRE XII.

Lettre ſur l'Electricité.

Ganeau, Libraire, Rue Saint Séverin, aux Armes de Dombes, vient de publier cette *Lettre ſur l'Electricité, par le R. P. J. B.* BECCARIA, *Profeſſeur de Phyſique en l'Univerſité Royale de Turin: adreſſée à M. l'Abbé* NOLLET, *de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Inſtitut de Bologne, Maître de Phyſique de* MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, *& Profeſſeur au Collège de Navarre: traduite de l'Italien par M.* DE LOR. Cette Brochure, d'environ cent cinquante pages, eſt précédée d'un Avertiſſement du Traducteur, qui nous apprend que le *P.*

Digitized by Google

Beccaria a eu des adverſaires à Turin, où M. l'Abbé Nollet s'étoit formé des Elèves. Je vais, Monſieur, vous mettre au fait de ces mots, qui m'ont été expliqués par une perſonne arrivée depuis peu de Turin. Lorſque M. l'Abbé *Nollet* alla faire, il y a quinze ans, le Cours de Phyſique pour M. le Duc de Savoye, & que le Roi de Sardaigne l'engagea à lui abandonner ſes inſtrumens pour l'Univerſité de ſa Capitale, notre Académicien demanda à les remettre à quelqu'un qui apprît de lui à s'en ſervir. On lui donna le P. *Garo*, Minime, alors Profeſſeur de Philoſophie, &, depuis quatre ans Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Ce Religieux, élève & ſucceſſeur du P. *Roma*, du même ordre, & d'un mérite très-diſtingué, déja Cartéſien, goûta les leçons que faiſoit M. l'Abbé *Nollet* au Prince de Piedmont; & s'étant muni de tout ce qui concerne l'Electricité, il répéta toutes les expériences du Phyſicien François, avec un ſuccès qui le rendit célèbre dans le pays. Il y a ſept ou huit ans que voulant quitter ſa Chaire, il eut la juſte ambition de s'en démettre en faveur de quelqu'un de ſon Ordre.

Digitized by Google

Mais le P. *Beccaria*, d'un Ordre qu'on appelle *les Ecoles Pies*, eut la préférence, au grand déplaiſir du P. *Garo : Indè prima mali labes.* Ajoutez à cela que le P. *Beccaria* eſt Newtonien, & qu'il mépriſe ſouverainement le Minime qui n'a pas l'honneur de l'être. Le *Franklinisme*, ou le ſyſtème de M. *Franklin* de Philadelphie ſur l'Electricité, vint fort à propos pour fournir de nouvelles armes au P. *Beccaria* contre un homme qui ſoutenoit une autre doctrine. Mais comme le P. *Garo* n'a point écrit, on a attaqué M. l'Abbé *Nollet*, pour montrer que celui qui ſe dit ſon élève en Electricité, eſt en cela un mauvais Phyſicien. Vous voyez, Monſieur, que tout ceci n'eſt que la querelle de deux Religieux rivaux, dans laquelle M. l'Abbé *Nollet* ſe trouve bien gratuitement impliqué.

M. *de Lor* dit dans le même Avertiſſement, qu'ayant entendu la critique que fit M. l'Abbé *Nollet* du *Franklinisme*, dans un Mémoire lû à la rentrée publique d'après Pâques à l'Académie des Sciences en 1752, il s'offrit pour défendre, contre l'Académicien, la doctrine de Philadelphie; qu'il demanda à l'Académie des Commiſſaires pour être

Digitized by Google

témoins de ſes expériences ; qu'on lui accorda les mêmes qu'on avoit donnés à M. l'Abbé *Nollet* ; que celui-ci l'invita aux expériences qu'il fit en préſence de ces Commiſſaires ; qu'il n'y vint point ; qu'il n'a jamais appellé ces Commiſſaires ni M. l'Abbé *Nollet* pour voir les ſiennes. Tout cela eſt dans la plus exacte vérité. Mais a-t-il raiſon de dire qu'il étoit inutile qu'il donnât la peine à ces Meſſieurs d'aller chez lui pour remplir leur miſſion, *parce que l'Académie s'eſt fait une loi de ne rien décider ſur des faits qui peuvent avoir rapport à quelque ſyſtème.* Cette prétendue loi de l'Académie n'a jamais exiſté ; & M. *de Lor* ne doit pas confondre ſa phraſe avec celle que prononce le Sécretaire à la diſtribution des Prix : *L'Académie, en couronnant un ſyſtème ou une hypothèſe, ne prétend pas déclarer par-là qu'elle l'adopte.* L'Académie décide des faits quand ils ſont évidens ; & c'eſt pour cela même qu'elle s'en fait rendre compte par des Commiſſaires qui les examinent. M. *de Lor* veut par-là donner à entendre que les faits contenus au procès verbal des Commiſſaires, imprimé à la fin des *Lettres ſur l'Electricité*, par M. l'Abbé *Nollet*,

Nollet, Ouvrage dont je vous ai rendu compte autrefois, n'en ſont pas plus authentiques pour avoir été ainſi conſtatés. Son but eſt de ſe mettre à l'abri du reproche légitime qu'on peut lui faire, de ce qu'ayant demandé des témoins de ſes expériences, il s'en eſt tenu à la ſimple demande.

Le Traducteur avertit encore qu'il a ajouté quelques notes de ſa façon, & même amplifié le texte du P. *Beccaria*. Ces notes & ces amplifications, qu'il a diſtinguées par des guillemets, ont deux objets principaux : le premier, de nier des faits à M. l'Abbé *Nollet*; le ſecond, d'inſinuer, par un détail aſſez inutile de précautions à prendre, que M. l'Abbé *Nollet* n'a pas pris toutes celles qui étoient néceſſaires. L'Académicien peut répondre à la première imputation, qu'il n'a employé dans ſes *Lettres* contre *Franklin* que des faits vûs & atteſtés par les Commiſſaires de l'Académie. Si ces faits ne réuſſiſſent point en d'autres mains, ce n'eſt pas la faute de M. l'Abbé *Nollet*. En doit-on conclure que des témoins clair-voyans, au nombre de cinq ou ſix, & d'une impartialité à l'abri de tout ſoupçon, n'ont pas vû ce qu'ils

atteſtent avoir vû ? Quant au ſecond chef, on peut répliquer, pour M. l'Abbé *Nollet*, que depuis vingt-cinq ans qu'il s'exerce dans la Phyſique Expérimentale, & ſpécialement dans la partie dont il s'agit, il eſt à préſumer qu'il ſçait ſe mettre en garde contre tout ce qui peut faire manquer ſes expériences, & que s'il n'avoit pas, à cet égard, autant d'habileté que ſes Antagoniſtes, on doit faire attention qu'il a opéré en préſence d'Académiciens très-inſtruits, & aſſez habiles pour le redreſſer.

Le P. *Beccaria* débute par dire ; « Je » ne prétends pas que tous les Verres » ſoient abſolument imperméables à la » matière Electrique, mais ſeulement » que le Verre réſiſte plus que tout au- » tre corps à ce fluide, & qu'il ne s'en » charge point toutes les fois qu'il eſt » traverſé par quelque étincelle. » Cet aveu, s'il étoit ſoutenu dans le reſte de l'ouvrage, mettroit d'accord le P. *Beccaria* & M. l'Abbé *Nollet*. Car ce dernier dit poſitivement la même choſe dans la quatrième de ſes *Lettres ſur l'Electricité*. Mais il n'eſt pas vrai, comme le prétend le P. *Beccaria* immédiatement après cette diſtinction, que ce ſoit là à quoi

ſe réduit l'eſſentiel de la théorie de *Franklin*. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'ouvrir l'ouvrage du Phyſicien de Philadelphie. On trouve par-tout cette propoſition ou l'équivalent : *Le Verre eſt abſolument imperméable à la matière Electrique*. Le P. *Beccaria* lui-même, trois pages après ce qu'il vient de dire, avance : *Quelque ſoin qu'on ſe donne pour augmenter la matière Electrique, elle ne traverſe point la ſubſtance du Verre*. Ainſi, ou le P. *Beccaria* eſt d'accord avec M. l'Abbé *Nollet*, ou il ne l'eſt pas avec lui-même : qu'il choiſiſſe. Il eſt probable qu'il aimera mieux le dernier parti que le premier. Car dans tout le reſte de ſon ouvrage il appuye ſur l'imperméabilité abſolue. Il renvoye même ſon Lecteur à la démonſtration qu'il dit en avoir donnée au commencement de ſa *Lettre*, où certainement cette démonſtration ne ſe trouve pas, comme vous venez de le voir. C'eſt ainſi qu'il ſe tire d'affaire vis-à-vis de M. l'Abbé *Nollet*, quand il ſe trouve embarraſſé. Il aſſure qu'il a démontré précédemment ce qu'il avance, & il promet d'en donner ailleurs de nouvelles preuves, tandis qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je ne ſuivrai point l'adverſaire Piedmontois dans toutes les routes entrecoupées où il cherche à égarer ſon Lecteur. Je me contenterai de vous faire remarquer qu'à des expériences frappantes, à des faits de la plus grande évidence, & qui concluent directement contre la doctrine de *Franklin*, il n'oppoſe que des ſi, des mais, des raiſonnemens captieux, ou des faits détournés, leſquels, quand ils auroient peine à ſe concilier avec ceux de M. l'Abbé *Nollet*, (ce qui n'eſt pas vrai, au moins pour la plûpart) ne pourroient jamais les contrebalancer au point d'infirmer les conſéquences qu'il en a déduites, parce que ces conſéquences ſont immédiates & néceſſaires. Par exemple, quand il s'agit de prouver contre *Franklin* que le fluide Electrique pénètre le Verre d'une ſurface à l'autre, il fait voir à tout homme qui a des yeux & qui en fait uſage, que ce fluide ſe tamiſe du dedans d'une Bouteille au dehors, & cela eſt auſſi apparent que l'eau qui ſort d'un arroſoir. De plus, M. l'Abbé *Nollet* fait ſentir la commotion avec une Bouteille ſcellée hermétiquement. Que faut-il de plus pour convaincre? Le P. *Beccaria* répond

à M. l'Abbé *Nollet* ce que celui-ci avoit prévenu lui-même dans ſes *Lettres* : que ces jets continuels de matière enflammée qu'on voit dans le vuide des Bouteilles, ſont des émanations de leur ſurface intérieure ; qu'il ne faut pas que leur durée étonne, parce que la demie épaiſſeur d'un petit Verre contient plus de matière Electrique que le corps d'un grand homme. A ces ſortes de raiſons il ajoute que, ſi ces jets de matière Electrique paſſoient réellement à travers les Bouteilles, il devroit arriver ceci, il devroit arriver cela ; & cette tournure lui eſt ſi familière qu'il l'employe par-tout. Mais ſont-ce là des argumens recevables contre des faits avérés ? M. l'Abbé *Nollet* ne ſçait ce qui doit arriver ou ne point arriver après de tels phénomènes ; il s'agit de ſçavoir ſi le fluide Electrique ſe crible à travers le Verre ; il fait voir aux yeux de tout le monde que cela arrive. Cela doit lui ſuffire ; & rien ne peut empêcher que cela ne ſoit, quand cela eſt.

Voilà, Monſieur, tout ce que je puis vous marquer ſur cette Brochure. Le *Franklinisme* eſt devenu une affaire de parti. Je ne lui connois cependant que deux ou trois Champions dans Paris. Il

en a encore moins à Londres, où cette doctrine n'a point pris. Ce qui fait honneur à M. l'Abbé *Nollet*, & ce qui prouve qu'il n'eſt point guidé par un attachement aveugle à ſon opinion, c'eſt que dans ſes *Lettres* il a loué de bonne foi & M. *Franklin* & ſon Ouvrage dans tout ce qu'il y a trouvé d'eſtimable. On ne peut voir qu'avec peine que l'on s'efforce à obſcurcir des vérités que M. l'Abbé *Nollet* avoit commencé à éclaircir, & que l'on retarde par de vaines diſputes le progrès de nos connoiſſances dans une partie de la Phyſique, qui eſt auſſi curieuſe & auſſi intéreſſante qu'elle eſt nouvelle.

Lettre ſur la Muſique.

Cette *Lettre*, Monſieur, n'a aucun rapport à notre guerre Muſicale, & M. l'Abbé *Arnaud*, d'Avignon, qui en eſt l'Auteur, l'auroit publiée, quand même cette diſpute ne ſe ſeroit point élevée. C'eſt le *Proſpectus* d'un Livre qu'il a entrepris, & qu'il mettra bien-tôt au jour. L'objet qu'il ſe propoſe dans cet important Ouvrage, eſt d'offrir aux Muſiciens une Rhétorique de Muſique, c'eſt-à-

dire, de leur faire obſerver les différentes énergies des ſons, des accords, des mouvemens, des meſures; d'indiquer les formes particulières auxquelles la Muſique doit ſes images, ſa paſſion & ſa poëſie; de les éclairer enfin ſur l'uſage qu'ils doivent faire de ces formes : toutes choſes nouvelles, ſans contredit, & qui, juſqu'à préſent, avoient échappé aux Ecrivains qui ont traité de cet Art. Car, d'un côté, ceux qui le cultivent ne l'ont preſque regardé que comme une affaire d'inſtinct & d'habitude, & ne ſe ſont guères élevés au-deſſus de ſa partie Grammaticale, dont ils n'ont fait que tracer les élémens : de l'autre, les Philoſophes ne ſe ſont occupés que de ſes rapports, de ſes combinaiſons, de ſes myſtères, en un mot, de ſa partie ſcientifique.

L'Auteur, en s'attachant à démêler les traits & les caractéres de la Muſique, confondus & brouillés par les caprices de la plûpart des Artiſtes, parlera fort au long du Chant des Anciens & de tout ce qui y a rapport. Il avoue même que c'eſt à l'étude qu'il a faite de leur Muſique, ainſi que de leur Poëſie, qu'il doit l'idée de ſon Ouvrage & les meilleurs

moyens de l'exécuter. Lorſqu'il eſt queſtion des beaux Arts, conſulta-t on jamais les Anciens ſans ſuccès ? Il eſt vrai que c'eſt moins par la voye de la diſcuſſion que par celle du goût, & du ſentiment, qu'on parvient à les admirer. *Il ſemble*, dit judicieuſement l'Auteur, *que ces grands hommes ne veulent être connus que comme ils ont connu eux-mêmes la belle Nature.* En partant de ce principe, Monſieur, vous vous tromperez rarement dans les jugemens que vous porterez de nos Auteurs nouveaux. C'eſt une épreuve que j'ai faite, & qui m'a toujours réuſſi. Tout homme, ſoi diſant de Lettres, qui n'a point lû les Anciens, qui ne s'eſt point nourri de cette Manne céleſte, eſt un médiocre Ecrivain. Sa petite réputation, s'il en uſurpe une par les femmes, par la brigue, ou par le mauvais goût, tombera néceſſairement, & n'égalera peut-être pas la durée de ſes jours. Tout homme qui aura lû les Anciens, & qui, loin de ſentir leurs beautés, n'y aura vû que des défauts, doit s'attendre au même ſort; & l'on peut conclure hardiment, qu'il n'a ni goût, ni ame, ni ſentiment. Rappellez-vous, Monſieur, le fameux dé-

mêlé des Anciens & des Modernes. Les *Boileaux*, les *Racines*, les *Molières*, les *Fénelons*, les *Rouſſeaux*, &c, ſoutenoient le parti des premiers. A ces noms illuſtres quels noms peut oppoſer la ſecte contraire ? Hélas ! je n'oſe les citer. Ne troublons point le repos des morts & des vivans.

L'Auteur, dans l'eſquiſſe qu'il trace de l'Ouvrage qu'il doit publier, ſe réduit à deux points : 1°. A expoſer, à développer, autant qu'une analyſe en eſt ſuſceptible, les moyens dont la Muſique ſe ſert pour faire ſon imitation. 2°. Il en vient à l'imitation elle-même ; c'eſt là l'objet le plus important de ſon travail. Il décompoſe d'abord la Muſique ; il en examine ſéparément les parties principales, qui ſont le *Rhythme*, la *Mélodie* & l'*Harmonie*. Il fait voir que les Anciens regardoient le *Rhythme*, c'eſt-à-dire, le nombre, la cadence, ou, ſi vous voulez, la combinaiſon des ſyllabes brèves & longues, comme la première partie du Chant. Il a tranſporté & adapté à la Muſique le méchaniſme de leur Poëſie, de façon que la valeur de chaque note répondît exactement à la valeur de chaque ſyllabe. Il nous aſ-

ſure que cette opération toute ſimple lui a produit l'effet le plus ſenſible & le plus frappant : par exemple, le *Trochée* (c'eſt un pied de vers Grec ou Latin compoſé d'une longue & d'une brève, comme *Mūſă*) eſt, diſent les anciens Grammairiens, un pied ſautillant, léger, ſans force & ſans nobleſſe : eh bien, une ſuite de *Trochées* a rendu à notre Auteur le mouvement de toutes nos Gavottes, de la plûpart de nos Contredanſes & de nos Vaudevilles. La grandeur & la dignité du *Spondée* (pied de vers compoſé de deux ſyllabes longues, *Cælum*) que *Platon* conſacre aux Chants Religieux, lui a rappellé le prélude & l'accompagnement des Baſſes du *Juravit Dominus*, de *la Lande*, & le début de ſon *Exurgat Deus*. *Valère-Maxime* nous dit que c'eſt en frappant l'*Anapeſte* (pied de vers compoſé de deux brèves & d'une longue, comme *Veniăm*) que les inſtrumens de guerre diſpoſoient les Lacédémoniens au combat. Nos Artiſtes, ſuivant notre Auteur, l'employent encore tous les jours, ſans le ſçavoir, dans les Chants belliqueux, & M. *Rameau*, qui n'a jamais fait attention au paſſage de *Valère-Maxime*, comme il l'a

avoué à M. l'Abbé *Arnaud*, fait frapper continuellement l'*Anapeſte* par la ſymphonie qui annonce un chant ſublime & guerrier. L'*Iambe* (pied de vers compoſé d'une bréve & d'une longue, comme *Amāns*) eſt vif, preſſant, & plein de feu; & c'eſt auſſi le pied qui prédomine dans les ſujets ardens & paſſionnés. Il en eſt ainſi de toutes les ſuites des pieds que l'Auteur a notés; il a vû par-tout, avec les Artiſtes & les Amateurs éclairés, auxquels il en a donné des exemples, l'accord de ces exemples avec les obſervations des Anciens, & l'accord des obſervations de ces derniers avec la Nature.

L'Auteur prend de-là occaſion de faire ſentir à nos Muſiciens combien il leur importeroit de connoître le méchaniſme de leur langue, & ſur-tout de refléchir ſur l'énergie des pieds dont chaque mot eſt compoſé. Il leur expoſera dans ſon Livre les avantages conſidérables qui réſulteroient de cette étude. C'eſt par le moyen du choix & du mélange judicieux de ces pieds & de ces nombres, qu'ils décideroient l'expreſſion preſque toujours vague & ſouvent défectueuſe de leur ſymphonie.

M. l'Abbé *Arnaud* s'étend beaucoup sur les modes de la Muſique ancienne, qui n'étoient autre choſe que nos modulations. Chaque ſujet, chez les Anciens, avoit ſon mode, dont il n'étoit pas permis de s'éloigner. Ils avoient une attention ſinguliére à ce qu'il ne ſe fît aucun changement dans leur Muſique; & je me rappelle à ce ſujet le fameux paſſage de *Platon* dans le quatriéme Livre de ſa *République*. » Qu'ils empêchent » ſur-tout qu'on n'introduiſe des nou» veautés dans les exercices & dans la » Muſique, qu'ils tâcheront de conſerver » dans leur premier état; & quand ils » entendront quelqu'un qui chantera ce » vers d'*Homère*,

La Chanſon la plus neuve eſt toujours la plus belle,

» Qu'ils prennent bien garde qu'on ne » croye que le Poëte a voulu parler des » airs nouveaux, & non pas de quelques » paroles nouvelles, & qu'on ne l'ap» prouve; car, bien loin de l'approuver, » nous ne devons pas même ſoupçonner » que ce grand Poëte ait eu cette penſée. » Il faut donc veiller avec beaucoup de » ſoin à ne pas recevoir les nouveaux

» modes & les nouveaux tons de Muſi-
» que que l'on voudroit établir ; c'eſt une
» choſe pernicieuſe pour l'Etat ; car la
» Muſique ne change jamais, ſans qu'il
» ſe faſſe en même temps un change-
» ment ſenſible dans les mœurs, dans
» les Loix, & dans toute la forme du
» Gouvernement. »

L'Auteur rapporte un trait ſinguliet arrivé parmi nous. L'an 1571 quelques Muſiciens obtinrent du Roi *Charles IX* la permiſſion de former une Academie de Muſique à Paris. Cette Muſique étoit compoſée de toutes ſortes de voix & d'inſtrumens ; mais, quelqu'agréable qu'elle fût, comme elle n'étoit ni Diatonique, ni Chromatique, ni Enharmonique, que c'étoit plutôt un mélange confus de ces trois genres, & que d'ailleurs elle oſoit parcourir pluſieurs modes dans un même ſujet, le Préſident *Dudrac*, & quelques autres Membres du Parlement, députés pour examiner cette nouveauté, la condamnèrent & la proſcrivirent. Ces ſages Magiſtrats craignirent ſans doute pour les mœurs des François les ſuites dont *Platon* menaçoit celles des Grecs. On le liſoit alors ; ſes ouvrages faiſoient l'occupation & les dé-

lices des ſçavans hommes de ce ſiècle. On ne le lit point aujourd'hui ; mais on lit *Jean-Jacques Rouſſeau* de Genève ; & n'a-t-on pas raiſon ? C'eſt bien un autre Philoſophe que *Platon*.

L'Auteur eſt fort ſuccinct ſur la *Mélodie* & ſur l'*Harmonie*. Il ne fait qu'expoſer en racourci ce qu'il dira à leur ſujet dans ſon ouvrage. Il nous annonce qu'il parlera de la Muſique Italienne ; qu'il rapportera ce qu'en ont penſé les plus grands hommes de l'Italie. J'ai bien peur que leurs jugemens ne ſoient pas favorables à cette Muſique. M. l'Abbé *Arnaud* ſe promet de faire voir que les formes du Chant Italien ne ſont ni plus abondantes, ni plus variées que celles du nôtre ; & que c'eſt au contraſte de la manière ſèche & heurtée de ſon Récitatif avec les graces & les gentilleſſes de l'Ariette, que cette Muſique doit en partie ce qu'elle a de plus enchanteur & de plus ſéduiſant.

A l'égard de l'imitation, qui eſt le principe univerſel de tous les beaux Arts, l'Auteur s'attachera d'abord à fixer la manière & le moyen principal dont ſe ſervoit la Poëſie ancienne pour faire ſon imitation. Il traitera à fond cette partie

qui tient à ſon ſujet. Car le Chant étoit inſéparable de la Poëſie des Anciens, & chez eux l'art de faire des vers n'étoit que l'art de faire des paroles propres à être chantées. M. l'Abbé *Arnaud* reviendra aux moyens dont la Muſique ſe ſert pour imiter, &, après les avoir examinées ſéparément & en détail, il obſervera comment leur enſemble concourt à faire une bonne imitation. Il paſſera enſuite aux imitations particulières & ſubordonnées ; il fera ſentir toute l'indécence, tout le ridicule des imitations Hiſtrioniques. Il parcourra tous les tropes, toutes les figures que la Muſique employe, ainſi que l'Eloquence, pour plaire, pour toucher, & pour perſuader ; il parlera de ſes dialogues & de ſes réflexions ; il comparera nos Opéra avec les Tragédies anciennes, & il puiſera dans ce parallèle bien des reſſources pour rectifier la forme de nos Drames Lyriques. Il me tarde, Monſieur, de voir paroître l'ouvrage de M. l'Abbé *Arnaud*. Sa *Lettre* en donne une très-grande idée. Elle annonce beaucoup d'eſprit, de ſçavoir, de goût, de vûes nouvelles. Elle eſt adreſſée à un illuſtre amateur des Arts, qui les cultive lui-

même avec succès, à M. le Comte de *Caylus*, si recherché dans le monde sçavant & dans le monde poli. Cette Brochure, que je vous invite à lire en entier, se trouve à Paris chez *Lambert*, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise.

Traité des Evolutions Militaires.

L'art de faire mouvoir une Armée à propos & avec précision décide presque toujours du gain d'une bataille. La science des évolutions est donc une des principales parties de l'Art Militaire; mais on ne parvient à y exceller, qu'en apprenant en détail ce qui doit être exécuté par tout le Corps. C'est là, Monsieur, ce qui fait l'objet d'un Livre nouveau en un seul Volume in-12, intitulé: *Traité des Evolutions Militaires les plus simples & les plus faciles à exécuter par l'Infanterie, ainsi que des divers feux dont elle peut faire usage; proposé par M. le Comte* DE BOMBELLES, *Lieutenant-Général des Armées du Roi; dédié à Monseigneur le Comte* D'ARGENSON, *Ministre & Sécretaire d'Etat de la Guerre.*

Vous jugez, Monsieur, qu'un Livre

de cette nature doit renfermer une infinité de détails, dans lesquels il ne m'est pas possible d'entrer. Il est divisé en trente-six Articles, & chaque Article est souvent partagé en plusieurs Sections. Tout ce que je puis faire, c'est d'indiquer les Articles principaux, & de m'arrêter sur les plus importans. Le premier & les deux suivans traitent de l'arrangement des Bataillons, de la disposition des Officiers, & des intervalles qu'il doit y avoir entre les différentes Brigades. Le sixiéme contient une instruction sur le pas Militaire. On y expose la manière de marcher en bon ordre, &, quand l'occasion l'exige, avec cette viteſſe que demande la nécessité de se porter rapidement sur l'ennemi sans rompre ses propres rangs. L'Auteur distingue quatre sortes de pas Militaires; le grave, le pas ordinaire, le pas de côté, & le pas allongé. Ce dernier peut s'étendre jusqu'à trente pouces d'un talon à l'autre, & est un des plus importans pour notre Infanterie, tant pour joindre l'ennnemi, que pour lui ôter le temps de redoubler son feu précipité. L'audace impétueuse avec laquelle il voit qu'il va être attaqué, l'intimide

de façon qu'il ne fait ſa décharge qu'en chancelant. Son trouble augmente, & il ne penſe qu'aux moyens de conſerver ſa vie en ſe retirant en confuſion.

Le propre de l'Infanterie Françoiſe eſt de combattre l'ennemi avec la bayonnette au bout du fuſil : mais comme il y a une infinité d'occaſions où elle ne ſçauroit profiter de cet avantage, il eſt important de lui apprendre à ſe ſervir de ſon feu avec ordre & avec ſuccès ; c'eſt ce qui fait ici la matière de neuf Articles. Il y a différentes ſortes de feux ; les uns s'exécutent par rang, les autres par peloton, ceux-ci par colonne, ceux-là pour la défenſe d'un chemin couvert ou de tout autre retranchement. M. *de Bombelles* traite de toutes ces diverſes façons d'employer le feu de l'Infanterie ; & il propoſe là-deſſus des règles ſi ſages, que le ſuccès en paroît infaillible. Il recommande ſur-tout d'éviter la précipitation dans les décharges. Ce défaut empêche le Soldat de bourrer ſon fuſil aſſez ſolidement, & de mettre en joue pour bien ajuſter ſon coup. D'ailleurs ſon fuſil s'engraiſſe & s'échauffe au point qu'il en arrive pluſieurs accidens : ou il lui brûle les mains

de façon qu'il ne peut plus s'en ſervir, ou ce fuſil mal chargé crève, ou la balle ne porte pas à trente pas ; enfin cette extrême précipitation étourdit le Soldat, le trouble ; il n'entend plus le commandement, il ne ſçait plus ce qu'il fait.

Les Articles ſuivans ſont employés à expliquer les divers mouvemens dont l'Infanterie peut faire uſage, ſelon que les circonſtances l'exigent. On a joint à chaque Article une eſpèce de plan, ſur lequel eſt tracée la repréſentation de chaque évolution pour la faire mieux comprendre. Je ne parlerai que du Bataillon quarré ; c'eſt une évolution fort eſtimée, & dont l'Infanterie ſe ſert avec ſuccès pour trouver ſon ſalut dans ſes propres forces, lorſqu'elle ſe voit attaquée par un Corps ſupérieur qui l'enveloppe de pluſieurs côtés. On diſtingue trois ſortes de Bataillons quarrés. Le quarré à centre plein, le quarré à centre vuide, & le quarré long ou parallélogramme. On ne peut guères faire uſage du premier, que pour une troupe de ſix à ſept cens hommes ; dès qu'elle eſt plus nombreuſe, tout ce qui ſe trouve dans le centre devient inutile. Le quarré à centre vuide paroît meilleur pour un

Corps considérable, sur-tout lorsqu'on a de l'artillerie, des bagages & des blessés à conserver. Le quarré long est préférable aux deux premiers pour faire une retraite : la tête & la queue, ayant peu d'étendue, flottent moins, & tout le Corps marche plus légèrement. La manière de former ces divers Bataillons, avec précision & promptitude, est expliquée fort au long dans plusieurs Articles. L'Ouvrage est terminé par le salut de l'Esponton, tant de pied ferme qu'en marchant, & par les différentes façons de s'en servir. Les gens du métier liront avec plaisir ces détails curieux dans l'Ouvrage même, qui est excellent, au jugement des Officiers les plus expérimentés. Il se vend à Paris chez *Jean-Thomas Hérissant*, rue Saint Jacques, à Saint Paul & à Saint Hilaire.

Les Loix Ecclésiastiques tirées des seuls Livres Saints.

Si vous aimez à remonter aux premiers principes des Loix de l'Eglise, vous lirez, Monsieur, avec plaisir cette Brochure, dont les Libraires *Desaint & Saillant*, rue Saint Jean de Beauvais,

viennent de donner une seconde édition. Vous y trouverez une collection de ces Loix rédigées en maximes sous différens titres, avec le texte de l'Ecriture d'où chaque maxime a été tirée. Vous voulez sçavoir, par exemple, ce qui a donné lieu à la Loi qui oblige les Evêques à résider dans leur Diocèse ? Vous cherchez l'Article intitulé, *des qualités & des devoirs des Evêques*, & la quatorzième maxime vous apprend que « pour mieux connoître ses brebis le » Pasteur doit résider au milieu d'elles » & les conduire lui-même. » Cette obligation est fondée sur un passage de l'Evangile de Saint *Jean*, qui dit : *Pastor proprias oves vocat nominatim, & educet eas, & ante eas vadet.* Vous demandez encore dans quel endroit de l'Ecriture Dieu a établi la distinction des deux Puissances, & l'union entre le Sacerdoce & l'Empire ? Vous les verrez clairement marquées l'une & l'autre dans le Prophète *Zacharie*, qui place par l'ordre de Dieu sur deux Trônes, *Zorobabel* & *Jesus* fils de *Josedech*, l'un Chef du Peuple & représentant la Puissance Temporelle, & l'autre Sacrificateur & Pontife, représentant la Puissance Ecclésiastique.

« Il y aura entre eux un conſeil de paix » dit le Prophète : *Et conſilium pacis erit inter illos duos.* Vous voyez, Monſieur, par les deux exemples que je viens de rapporter, quel eſt l'objet & le plan de cet Ouvrage, dans lequel on s'eſt attaché à ne citer preſque aucune autorité que celle du nouveau Teſtament. Ces preuves ne ſont pas toutes directes. Les unes ſont des Loix préciſes ; tel eſt le précepte de Saint *Paul*, qui ordonne au mari & à la femme de ſe rendre réciproquement le devoir conjugal. *Uxori vir debitum reddat ; ſimiliter autem & uxor viro.* Les autres ſont des faits auxquels la tradition a donné la force de Loix. Ainſi lorſque le même Apôtre nous apprend qu'ayant trouvé Saint *Pierre* repréhenſible à Antioche, il avoit oſé lui réſiſter, ce fait prouve que l'intention de *Jeſus-Chriſt* n'a jamais été d'établir dans ſon Egliſe un Chef indépendant & infaillible : l'exercice du pouvoir abſolu eſt confié au corps des Miniſtres ; & comme il n'y a parmi eux aucun particulier qui ne puiſſe en abuſer, il n'en eſt aucun non plus qui ne ſoit juſticiable de tout le corps. Enfin, parmi ces paſſages de l'Ecriture, il y en a qui ne ſont

preuves que par voye de conſéquence. Par exemple, le Sauveur ordonne que ceux qui annoncent l'Evangile vivent de l'Evangile : *Dominus ordinavit iis qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere* : d'où l'Auteur conclut que les revenus de l'Egliſe ne ſont dus qu'au travail & à l'œuvre du miniſtère. Mais comme *Jeſus-Chriſt* a envoyé ſes Apôtres dans tout l'Univers, ſans revenus, ſans proviſions, ſans autre ſecours que le droit de recevoir la nourriture frugale & journalière due à l'ouvrier par ceux pour qui il travaille, il ſuit de-là que les Miniſtres de l'Egliſe ne doivent point poſſéder de revenus conſidérables, puiſque la Loi de *Jeſus-Chriſt* fait aux Peuples un devoir de les nourrir.

On a ſuivi l'ordre du droit dans la diſtribution de cet ouvrage, pour rendre plus ſenſible le rapport des Loix Eccléſiaſtiques à l'ordre naturel de la Juriſprudence. Le premier Livre traite des *Perſonnes*, le ſecond des *Choſes*, le troiſième des *Jugemens*. Les Perſonnes ſont les Evêques, les Prêtres, les Diacres & les ſimples fidéles qui leur ſont ſoumis. Les Choſes renfermées dans le ſecond Livre ſont les Sacremens, l'Office Divin &

les revenus de l'Egliſe. Dans le troiſième il eſt parlé des deux Puiſſances, des Conciles & de la juriſdiction Eccléſiaſtique. Je ne dis rien des réfléxions qui terminent cette Brochure & qui en forment comme la ſeconde partie. On ne doit les regarder que comme une explication aſſez inutile de tout ce qui a précédé.

Au reſte cet Ouvrage n'eſt que le commencement d'un autre plus étendu, auquel celui-ci ſert de fondement & d'introduction. L'Auteur n'entreprend pas ſeulement de donner une notice des anciennes Loix de l'Egliſe, ou des premiers principes de ſa diſcipline. Son deſſein embraſſe tout le corps de la Juriſprudence Canonique, & il conſiſte dans l'expoſition ſucceſſive des principaux monumens qui la compoſent. Ces monumens ſont de quatre eſpèces : les Livres Saints, les Canons, les Collections autoriſées, les Loix Séculières. Il étoit naturel qu'il commençât ce grand Ouvrage par la Juriſprudence des Livres Saints, & par mettre la Loi que *Jeſus-Chriſt* a donnée à ſon Egliſe, à la tête de toutes les autres.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 Mai 1754.

Digitized by Google

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Idée de la Poëſie Angloiſe, &c.

LEs Poëſies Angloiſes, dont M. l'Abbé *Yart*, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Rouen, nous a donné la traduction, forment juſqu'à préſent un Recueil en ſix Volumes. Je vous ai rendu compte autrefois des quatre premiers Tomes; le cinquième & le ſixième viennent de paroître. Ils contiennent des Odes, des Ballades, des Elégies, des Epitaphes, des Eclogues, des Fables, des Madrigaux & des Epigrammes. Chacun de ces Articles eſt précédé d'un Avertiſſement ou d'un Diſcours préliminaire pour faire connoître ces différens genres de Poëſie & le génie de leurs Auteurs.

Digitized by Google

Guillaume Congrève eſt celui de tous, dit M. l'Abbé *Yart*, qui a le mieux imité le méchaniſme des Odes de *Pindare*. *Cowley* eſt plus élevé & plus ſublime; le Docteur *Akinſide* a plus d'impétuoſité & d'enthouſiaſme. *Congrève* nâquit en Irlande en 1672. Il fit ſes études à Dublin, & alla à Londres, où ſes talens pour la Poëſie lui firent une grande réputation. Son mérite l'éleva à des places honorables qu'il occupa juſqu'à ſa mort arrivée en 1729. Le Théâtre Anglois lui eſt redevable de ſes meilleures Comédies. Je ne trouve rien de bien remarquable dans les Odes de ce Poëte, que M. l'Abbé *Yart* a inſérées dans ſon Recueil.

Abraham Cowley nâquit à Londres en 1618, & mourut en 1667. Il avoit été employé dans des affaires importantes par les Rois *Charles I* & *Charles II*. Ce dernier apprenant ſa mort, s'écria qu'il venoit de perdre l'homme qui lui étoit le plus attaché. Vous lirez avec plaiſir une ſtrophe ſingulière de ce Poëte ſur la Réſurrection générale. « Je vois les ſiècles futurs avancer avec majeſté, ſe » donner la main, former un chœur » nombreux & parfait, & danſer avec

» une cadence douce & égale ſur les » ſons de ma Lyre. Tandis que cette » danſe durera, l'harmonie de mes vers » l'accompagnera toujours, juſqu'à ce » que tous les chants mélodieux ſoient » plongés dans le ſon effrayant de la » trompette, & que le ſilence porté juſ- » qu'aux Sphères céleſtes détruiſe la Mu- » ſique univerſelle.... Alors les morts » ſe leveront; les tombeaux & les yeux » de ces hommes engourdis qui dor- » moient depuis ſix mille ans, s'ouvri- » ront; ce ſon formidable leur donnera » des oreilles pour l'entendre. Alors les » atômes diſperſés s'aſſembleront & re- » tourneront à leur ancienne demeure. » Les uns ſortiront des oiſeaux, les au- » tres des poiſſons; ceux-ci de la terre, » ceux là des mers, pluſieurs des bêtes, » quelques-uns des arbres. On en verra » deſcendre des nuées, on en verra s'éle- » ver des mines; l'ame nue & trem- » blante de froid viendra les accompa- » gner; ils en approcheront, ils la ſalue- » ront en joignant les mains. » Dans une autre Ode, intitulée *l'extaſe*, *Cowley* appelle Saint Paul, *ce Chriſtophe Colomb du grand Monde*, parce que ce Saint Apôtre a découvert le troiſième

Ciel, comme *Chriſtophe Colomb* a découvert l'Amérique.

L'Ode du Docteur *Akinſide* ſur le pouvoir de la Poëſie, a été imprimée à Londres en 1748. L'Auteur eſt un fier Républicain; il ne reconnoit pour Poëtes que ceux qui, comme lui, ſont épris des charmes de la liberté. Il donne en conſéquence une fort mauvaiſe idée de nos Muſes Françoiſes. « Eh! que » m'importe que ſur les bords de la Sei» ne, les Muſes bornées aux plaiſirs dé» licats d'une vie retirée, ſoient indiffé» rentes pour le bonheur public? C'eſt » en Angleterre que le trône de la Li» berté eſt connu de tous ſes courageux » enfans: ils ſçavent tous conduire l'é» pée qu'elle porte, & partager entre » eux la Puiſſance qui les gouverne. Que » le Poëte trop foible pour ſoutenir les » travaux de ſa patrie, & trop indiffé» rent pour reſpirer ſon bonheur, ſe re» tire dans des climats plus proportion» nés à ſon indolence, loin de l'eſtime » des Héros & des vrais Citoyens, & » qu'il aille réciter à des Moines des » vers propres à les endormir dans leurs » cellules. »

Quoique le génie des Anglois les

porte plutôt à ſuivre l'impétuoſité de *Pindare* qu'à goûter les graces d'*Anacréon*, celui-ci a trouvé parmi eux quelques imitateurs. Les Poëtes les plus connus dans ce genre ſont *Prior*, *Waller* & *Parnell*. Le premier nâquit à Londres en 1664. Il fut deſtiné d'abord à la profeſſion de ſon Oncle qui étoit Cabaretier; mais ſes talens l'ayant fait connoître, il fut placé, en qualité de Sécretaire, auprès de quelques Ambaſſadeurs, & il obtint enſuite une charge de Conſeiller du Commerce. En 1711 on l'envoya en France pour y travailler à la Paix; mais à ſon retour on lui intenta un procès criminel. Il ſe juſtifia au bout de quelque temps, ſe retira dans ſa terre, & mourut en 1721. M. l'Abbé *Yart* n'a traduit que cinq de ſes Odes Anacréontiques. Le Poëte y célèbre ſa Maîtreſſe ſous le nom de *Chloé*. La penſée eſt preſque toujours la même; c'eſt l'Amour, qui, trompé par la reſſemblance, prend *Chloé* pour ſa mère; c'eſt *Apollon* qui la prend pour *Diane*; c'eſt *Venus* elle-même qui prend le portrait de cette femme pour le ſien.

Edmond Waller, né d'une très-riche famille d'Angleterre, ſe fit admirer par

la beauté de ſon génie. Il eſt regardé comme l'*Ovide* & le *Chaulieu* de ſon pays. Il étoit en relation avec les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour, & il fut employé dans les plus grandes affaires. Il mourut en 1687. Il avoit été fort lié avec *Saint-Evremont* & la Ducheſſe *de Mazarin*. Il avoit fait des vers en l'honneur de tous les Princes ſous leſquels il avoit vêcu ; & comme *Charles II* lui reprochoit qu'il en avoit compoſé de meilleurs pour *Cromwel* que pour lui : c'eſt, répondit *Waller*, que les Poëtes réuſſiſſent mieux dans les fictions que dans les vérités. Son Ode du *Triple Combat* eſt très-ingénieuſe. Il ſuppoſe que trois femmes, la Ducheſſe *de Mazarin*, la Ducheſſe *de Porſtmouth* & une autre ſous le nom de *Chloris*, ſe diſputent à l'envi le cœur de *Charles II*. L'Amour refuſe de ſe déclarer ; il craint que celles qu'on aura négligées ne ceſſent de lui être fidelles.

Vous trouverez, Monſieur, une idée ſingulière dans une Ode de *Parnell*, intitulée, *la Nature & l'Amour*. La Nature va trouver l'Amour couché ſur un lit de fleurs. Auprès de lui ſont mille flêches qui n'attendent que des aîles

pour voler. Elle commande à tous les oiſeaux de ſe défaire de quelques-unes de leurs plumes, pour les garnir. L'Aigle en fournit pour les flêches qui doivent percer les cœurs généreux; le Paon, pour celles qui doivent bleſſer les amans faſtueux & vains; la Poule, pour les femmes ménagères & les hommes ſobres; le Roſſignol, pour ceux qui ſe laiſſent enflammer par les charmes d'une belle voix; la Pie, pour les babillards; le Moineau, pour les jeunes libertins; & les Oiſons, pour ceux qui aiment ſans ſçavoir pourquoi. *Thomas Parnell*, Archidiacre de Glogher, fut digne de l'amitié intime du Comte d'*Oxford*, de *Gay*, de *Swift* & de *Pope*. Celui-ci faiſoit un ſi grand cas de ſes Ouvrages, qu'il voulut en être lui-même l'Editeur. Dans une Epitre adreſſée au Comte d'*Oxfort*, il fait de ſon ami l'éloge le plus magnifique.

Il y a une autre eſpèce de Poëme fort en uſage en Angleterre, & entièrement négligée parmi nous: c'eſt la Ballade, qui, moins grave que l'Ode, mais plus ſoutenue que la Chanſon, tient un juſte milieu entre l'une & l'autre. Les Anglois l'aſſervirent d'abord, comme en France,

au caprice de la rime ; mais ils la délivrèrent bien-tôt de cette ſervitude ; & leurs Ballades ne ſont plus que des Stances ſans refrein. Elles peuvent rouler ſur toutes ſortes de ſujets ; ils en ont de tendres, de galantes & de ſatyriques ; le Traducteur nous en préſente de ces trois eſpèces ; je ne m'arrêterai qu'à la dernière, où je trouve l'Ode de *Deſpréaux*, ſur la priſe de Namur, parodiée dans une Ballade de *Prior*.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'après la mort du Maréchal *de Luxembourg* la Victoire abandonna les François ; ils perdirent preſque toutes les conquêtes qu'ils avoient faites en Flandres ; & la Ville de Namur, dont la priſe avoit été ſi glorieuſe à *Louis XIV*, leur fut enlevée par les Anglois. Les Poëtes de cette Nation triomphèrent à leur tour ; mais ils ne gardèrent ni modération ni décence dans leurs Satyres. Celle de *Prior* contre *Boileau*, contre nos Généraux, & contre *Louis XIV*, eſt ſi outrée, que M. l'Abbé *Yart* ne s'eſt pas cru permis d'en citer plus de ſix Strophes ſur ſeize : encore a-t-il fallu qu'il en adoucît ou qu'il en retranchât beaucoup d'expreſſions : je ne rapporterai que la Strophe qui fait allu-ſion à ces vers de *Boileau* ;

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grèce eût vingt ans,
Sans fruit, vû les funérailles
De ſes plus fiers Combattans :
Quelle effroyable puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance
Prête à foudroyer tes monts ?
Quel bruit ! Quel feu l'environne !
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

« Si vous comparez Namur à Troye, » dit *Prior* au Poëte François, les petits » garçons d'Angleterre ſurpaſſeront les » Grecs. Leur ſiège dura dix ans ; nous » avons fini le nôtre en dix ſemaines. » Quel eſt donc le Dieu qui s'avance de » ſi près ? Quelle effroyable puiſſance a » conquis ces montagnes ? C'eſt le petit » *Guillaume*. Ce n'eſt point un Dieu : » c'eſt le premier des hommes. »

Les Anglois ont encore une ſorte d'Ode qui leur eſt particulière, & qu'ils appellent *Soliloque*. Ce ſont des monologues, où un cœur affligé ſoupire dans ces momens terribles, qui nous font enviſager la vie comme un peſant fardeau, & la mort comme une reſſource conſolante. L'Ecriture Sainte nous en fournit

des exemples dans *Job*, dans *David* & dans le Prophète *Jonas*. Il eſt fait mention dans ce Recueil d'un Poëte Ecoſſois, qui, s'étant trouvé, en qualité d'Officier, à la journée de *Culloden*, où le Prince *Edouard* fut défait, mena une vie errante dans les montagnes d'Ecoſſe, & ſe cacha dans le tronc d'un arbre. Il y demeura ſept jours entiers, & il n'y vêcut que d'un peu de pain & d'eau, que des Patres lui donnoient furtivement. C'eſt du creux de cet arbre qu'il porte la parole à ſon ame dans un *Soliloque*, où je ne trouve rien de remarquable que les circonſtances qui l'ont fait naître.

Nous avons peu d'éloges funèbres en vers; les Anglois nous ſont ſupérieurs à cet égard. Ce genre, qui leur eſt propre, ſe diviſe en deux eſpèces. Ils font des Elégies conſacrées à la louange de quelque illuſtre défunt, & des Panégyriques burleſques en l'honneur de quelque ſcélérat trépaſſé, ou d'un mort de baſſe extraction. Les Poëtes Anglois mêlent quelquefois aux louanges les plus ſérieuſes des idées ſi outrées, qu'il eſt difficile de diſtinguer s'ils ont voulu louer leur Héros, ou le tourner en ridicule. Dans l'éloge funèbre de *Léonor Lée*,

une des plus reſpectables Dames d'Angleterre, le Poëte *Dryden* dit que les Anges, fatigués de leur courſe, venoient ſe repoſer chez elle, parce qu'ils prenoient ſa maiſon pour le Ciel. Il ajoute que cette femme vertueuſe, pour qui chaque jour étoit Dimanche, ne fut pas plutôt entrée dans le Paradis, « qu'elle chanta dans le Chœur des Anges à Livre ouvert. Elle connoiſſoit déja tous leurs exercices ; rien n'étoit nouveau pour elle ; elle fut reçûe comme une ancienne amie. Les Saints ſes compagnons regardèrent avec un ſoin inquiet pour voir ſon nom dans l'éternel Livre du Deſtin ; & charmés d'être ſurpaſſés, ils virent avec joye des vertus ſans nombre ; mais ils furent bien étonnés de ne voir que du blanc à la trentième page ; ils commencèrent à croire que le Livre étoit imparfait, & que le reſte étoit déchiré. » Apparemment, dit le Traducteur, que la Sainte mourut à trente ans, & que le Livre du Deſtin étoit un journal de ſa vie.

Le Docteur *Swift*, dans une Elégie burleſque, a fait l'éloge funèbre du Savetier *Partridge*, qui ſe mêloit de compoſer des Almanachs. Entre autres plai-

ſanteries, il dit que le Savetier Aſtrologue ſe plaiſoit à ſemer la diſcorde parmi les Planètes. « Il joint *Mars* à *Ve-*
» *nus* dans un aſpect malin ; il fait in-
» tervenir *Mercure* pour guérir les maux
» que *Venus* a cauſés. »

Le genre d'Ouvrages ſur lequel M. l'Abbé *Yart* s'eſt étendu avec le plus de complaiſance, eſt celui des Epitaphes. Il prétend que les Anglois ont beaucoup mieux réuſſi que nous dans ces petites pièces ; & que comme leurs funérailles ſont célébrées avec plus de magnificence, leurs Epitaphes ſont auſſi écrites avec plus d'élégance & d'eſprit. Cependant, ſi l'on en juge par toutes celles qu'il a traduites, on en concevra une idée moins avantageuſe. Ce ne ſont, pour la plupart, qu'un abrégé aſſez ſec de la vie du défunt, entre-mêlé de louanges hyperboliques. Parmi les vingt-cinq que nous offre ce Recueil, je n'en trouve pas une qui mérite une attention particulière.

Les Anglois ont traité avec plus de ſuccès le genre paſtoral. *Pope*, *Walsh* & *Gay* en ont fixé les principes par leurs préceptes, & marqué les beautés par leurs exemples. Ils ont fait des Eclogues

excellentes, & des diſcours judicieux ſur ce genre de Poëſie. *Guillaume Walsh*, né dans le Comté de Worceſter, poſſéda une charge conſidérable à la Cour de la Reine *Anne*. *Dryden* le regardoit comme le meilleur Critique de ſa Nation: & *Pope*, encore jeune, eut le bonheur de l'avoir pour Maître. Il mourut en 1708 âgé ſeulement de quarante-cinq ans. Il a laiſſé un Recueil de Lettres Galantes, qui n'ont ni la fineſſe ni la légèreté des nôtres. Il y parle ſouvent de ſe pendre ou de ſe noyer, par un deſeſpoir amoureux; mais il conſeille à ſa maîtreſſe de ne faire ni l'un ni l'autre, de peur de ſe faire mal, ou de mouiller ſes habits.

Milady *de Montaigu*, par une ſingularité bizarre, a fait des *Eclogues de Ville & de Cour*, qui portent le nom des ſix jours de la ſemaine. Dans la première, intitulée *le Lundi & l'Anti-Chambre*, la femme de Chambre d'une Dame ſe plaint à la porte de l'appartement de ſa maîtreſſe, que celle-ci l'a chaſſée pour en prendre une autre. Cette femme « couve » dans ſon cœur des *penſées ſi peſantes*, « dit l'Auteur, que ſes porteurs gémiſ- » ſent ſous le cruel fardeau qu'ils ſont

» condamnés à porter. » Dans *le Mardi, ou le Caffé de S. James*, deux jeunes gens prétendent l'emporter l'un ſur l'autre en bonnes fortunes. Le plus avantageux ſe vante que toutes les femmes boivent à ſa ſanté. L'autre répond que boire à la ſanté de quelqu'un n'eſt pas toujours une faveur : &c.

De tous les diſcours que M. l'Abbé *Yart* a mis à la tête de chaque Article de ſon Recueil, celui qu'il a fait ſur la Fable me paroît mériter la préférence. Le caractère de cette eſpèce de Poëſie, & le génie des Auteurs anciens & modernes qui ont écrit dans ce genre, n'ont point échappé à ſon juſte diſcernement. Je ne parlerai que du Poëte *Gay*, le plus célèbre Fabuliſte de la Nation Angloiſe.

Jean Gay nâquit dans la province de Dévon l'an 1668. Il étoit fils d'un Gentilhomme peu riche, qui l'envoya à Londres pour y apprendre le Commerce. Il entra en qualité de garçon de boutique chez un Marchand de ſoye. Mais il ſe dégoûta de ce métier ; & comme il étoit incapable d'en exercer un autre, il ſuivit ſa vocation pour la Poëſie. Il publia de fort jolies pièces qui le firent connoître à la Cour ; on lut ſes ouvrages

avec plaiſir, mais on négligea ſa perſonne. Il vêcut & mourut avec mille protecteurs & ſans une ſeule penſion. *La Fontaine* avoit trouvé un aſile chez une femme généreuſe. *Gay*, qui lui reſſembloit encore plus par ſa conduite que par ſes Fables, eut auſſi le bonheur d'en trouver un chez la Ducheſſe de *Queensbury*, où il fit l'Opéra *des Gueux*, pièce ſingulière qui eut le plus grand ſuccès. C'étoit une Satyre ſanglante contre les Courtiſans & les Miniſtres. Cet Opéra auroit fait la fortune de ſon Auteur s'il avoit eu plus d'économie. Le Docteur *Swift* ſon ami, qui lui donnoit beaucoup d'argent, lui faiſoit ſouvent des reproches de ce qu'il l'employoit en de folles dépenſes. « Faites-vous, lui » diſoit-il, un petit revenu de ce qu'on » vous donne & de ce que vous gagnez » par vos ouvrages. Tâchez de vous pro» curer une vieille gouvernante, un » cheval, un petit jardin & quelques » bouteilles de vin de Portugal pour » vous & pour vos amis. Vous ne ſçavez » pas qu'un vieux Poëte eſt la créature » la plus inutile, la plus abandonnée, » la plus mépriſée qui ſoit au monde ? »

Les remontrances de *Swift* & la pa-

reſſe de *Gay* donnent lieu ici à une digreſſion. M. l'Abbé *Yart* nous rappelle à ce ſujet le ſouvenir de ſon ancien ami & de ſon compatriote feu M. *Linant*. M. *de Voltaire* lui trouvoit beaucoup d'eſprit & de talent, & l'exhortoit à cultiver la Poëſie. Mais *Linant*, plus ambitieux du repos que de la gloire, fuyoit le travail : ſur quoi M. *de Voltaire* lui adreſſa ces vers rapportés par notre Traducteur :

Connoiſſez mieux l'oiſiveté ;
Elle eſt ou folie ou ſageſſe.
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix dans l'Hyver de la vie
De ces fruits qu'au Printemps ſema notre induſtrie :
Courtiſans de la gloire, Ecrivains ou Guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

Rien ne fait plus d'honneur au cœur ſenſible de M. l'Abbé *Yart* que l'éloge de *Linant*. Il le repréſente comme un homme plein de génie & de probité. C'étoit véritablement un très-honnête Garçon, mais un très-médiocre Ecrivain ; ce qui

Digitized by Google

vaut peut être mieux que d'être un très-bon Poëte & un très-mauvais Citoyen.

Gay fit un ſecond Opéra dans le goût du premier ; mais on en défendit la repréſentation. Il en eut un chagrin ſi vif, qu'il tomba malade. Il mourut en trois jours d'une fièvre inflammatoire, dans un âge peu avancé, l'an 1732. Il fut enterré à l'Abbaye de Weſtminſter ; & M. l'Abbé *Yart* fait cette réfléxion : « On eſt » plus raiſonnable en France ; on donne » à un Sçavant une place d'Académi- » cien, ou une penſion qui le fait vivre ; » & quand il eſt mort on l'enterre com- » me un autre. En Angleterre les Sça- » vans vivent comme des Gueux, & ſont » enterrés comme des Rois. »

Parmi les Fables du Poëte *Gay*, je ne ferai mention que de celles qui ſont le plus éloignées de notre goût. J'en choiſis deux en particulier. L'une eſt intitulée : *les Corbeaux, le Foſſoyeur, & le Ver de terre* ; l'autre : *la Cour & la Mort.* Deux Corbeaux perchés ſur un arbre dans un Cimetière ſentirent l'odeur d'un Cadavre. Il y a ſans doute, dirent-ils, quelque Cheval mort dans le voiſinage. Un Foſſoyeur étoit près de-là qui les entendit. Bêtes inſenſées, leur dit-il, il

faut que vous ayez bien peu d'uſage du monde, pour ne pas diſtinguer l'odeur d'un Homme d'avec celle d'un Cheval. Reſpectez davantage l'eſpèce humaine en général, & en particulier le Cadavre d'un Gentilhomme qui habitoit le Château voiſin. Nous ne croyons pas, reprirent les Corbeaux, que ce ſoit manquer de reſpect au genre humain que de confondre ces odeurs. La diſpute s'anima; on en vint aux injures; &, pour finir le différend, on s'en rapporta au jugement, ou plutôt au goût d'un Ver de terre qui ſe trouva là par hazard. Celui-ci décida que l'Homme étant le plus gourmand de tous les Animaux, ſon Cadavre avoit toujours été pour lui le plus mauvais de tous les mêts. De-là le Poëte conclut que les Bêtes ont ſur nous une ſorte de ſupériorité. Cette Fable eſt très-étendue dans l'original, ainſi que dans la traduction; on n'a omis aucune des circonſtances dégoûtantes dont un pareil ſujet eſt ſuſceptible. Vous obſerverez cependant que cette pièce eſt dédiée à une jolie femme.

Dans la ſuivante on repréſente la Mort aſſiſe ſur un Trône ténébreux au milieu de ſa Cour. La Fièvre, la Goute,

Digitized by Google

la Gravelle, la Peſte & toutes les maladies compoſent ſon cortège. Cette nuit, dit-elle, je nomme mon premier Miniſtre : que chacun de vous déclare ſes droits ; le mérite ſeul ſera préféré. Après que tout le monde eût expoſé ſes raiſons, on attendit en ſilence la déciſion. Pourquoi, dit la Mort, les Médecins ne parlent-ils pas auſſi pour eux ? Le mérite fut toujours connu pour être modeſte. Mais quoi ! il ne s'en trouve point ici ; ſans doute que leurs honoraires les appellent auprès de leurs malades ? En attendant, je donne la dignité vacante à l'Intempérance, de qui vous tenez toutes vos charges.

Les Anglois ont, comme nous, des Chanſons bachiques, galantes, critiques, morales & champêtres. Je ne rapporterai qu'un Couplet de cette dernière eſpèce. « Quoique je ne ſois qu'une » jeune Payſane, j'ai l'ame fière, ô ! je » me crois autant que celle qui porte » de beaux habits, ô ! quoique le mien » ſoit de toile commune, j'ai la peau, ô ! » tout auſſi bien que celles qui portent » des robes de ſoye, & qui lèvent fiè» rement la tête, ô ! »

M. l'Abbé *Yart* prétend que le défaut

des Chanſons Angloiſes eſt de renfermer trop d'eſprit. Apparemment qu'il n'a pas fait choix des meilleures ; car je ne trouve point ce défaut dans toutes celles qu'il a traduites. Je pourrois dire la même choſe des Madrigaux & des Epigrammes, dont voici la moins mauvaiſe. Il s'agit d'un ſourd qui a une méchante femme. Je n'entens, dit-il, ni les cloches de mon Egliſe, ni le bruit du tonnerre ; à peine, hélas ! entens-je la voix de ma femme.

Le Tome ſeptième, par lequel l'Auteur ſe propoſe d'achever ſon Ouvrage, contiendra les Contes, & quelques morceaux de la Poëſie Lyrique des Anglois, ſur laquelle on n'a point encore écrit parmi nous. En joignant ces ſept Volumes au Théâtre Anglois de M. *de la Place*, on aura un Recueil complet de tous les genres de Poëſies que cette Nation a cultivés. Mais dans les plus petites pièces, comme dans les plus grandes, c'eſt toujours le même génie & la même inégalité ; des idées ſublimes & des idées baſſes, de l'or pur & du plomb vil. M. l'Abbé *Yart*, eſtimable en bien des points, n'a pas toujours lui-même le goût ſûr ni délicat.

Digitized by Google

L'Eloge de la Sincérité, Poëme.

Notre Jeuneſſe Littéraire commence ordinairement, Monſieur, par travailler pour les prix de Province, & lorſqu'elle a eu le bonheur d'en remporter, ſon ambition s'éleve juſqu'à ceux que diſtribue l'Académie Françoiſe. M. *le Mière* n'a point ſuivi cette route commune. Couronné d'abord dans la Capitale, il n'a pas dédaigné les Lauriers Provinciaux. Un Poëme de ſa façon, intitulé, *l'Eloge de la ſincérité*, a obtenu cette année les Suffrages unanimes de l'Académie de Pau. Le Vainqueur vient de faire imprimer ſa pièce à Paris, chez *le Prieur*, Imprimeur ordinaire du Roi, Rue Saint Jacques. Ce morceau m'a paru bon en général; j'y ai trouvé des vers bien faits & pluſieurs de fort heureux.

M. *le Mière*, après avoir écarté de ſon ſujet les Nymphes du Permeſſe, les Dieux de la fiction, apoſtrophe la *Sincérité*, & lui peint l'homme ſoumis à ſes loix dans ſes premiers années.

Son Berceau t'offre un Temple à ta gloire érigé:
Qu'on m'amène un Enfant, qu'il ſoit interrogé,

Son cœur n'hésite point, il vole sur sa bouche;
Chaque réponse est simple, & nous charme & nous touche;
Son maintien, son air seul peint l'ingénuité;
Avant qu'il la prononce, il dit la vérité.

Le Poëte, par contraste, fait un portrait de la Cour :

Quelle foule brillante, empressée, inquiette;
Sous ces Lambris dorés en tumulte se jette!
Je reconnois la Cour, ce Dédale éclatant;
La feinte au double front y marche en serpentant.
C'est-là que tout est fard, illusion, surface,
Que l'Amitié trahit, & que la Haine embrasse;
C'est-là que l'Orgueil rampe, & qu'aux déguisemens
La folle Ambition vend tous les sentimens.
Tu parus cependant sous ce Ciel infidelle,
Rare SINCERITE'; tu n'y fus que plus belle:
Tu guidas *Philoxène* à la Cour de *Denys*,
A la Cour de nos Rois les *Mornays*, les *Sullys*.
. . . . . .
Que vois-je aux Champs d'Ivry! Vaincu par sa foiblesse,
Cet immortel *Henri* s'endort dans la mollesse;
Le Héros cède à l'Homme, & le Roi n'est qu'Amant;

Quel écueil imprévû ! Quel dangereux moment!
Sully parle : à ſa voix ſon Prince, avec ſurpriſe,
S'éveille, voit ſes fers, en rougit, & les briſe.

C'eſt toi, SINCERITE', que l'on vit quelquefois,
Sévère & courageuſe, oſer parler aux Rois,
Ou pour la Vérité contre la Flatterie,
Ou pour l'Humanité contre la Tyrannie.
Ainſi, des Conquérans le plus ambitieux,
Veut-il, fils d'un Mortel, paſſer pour fils des Dieux ?
A cette ſacrilège & vaine Apothéoſe
Le ſage *Calliſthène* eſt le ſeul qui s'oppoſe :
Ainſi, le jour qu'*Auguſte*, abuſant de ſon rang,
Alloit changer le Trône en Tribunal de ſang,
Mécène ſçut ſauver [zèle inoui peut être !]
La vie aux Accuſés, & la gloire à ſon Maître.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Mai 1754.

LETTRE XIV.

Cours de Belles-Lettres.

LA nouvelle édition du *Cours de Belles-Lettres, ou Principes de la Littérature*, par M. l'Abbé *Batteux*, me

donne lieu de vous entretenir de ce Livre déja ancien pour le fond, mais nouvellement augmenté de la valeur d'un Volume. Il parut d'abord ſous le titre des *Beaux Arts réduits à un même principe*, & l'on n'y traitoit que de la Poëſie, de la Peinture, de la Muſique & de la Danſe. L'Auteur embraſſa depuis tous les genres de Littérature, & donna un ſecond Traité, intitulé : *Cours de Belles-Lettres*. Le Public ayant porté un jugement favorable ſur ces deux Ouvrages, M. l'Abbé *Batteux* a cru devoir les réunir & n'en former qu'un ſeul Livre, qu'il a diviſé en trois Parties. Dans la première il établit le principe fondamental des Beaux Arts ; il fait, dans la ſeconde, l'application de ce principe aux différentes eſpèces de Poëſie ; dans la troiſième, il rappelle à ce même principe tous les autres genres de Littérature.

Tous les Arts ſe réuniſſent à un centre commun ; c'eſt l'imitaion de la Nature. Il faut diſtinguer deux ſortes d'imitations dans les Ouvrages Littéraires : l'une eſt un portrait qui repréſente la Nature telle qu'elle eſt ; c'eſt l'objet de l'Eloquence, en comprenant ſous

ſous elle l'Oraiſon, l'Hiſtoire, le genre Epiſtolaire. L'autre eſt un tableau qui repréſente la Nature telle qu'elle peut être ; c'eſt la Poëſie avec toutes ſes eſpèces. L'Eloquence rend la vérité trait pour trait, & va à l'utile. La Poëſie peint le vraiſemblable, & ſon objet eſt de plaire. De-là naiſſent les propriétés & les règles générales de chaque eſpèce d'Ouvrages, ſoit en vers, ſoit en proſe. Quand l'Eloquence peint, d'après la vérité, les faits & leurs cauſes, c'eſt l'Hiſtoire : les raiſonnemens & les ſentimens, c'eſt l'Oraiſon : la ſituation & les penſées de celui qui écrit, c'eſt le genre Epiſtolaire. Quand la Poëſie raconte, d'après le vraiſemblable, les avantures des hommes & des Dieux, c'eſt la Poëſie narrative. Quand elle fait parler les Héros eux-mêmes, ou les Dieux qu'elle introduit, c'eſt la Poëſie dramatique. Quand elle exprime les ſentimens & l'yvreſſe du cœur, c'eſt la Poëſie lyrique. La Poëſie & l'Eloquence ont toutes deux les mêmes fonctions ; c'eſt de peindre ; les mêmes couleurs pour peindre, ce ſont les mots ; le même objet à peindre, c'eſt la Nature. Mais l'une travaille en eſclave pour le ſervice & le

beſoin ; l'autre en ſouveraine qui ne s'occupe que de fêtes & d'amuſemens. Toutes leurs opérations ſont ſubordonnées à leurs points de vûe. De-là vient dans l'une, la Poëſie des choſes, la Poëſie du ſtyle, l'harmonie artificielle, le luxe & l'éclat. Dans l'autre, la vérité des choſes, la ſimplicité & la modeſtie de l'expreſſion. C'eſt donc à l'imitation de la Nature que ſe rapportent ces deux Arts, & il n'eſt aucune branche dans l'un & dans l'autre qui ne tienne à cette tige commune. Voilà, Monſieur, l'idée générale, & comme l'arbre généalogique de tout l'Ouvrage.

L'Auteur commence par la Poëſie de récit, qu'il diviſe en trois ſortes, l'Apologue, l'Eclogue & l'Epopée. La Nature, les règles, l'origine de ces différentes eſpèces de Poëſies, les ornemens dont elles ſont ſuſceptibles, les défauts qui les déparent, le caractère des plus célèbres Auteurs qui ont écrit dans ces trois genres, l'analyſe de leurs Ouvrages, accompagnée d'un examen raiſonné & d'une critique judicieuſe ; tout cela, Monſieur, eſt préſenté avec une clarté & une préciſion admirables.

M. l'Abbé *Batteux* ſuit la même

méthode en parlant de la Poëſie dramatique, lyrique & didactique. Il traite enſuite de l'Eloquence, ſous laquelle, comme on l'a dit, il comprend l'Oraiſon, l'Hiſtoire & le genre Epiſtolaire; & c'eſt proprement là ce que préſente de nouveau cette dernière Edition. On demandera peut-être pourquoi dans un Ouvrage, où l'on prétend rappeller tout à l'imitation de la Nature, on n'a point parlé d'abord des écrits en proſe, qui ſont, ſans contredit, plus près de la Nature que la Poëſie? C'eſt, dit l'Auteur, que pour apprendre à juger en matière de Littérature, il faut s'exercer d'abord ſur les Ouvrages, où les beautés & les défauts étant plus ſenſibles, donnent auſſi plus de priſe au goût & à l'eſprit. L'art s'y montre ſans myſtère; & quand on eſt bien ſûr d'en avoir ſaiſi les vrais principes, on le reconnoit plus aiſément dans les écrits en proſe où il ſe cache davantage.

Quoique nous ayons déja une infinité d'excellens Traités ſur l'Eloquence, vous trouverez, Monſieur, ſi vous liſez la dernière Partie de cet Ouvrage, que M. l'Abbé *Batteux* a ajouté beaucoup de choſes nouvelles à ce qu'ont dit avant

lui les Maîtres de l'Art. Je pourrois citer en particulier tout l'Article ſur l'harmonie Oratoire, le nombre & la mélodie. Ce morceau préſente des idées neuves, qu'il faut lire dans le Livre même.

De la mélodie, de l'harmonie & du nombre, il réſulte ce qu'on appelle le ſtyle dans le diſcours. La différence des ſtyles & leurs diverſes qualités forment encore un Article inſtructif & même agréable. Voici en particulier ce que dit l'Auteur touchant la naïveté du ſtyle, qu'il ne faut pas confondre avec ce qui s'appelle *une naïveté.* Cette dernière eſt l'expreſſion de la légèreté, de l'ignorance ou de l'imbécillité, & ſouvent de tout cela à la fois. Vous en verrez un exemple dans les vers ſuivans :

Un Meûnier moribond voyant ſa femme en pleurs,
Lui dit, ma femme, je me meurs;
Comme en notre métier un homme eſt néceſſaire,
Jacques, notre garçon, ſeroit bien ton affaire;
C'eſt un fort bon enfant, ſage, & que tu connois.
Epouſe-le, croi-moi, tu ne ſçaurois mieux faire.
Hélas, dit-elle, j'y ſongeois;

La réponſe de cette femme eſt *une naïveté*. « La naïveté au contraire n'eſt » que le langage de la franchiſe, de la » liberté, de la ſimplicité : dans une » naïveté il n'y a ni réflexion, ni travail, » ni étude. Il y a de tout cela dans le » diſcours qui eſt naïf ; mais il n'en pa- » roît pas plus que s'il n'y en avoit pas. » Dans une naïveté, la penſée, le tour, » les mots, tout eſt né du ſujet, tout en » eſt ſorti ſans art. Dans le naïf, on a » examiné, choiſi, mais on n'a pris que » ce qui étoit né du ſujet & des circonſ- » tances. Une naïveté ne convient qu'à » un ſot qui parle ſans être ſûr de ce » qu'il dit. La naïveté ne peut apparte- » nir qu'aux grands génies, aux vrais ta- » lens, aux hommes ſupérieurs. » Mais comme cette naïveté ne conſiſte guères que dans une nuance preſque imperceptible, l'Auteur, pour en fixer l'idée, diſtingue quatre eſpèces de penſées dans un Ouvrage de goût : les naïves qui naiſſent du ſujet & en ſortent d'elles-mêmes ; les naturelles qui ſont auſſi dans le ſujet, mais qui ont beſoin d'un peu d'aide pour éclorre ; les penſées tirées, qui demandent de l'effort, & ſont autant de l'Auteur que du ſujet ; les

penſées forcées, qui ne ſortent du ſujet que par une eſpèce de violence que l'Auteur leur a faite. Dans le diſcours que *Tite-Live* fait tenir à *Mucius*, parlant à *Porſenna*, M. l'Abbé *Batteux* trouve des exemples de ces quatre eſpèces de penſées. *Je ſuis Romain, Mucius eſt mon nom.* Voilà du naïf. *C'eſt un ennemi qui a voulu tuer ſon ennemi.* *Mucius* a pu parler ainſi; par conſéquent cela eſt naturel : cependant on voit dans cette eſpèce d'antithèſe un peu plus d'art que dans ce qui précède. *J'ai, pour recevoir la mort, le même courage que pour te la donner.* Le ſujet aſſurément ne rejette point cette penſée; mais l'Hiſtorien paroît être au moins de moitié avec le Héros; cela eſt tiré. *Il eſt d'un Romain de faire & de ſouffrir de grandes choſes.* Cette fin eſt belle, noble & ſublime; mais elle ne paroît pas être à ſa place. C'eſt une ſentence, une généralité qui eût été beaucoup mieux dans la bouche d'un Orateur du temps de *Pline*, que dans celle d'un Soldat du ſiècle de *Brutus*. *Romanus ſum, inquit, Civis : Caïum Mucium vocant. Hoſtis hoſtem occidere volui. Nec ad mortem minùs animi eſt, quàm fuit ad necem. Et facere & pati fortia Romanum eſt.*

Digitized by Google

L'Hiſtoire, le ſtyle Epiſtolaire & les Principes de la traduction ſont la matière des trois dernières Sections de cet Ouvrage. Le principe de l'imitation eſt toujours le fil qui conduit M. l'Abbé *Batteux* dans toutes ces différentes routes; & l'application qu'il en fait eſt toujours auſſi heureuſe. En réduiſant ainſi les diverſes branches de la Littérature à une ſeule loi, il fixe tout d'un coup ceux qui ont véritablement le génie des Arts; & il abſorbe toutes ces petites règles de détail qu'il ſuffit de connoître par le ſentiment, & dont la théorie ne fait que gêner l'eſprit ſans l'éclairer.

La nouvelle Edition de cet Ouvrage eſt en quatre Volumes in-12, & ſe trouve à Paris chez *Deſaint* & *Saillant*, Libraires, Rue Saint Jean de Beauvais, & chez *Durand*, Rue Saint Jacques.

Imitation des Odes d'Anacréon en Vers François.

Le projet d'imiter *Anacréon*, déja tenté plus d'une fois parmi nous, vient d'être renouvellé, Monſieur, par un Auteur qui ſe flatte d'être plus heureux

que Madame *Dacier*, *Longepierre*, *la Foſſe* & *Gâcon*. Je ne voudrois pas avancer comme lui, quand même je ſerois le Traducteur d'*Anacréon*, que ce fut *le Poëte le plus admiré de l'Antiquité*. J'aimerois mieux le donner pour le Poëte le plus aimable de la Grèce. Je le repréſenterois comme le peintre des Plaiſirs, l'interprète du Sentiment, le chantre des Ris, des Jeux, des Amours & des Graces. Quelle ſimplicité charmante! Quelle naïvete d'expreſſions! En même temps, quelle juſteſſe, quelle pureté, quelle élégance, quelle fécondité d'invention, quel choix, quelle retenue, quelle fineſſe de goût! C'eſt de lui dont on peut bien dire qu'il a derobé la Ceinture de *Venus*. Imaginez-vous le langage le plus doux & le plus ſéduiſant ſur les lèvres d'un *la Fontaine*, mais d'un *la Fontaine* toujours galant, toujours délicat, ne reſpirant que le plaiſir, & n'écrivant, pour ainſi dire, que dans les momens du cœur & de la volupté.

Les règles que le nouvel Imitateur établit dans ſa Préface au ſujet de la traduction, me paroiſſent d'ailleurs fort ſenſées. Au ſujet de la différence du co-

Digitized by Google

loris & de ſon effet dans les Langues, il fait cette comparaiſon. Donnez à la plus belle Françoiſe le teint de la plus belle Négreſſe, elle piquera notre curioſité; mais elle ceſſera de faire notre admiration. C'eſt pourtant le même viſage, les mêmes traits, la même perſonne. Mais elle n'a plus cette blancheur qui nous charme, & qui devient pour nous un préjugé nationnal. Peut-être encore cette différence de teint nous révolteroit-elle. Que ſeroit-ce donc ſi la belle Françoiſe, en perdant ſa blancheur naturelle, perdoit également ſes traits & ſes graces ordinaires? Je crains bien que notre Imitateur n'ait dicté des loix trop ſévères, & que la beauté Grecque ne ſe ſoit changée entre ſes mains. Vous allez en juger vous-même, Monſieur.

Vous regardez la troiſième Ode d'*Anacréon* comme une de ſes plus belles. Fiction ingénieuſe, narration vive, dialogue intéreſſant, incidens heureux, dénoûment agréable, tout s'y trouve. C'eſt un tableau de l'*Albane*. Qu'il eſt difficile de rendre dans notre Langue cette Peinture charmante? Je vais eſſayer de vous l'offrir en Proſe, ou plutôt en vers blancs. Je n'ai pas le temps de les ri-

mer, & peut-être n'y réuſſirois-je pas.

Dans le ſilence de la nuit,
Alors que tourne deja l'Ourſe *
Entre les mains du Bootès ;
Que ſur la terre les Mortels
Fatigués du travail repoſent :
L'Amour voulant entrer chez moi
Heurta l'autre jour à ma porte.
Qui, dis-je, frappe de la ſorte,
Pour interrompre mon ſommeil ?
Mais l'Amour : Ouvre-moi, dit-il,
Je ſuis un Enfant ; ne crains rien :
Tranſi de froid, nud ſous l'orage,
J'erre dans une obſcure nuit.
A cette voix je ſuis ſenſible ;
J'allume ſoudain mon flambeau ;
J'ouvre, & j'apperçois en effet
Un enfant, mais qui porte un Arc,
Avec un Carquois & des Aîles.
Je le fais aſſeoir près du feu ;

* La grande Ourſe, comme tout le monde ſçait, eſt une Conſtellation du Nord près du Pôle ; elle eſt ſuivie d'une autre Conſtellation, que les Grecs ont nommée *Bootès* & *Arctophylax*, *Garde-Ourſe*. *Anacréon* ne pouvoit mieux marquer Minuit qu'en diſant que l'*Ourſe* tourne déja autour du Pôle Arctique, parce qu'effectivement elle ne commence à tourner autour de ce Pôle qu'à Minuit. Preſque tous les Traducteurs en vers n'ont point rendu ce petit trait d'Aſtronomie. Ils ont craint ſans doute qu'il n'eût l'air trop ſcientifique, tandis qu'il n'eſt que gracieux & poëtique.

Digitized by Google

Dans mes mains j'échauffe les ſiennes ;
Et de ſa blonde chevelure
Je diſſipe l'humidité.
Dès qu'il eut repris ſes chaleurs :
Voyons, dit-il, [car à préſent
Il doit me revenir un Arc]
Si ma corde n'eſt point gâtée :
Il tire, & par un trait lancé
Il me bleſſe au milieu du cœur :
Puis, en riant, ſaute de joie.
Mon Hôte, félicite-moi,
Dit-il, mon Arc n'a point de mal ;
Mais je crois ton cœur bien malade.

Voilà, j'oſe le dire, *Anacréon* rendu vers pour vers dans toute ſa naïveté ; mais non dans toute ſa grace. Il manque à cette peinture le coloris de la Langue Grecque ; la même cadence ne flatte plus l'oreille. Il eſt impoſſible de rendre l'expreſſion. Mais, toute ſimple, toute littérale qu'eſt cette verſion, il me ſemble qu'elle fait mieux ſentir le génie du Poëte que des traductions ou des imitations paraphraſées. Je me trompe peut-être ; mais je la préférerois à celle qu'en a faite le nouvel imitateur : je m'en rapporte, Monſieur, à votre jugement. Sur-tout ne perdez point de

vûe le caractère ſimple & naïf de l'Original ; voici la Copie :

L'heure ſonnoit, où Morphée en ſilence,
Sur les Mortels répand en abondance
Ses doux pavots. De ſes voiles la Nuit
Enveloppoit mon tranquille réduit.
Sans nuls ſoucis, & le cœur ſans tendreſſe,
J'étois plongé dans un ſommeil profond :
Quand à ma porte, écueil de la triſteſſe,
L'Amour heurta. Qui demande ? Il répond :
C'eſt un Enfant égaré, ſans aſyle,
Qui, tout mouillé, ne ſçait que devenir ;
Je meurs de froid, hélas, daignez m'ouvrir ;
Ne rendez pas ma prière inutile.
Je prends ma lampe & l'allume à l'inſtant ;
J'ouvre ma porte, & je vois un Enfant ;
Il étoit nud, & tout trempé de pluye ;
Il me cachoit ſon Arc & ſon Carquois ;
Auprès du feu, de mon mieux, je l'eſſuye,
Et dans mes mains je réchauffe ſes doigts.
Mais auſſi-tôt qu'il eût repris courage,
Voyons, dit-il, ſi mon Arc, à l'orage,
Et cette Corde auront pu réſiſter.
Cruel Enfant ! Devois je l'aſſiſter ?
Il tend ſon Arc, & ſoudain il me bleſſe ;
Il lance un trait qui me perce le cœur.
Réjouis-toi, dit-il, de mon adreſſe ;
Je t'ai bleſſé ; mais c'eſt une faveur.

Digitized by Google

J'aurois pu mettre en caractères Italiques preſque tous les vers de cette petite pièce, tant ils s'éloignent du goût d'*Anacréon*. Eſt-ce là ſon tour d'eſprit ? Sont-ce là ſes penſées ? Et peut-on s'en dire l'imitateur, quand on s'en écarte à ce point ? Quel ſtyle diffus & chevillé ! Les deux Poëtes n'ont rien de commun que le ſujet qu'ils traitent ; ils vont enſemble par la même route ; mais l'un marche avec tout l'attirail de l'art le plus peſant, & l'autre avec toute la ſimplicité de la plus belle Nature. Je ne relève ici que les fautes de reſſemblance avec l'Original, ſans m'arrêter aux fautes de poëſie & de langage. Le choix même que notre Auteur a fait des vers de dix ſyllabes, n'eſt propre qu'à faire mieux ſentir le charme des petits vers d'*Anacréon*. Ceux-ci ſemblent nés pour un léger badinage du cœur, & ceux-là pour un ouvrage ſérieux de l'eſprit. La meſure & la forme des vers contribuent plus qu'on ne penſe au mérite de la Poëſie ; c'eſt à quoi nos jeunes Poëtes ne font pas aſſez d'attention. Tout le reſte de l'Ouvrage de notre moderne Interprète eſt à peu près dans le même goût. Son imitation eſt une preuve nouvelle qu'*Anacréon* eſt inimitable.

Digitized by Google

Longepierre & *la Foſſe* ſes devanciers n'ont pas beaucoup mieux réuſſi, quoiqu'ils paroiſſent ne pas tant s'écarter de leur modèle, & que du moins ils s'attachent à le ſuivre dans ſes penſées. Mais la liberté qu'ils ſe donnent de travailler en vers de différente meſure, rend auſſi leur poëſie très-différente de celle d'*Anacréon*. Ils n'ont d'ailleurs ni graces, ni aménité. Voici du *Longepierre*.

Au milieu de la nuit, lorſque l'Ourſe immortelle
Tourne deſſous la main de ſon Garde fidelle,
Et que tous les humains, las des travaux du jour,
Dans les bras du ſommeil attendent ſon retour:
L'Amour vint heurter à ma porte.
Qui frappe, dis-je, de la ſorte?
Et, troublant mon repos, diſſipant ſa douceur,
Vient de mon ſonge ainſi finir l'aimable erreur?
Ne craignez rien, dit-il, ouvrez ſans défiance:
Je ſuis un pauvre Enfant, ſans force & ſans défenſe,
Et mouillé, friſſonnant, &c.

On voit d'abord que tous ces grands vers flaſques & trainans ne répondent

point aux vers badins de l'Original ; qu'au contraire ils leur ſont diamétralement oppoſés. *Anacréon* devient un Géant énorme qui marche avec peſanteur, & ce n'eſt qu'un Berger aimable qui s'avance pour danſer & pour chanter.

La Foſſe ne le rend pas moins méconnoiſſable :

Au milieu de la pluye & d'une obſcure nuit,
Quand tout dort dans les airs, ſur la terre & dans l'onde,
L'autre jour à ma porte on vint faire du bruit.
Du lit, où je dormois dans une paix profonde,
Je crie, en ſurſaut réveillé,
Quel bruit fait-on là-bas ? &c.

Ce dernier vers donne envie de rire, & le début de cette petite pièce reſſemble à celui d'un grand Poëme. Le

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras,

de *Virgile*, n'a pas plus de gravité.

Gâcon n'a traduit *Anacréon* que pour avoir lieu de ſe moquer de tous ſes Confrères les Traducteurs. Comme il eſt venu le dernier, il a profité de leurs fautes. S'il n'a pas l'avantage de les

ſurpaſſer de beaucoup, il a du moins le mérite d'avoir fait un aſſez joli Roman des Odes d'*Anacréon*. Les avantures du Poëte Grec y ſont enchainées par un fil hiſtorique, & ſes Odes viennent aſſez à propos par des circonſtances qui les amènent dans leur ordre naturel. Ses vers me paroiſſent auſſi en général plus coulans & plus faciles que ceux de tous les autres Traducteurs ou Imitateurs en vers, ſans en excepter un ſeul. Mais la traduction Latine de *Henry Etienne* l'emporte infiniment, à mon gré, ſur toutes les verſions Françoiſes : elle eſt en petits vers bien cadencés, qui répondent parfaitement aux vers Grecs. Voici le commencement de la troiſiéme Ode :

Nuper, ſilente nocte,
Cùm jam rotatur Urſa
Circà manum Boota,
Et corpus omne ſomnos
Feſſum labore carpit ;
Supervenit, foreſque
Meas Cupido pulſat.
Quis tundit oſtium, inquam,
Turbatque ſomniantem ? &c.

Je ne vous dis rien, Monſieur, de la traduction en proſe de Madame *Dacier*.

Vous ſçavez qu'elle n'a pas mieux rendu les graces d'*Anacréon* que M. *Dacier* n'a rendu celles d'*Horace*.

Pour revenir au nouveau Copiſte, il a terminé ſon Ouvrage par une petite *Comédie-Ballet en vers & en proſe, qui a pour titre* : *ANACREON*. Elle a quelque mérite par l'invention & par le dialogue. C'eſt l'*Amour*, *Bacchus* & *Terpſicore* qui ſe diſputent le cœur d'*Anacréon* dans les Champs Elyſées. Le fortuné Vieillard les accorde tous trois, & réunit leurs plaiſirs; ce qui peint aſſez heureuſement le caractère de ce Poëte & celui de ſes Poëſies. La Table, la Danſe & l'Amour en ſont l'ame & le ſujet. Cette petite pièce finit par un Divertiſſement en l'honneur d'*Anacréon*. Il y a des Couplets ingénieux dans le Vaudeville. L'Amour dit dans le premier Couplet :

Aimez, riante Jeuneſſe;
Livrez vos cœurs aux Amours;
Sous leurs aîles la Vieilleſſe
Voit renaître ſes plus beaux jours.
La Nature, toujours ſage,
Eſt l'écho de la Raiſon;
Elle vous dit à tout âge,
Imitez Anacréon.

Digitized by Google

Cette Brochure, qui se trouve à Paris chez *Prault* l'aîné, Libraire, Quai de Conti, est adressée au Roi de Prusse par une grande Epître Dédicatoire en vers. Un badinage léger, mais respectueux, dans le goût d'*Anacréon*, qui devoit faire les honneurs de l'hommage, eût peut-être mieux convenu qu'une Dédicace d'un style emphatique.

Les Femmes.

Un jeune Marquis consulte un Militaire, qui a de l'expérience, sur la manière de se conduire avec les femmes. Celui-ci lui répond qu'il faut commencer par les connoître, & se charge de lui donner là-dessus les instructions nécessaires. Il en fait le sujet de douze Lettres, qui forment les deux Parties d'une Brochure intitulée : *Les Femmes, ou Lettres du Chevalier de K*** au Marquis D****.

Il y a des femmes sages ; il y en a de voluptueuses, de prudes, de coquettes, de petites maîtresses, de dévotes ; des femmes à grands sentimens, d'autres qui donnent dans le bel-esprit, &c. Cette diversité de caractères veut qu'on

agiſſe différemment. Si la femme que vous aimez eſt ſage, ſa vertu ſera le rempart qu'elle oppoſera ſans ceſſe à vos deſirs; mais elle ſe gardera bien de vous avertir que vos ſoins ſont inutiles; elle vous laiſſera toujours quelque lueur d'eſpérance, perſuadée que ce qui n'eſt point à l'uſage de ſon cœur, peut du moins ſervir de triomphe à ſa beauté. Mais ſi, à force de prévenances, d'attentions & d'empreſſemens, vous parvenez à la rendre ſenſible, le plaiſir que vous reſſentirez de votre victoire n'approchera pas de tout ce que vous aurez ſouffert. Le tems propre à l'amour dure ſi peu; pourquoi le perdre en vains deſirs? Tout ce qui eſt aimable a des droits ſur notre cœur; & lorſque tant d'objets gracieux ſe préſentent ſans obſtacles, faut-il pourſuivre un bien difficile à acquérir? Tel eſt, Monſieur, le premier conſeil que donne le Chevalier au jeune Marquis ſon élève.

Il y a bien de l'ennui à eſſuyer avec une femme à grands ſentimens, quand on ignore la manière de la vaincre. Ces femmes ſont au deſeſpoir d'être ſévères, & ne cherchent qu'un prétexte pour ſe rendre. Il n'eſt queſtion alors

que de ſçavoir profiter des occaſions qu'elles font naître elles-mêmes, ſans paroître y avoir part. L'Auteur cite l'exemple d'une femme de ce caractère, qui, malgré les plus vives inſtances, n'avoit jamais rien accordé à ſon amant. Elle dinoit ſouvent tête à tête avec lui; & auſſi-tôt après ſon caffé, elle ſe retiroit dans un Cabinet, dont elle lui défendoit l'entrée. Elle ſe couchoit ſur un lit de repos, y reſtoit une heure entière dans une eſpèce de léthargie; elle prétendoit que, dans ces momens là, le feu auroit pris à ſa maiſon qu'elle ne ſe ſeroit pas-ſauvée. L'imbécille Amant n'entendit pas ce langage, & reſpecta ſon repos juſqu'à ce qu'un ami lui fît comprendre que cette défenſe étoit un ordre de ſaiſir l'inſtant de l'anéantiſſement. Il profita de l'avis dès le lendemain ſans trouver la moindre réſiſtance à ſes deſirs: il entendit ſeulement quelques ſoupirs, & rien de plus.

Il eſt une autre eſpèce de femmes qu'il n'eſt pas aiſé de ſubjuguer. Ce ſont ces coquettes, qui, vertueuſes par tempéramment, ſçavent joindre la pureté des mœurs avec un goût décidé pour le plaiſir. Pourvû qu'elles

Digitized by Google

puiſſent ſe dire à elles-mêmes, je n'ai rien à me reprocher, elles s'embarraſſent peu du reſte; elles ſont flattées de s'entendre dire qu'on les aime; elles quêtent même des déclarations, mais elles ne ſont jalouſes que de la préférence de l'hommage. Ne croyez pas cependant, Monſieur, qu'il ſoit impoſſible d'en venir à bout; il ne s'agit que de piquer leur amour propre, en l'attaquant avec les dehors de l'indifférence. Dans une Ville où le Régiment du Chevalier de *K**** étoit en garniſon, il y avoit une coquette, appellée Madame *de B...* qui ſe conduiſoit ſi bien, qu'elle ne donnoit jamais lieu de croire qu'elle partageât l'amour qu'elle inſpiroit. Tous les Officiers ſe liguèrent pour procurer au Chevalier l'honneur de la dompter. Ils le repréſentèrent à cette Dame comme un homme qui n'avoit jamais aimé, & qui ne trouvoit rien dans les femmes qui pût intéreſſer le cœur. On l'avoit prévenu ſur la réputation d'homme indifférent qu'on lui avoit donnée auprès de cette femme : & toute ſon attention fut de ſoutenir ce rôle. Madame *de B...* ſe fit une affaire d'honneur de le ſoumettre. Elle employa tout ce qu'elle

avoit d'esprit & d'attraits ; elle l'invita à passer avec elle quelques jours à la campagne ; elle alla jusqu'à le faire coucher dans une chambre voisine de la sienne, en laissant toutes les portes ouvertes. Le Chevalier étoit furieusement tenté de profiter d'une si belle occasion ; mais il craignit que ce ne fut un piège qu'on lui tendoit pour se moquer de lui. Il resta donc dans son lit, & fit même semblant de ne point entendre un bon soir très-séduisant qu'on lui donnoit. Madame *de B...* en conçut un si grand dépit, qu'elle ne put s'empêcher d'en témoigner plusieurs fois son mécontentement. Elle le fit un jour d'une manière si tendre, que le Chevalier s'apperçut que c'étoit là le vrai moment de réparer sa faute : il l'expia dans ses bras.

Quand on est assez heureux pour plaire à une femme tendre, il n'est pas nécessaire d'user de détours avec elle pour la mener au but. Si elle retarde le bonheur d'un amant, il n'en sera que plus dédommagé par le chagrin qu'elle aura de le refuser. Le seul conseil qu'on donne au Marquis, c'est de s'attacher de bonne foi à une femme de ce

Digitized by Google

caractère, & d'attendre le moment où ſa vertu, vaincue par ſa tendreſſe, ne l'empêchera plus de ſe livrer à ſes tranſports.

Il faut en uſer tout différemment avec une prude. « Telle qu'une barre de fer, » elle ne plie point ſi elle n'eſt toute ardente. Si vous lui faites entrevoir que » vous l'aimez, elle ſe gendarme, elle » prend avec vous le ton de l'aigreur; elle » y mêle même de l'emportement; elle » ne ſe croit raiſonnable qu'à proportion » du reſſentiment qu'elle fait éclater; » elle n'a que le mot de vertu dans la » bouche; ne vous en étonnez pas; elle » ne parle que comme les poltrons de » courage, le tout ſans conſéquence. » Elle ſeroit fort fâchée que vous la cruſſiez ſur ſa parole. En perſiſtant, vous » la verrez bientôt changer de ton; elle » vous ſçaura gré de ce qui, huit jours » auparavant, faiſoit un crime énorme. » Vous connoîtrez que le moment de » votre triomphe eſt arrivé, lorſqu'elle » commencera à ſe retrancher ſur le ſentiment. Agiſſez alors, elle aimera » beaucoup mieux que vous lui manquiez de reſpect que d'en trop avoir. »

L'Auteur regarde comme un malheur de devenir amoureux d'une femme qui

donne dans le bel-esprit. Il fait de ces sortes de personnes un portrait si peu avantageux, qu'il n'engage ni à les connoître, ni à les fréquenter ; beaucoup moins encore à prendre de l'amour pour elles. La bonne façon de se conduire avec cette espèce singulière, c'est, dit-il, de s'en amuser tant que cela plaît, mais de ne jamais s'en occuper. Il veut même qu'on leur préfère une femme galante ; celle-ci, du moins, fait tout ce qu'elle peut pour mériter d'être aimée ; les autres n'ont que ce qu'il faut pour déplaire.

Je passe sous silence le caractère de la petite maîtresse, ainsi que la scène voluptueuse qui lui arriva avec le Chevalier. Il y a une Lettre entière sur les filles du Monde : l'Auteur les traite presque aussi mal que celles qui donnent dans le bel-esprit. Il est vrai qu'elles sçavent, par des chemins semés de fleurs, vous conduire aux plaisirs ; mais quand une fois elles ont pris l'empire sur vous, elles y regnent avec un sceptre d'airain, & vous avilissent à force de vous maîtriser. Si cependant un homme sensé en devient épris, s'il veut en passer sa fantaisie, il ne doit tout au plus faire avec

avec elles que des engagemens à terme ; encore le terme doit-il être fort court.

Liſez, Monſieur, l'onzième & la douzième Lettre de ce Recueil, vous admirerez avec quel diſcernement l'Auteur a ſaiſi les différentes nuances qui diſtinguent quatre ſortes de dévotion dans le ſexe, la vraie piété, la fauſſe dévotion, la bigoterie, & l'hypocriſie. Cette diſtinction donne lieu à quatre portraits bien tracés. C'eſt, Monſieur, ce qui fait le mérite particulier de cet Ouvrage, que la vérité avec laquelle chaque perſonnage y eſt repréſenté. C'eſt preſque toujours par des traits ou ridicules ou odieux, que l'Auteur nous peint le beau ſexe. Il ne fait l'éloge que d'une ſeule femme ; & de peur que le bien qu'il en dit ne faſſe ſur l'eſprit du Lecteur une impreſſion trop favorable, il lui oppoſe auſſi-tôt un portrait encore plus affreux que les précédens. C'eſt celui d'une jeune perſonne qui veut obliger deux amis à mettre l'épée à la main pour des propos qu'elle leur avoit fauſſement attribués à l'un & à l'autre. Ce caractère de noirceur eſt découvert ; &, pour finir par quelque choſe de ridicule, on fait plonger trois

fois la Demoiſelle dans la rivière, en punition de ſa méchanceté.

Les femmes ne ſont pas les ſeuls objets ſur leſquels M. le Chevalier de *K**** exerce ſa critique outrée. Il y a deux autres Lettres où les hommes ne ſont guères plus épargnés. Mais je ne trouve rien de neuf dans ces derniers portraits; les Abbés, les Robins, les Financiers, les petits-Maîtres & les Militaires y ſont peints avec des couleurs ſi communes, que le tableau ne vous en paroîtroit point agréable. Bornez votre lecture aux douze premières Lettres; elles ſont ſemées de penſées agréables, de moralités ſolides, & d'un grand nombre de traits d'eſprit. On trouve *les Femmes*, en deux Parties, chez *Bordelet*, rue Saint Jacques, vis-à-vis les Jéſuites, à Saint Ignace. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 15 Mai 1754.

LETTRE XV.

Examen du Matérialiſme, &c.

OTer à l'ame ſa ſpiritualité, accorder la penſée à la matière, exclure de l'Univers toute idée de Provi-

dence, & par conſéquent de Culte & de Religion : voilà, Monſieur, le fond du ſyſtème impie qu'un Philoſophe profond, judicieux & ſolide a entrepris de réfuter dans un Ouvrage en deux Volumes. Le premier eſt intitulé : *Examen du Matérialiſme relativement à la Métaphyſique* : le ſecond : *Examen du Matérialiſme relativement à la Morale*, par M. *de Neſle*.

Comme il n'eſt pas poſſible de ſuivre l'Auteur dans les ſoixante & dix-ſept Chapitres qui compoſent les deux Parties de ſon Livre, je me bornerai aux principaux ; & je commence par la queſtion ſur l'éternité de la matière. On convient, diſent les Matérialiſtes, que Dieu exiſte néceſſairement de toute éternité : pourquoi ne diroit-on pas de la matière la même choſe ? L'un n'eſt pas plus impoſſible ni plus inconcevable que l'autre ? Or ſi la matière eſt néceſſaire, il ſuit de-là qu'elle eſt indépendante ; qu'elle n'a point été créée ; qu'elle a toutes les perfections d'un être qui exiſte néceſſairement ; qu'elle eſt capable de penſer, de ſentir ; qu'il eſt inutile d'admettre des êtres d'une nature différente, &c.

Bien loin, répond M. *de Neſle*, que la parité puiſſe avoir lieu entre Dieu & la matière, par rapport à la néceſſité de leur exiſtence, il y a au contraire une immenſité de diſtance de l'un à l'autre. La matière eſt un être tellement ſtupide & aveugle, qu'elle ignore juſqu'à ſon exiſtence propre, & qu'elle ne peut même être miſe en mouvement que par une cauſe étrangère. Elle eſt donc ſubordonnée à cette cauſe; elle n'eſt donc point indépendante; elle n'eſt donc ni éternelle ni néceſſaire. Dieu, au contraire, étant infiniment intelligent, connoit ſon exiſtence dans toute l'infinité de ſon étendue. Non-ſeulement il agit par lui-même ſans le ſecours d'aucune cauſe étrangère, mais encore tous les autres êtres lui ſont ſubordonnés & tiennent de lui leur exiſtence. Il eſt donc indépendant, éternel & néceſſaire; il y a donc entre lui & la matière toute ſorte de diſparité.

Les Matérialiſtes n'admettent pas plus de diſtinction entre l'ame & le corps, qu'entre Dieu & la matière. Ils regardent comme impoſſible l'union de deux ſubſtances d'une nature ſi différente, parce qu'ils ne conçoivent pas, diſent-

ils ; par quelles extrémités elles peuvent ſe toucher, pour agir l'une ſur l'autre & être unies. On répond à cela, qu'elles ne ſe touchent par aucune extrémité, mais que l'ame agit ſur le corps par une action propre à ſa nature. On ne le conçoit point, cela eſt vrai ; mais conçoit-on mieux comment l'Eſprit ſuprême peut agir ſur la matière pour lui imprimer le mouvement ? Si on dit que c'eſt par un effet de ſa toute-puiſſance, M. *de Neſle* répondra qu'en vertu de cette même puiſſance, il accorde à l'ame la faculté d'agir ſur le corps, ſans la médiation des extrémités.

S'il étoit vrai, repliquent les Matérialiſtes, qu'il y eût en nous une ſubſtance diſtinguée de la matière, à quoi ſerviroit, dans le corps humain, cette multitude & cette diverſité infinie de reſſorts qui ont tous leur organiſation particulière ? Une ſubſtance immatérielle & intelligente de ſa nature ne peut-elle opérer à moins de frais ? Si c'eſt l'ame qui apperçoit les objets, pour qui cette prodigieuſe compoſition de l'œil a-t-elle été faite ? Il n'y a point de milieu ; ou le méchaniſme eſt le principe de toutes les opérations de la

ſubſtance que l'on appelle ſpirituelle ; ou, ſi cette ſubſtance a dans elle le principe de toutes ſes opérations, il faut convenir que l'Auteur de la Nature s'eſt attaché à faire un ouvrage inutile.

Cette objection ſe détruit aiſément, quand on fait attention que la conduite & la perfection de cet ouvrage ne regarde que Dieu ſeul, à qui la ſtructure économique de notre œil ne coute pas plus que la production d'un brin d'herbe. Ainſi le travail infini qui nous frappe dans le méchaniſme de notre corps, n'eſt travail que relativement à nous, puiſque Dieu a fait tout l'Univers en ſe jouant : *Cuncta componens & ludens in orbe terrarum.* D'ailleurs, l'organiſation n'a pas ſeulement été établie pour occaſionner la ſenſation, elle a encore un autre but ; c'eſt la conſervation de la machine. Pour qu'un corps ſoit vivant & ſe conſerve, il faut qu'il ſoit organiſé ; pour qu'il ſoit organiſé, il faut qu'il ſe rencontre dans ſon tout, comme dans chacune des plus petites parties, les proportions les plus juſtes & l'harmonie la plus parfaite. En voilà aſſez, Monſieur, pour vous donner une idée de la première Partie de cet Ouvrage,

dont le but eſt de défendre l'ame humaine des attentats trop ſouvent réitérés de certains raiſonneurs.

Leur ſyſtème, par rapport à la Morale, entraine les conſéquences les plus dangereuſes, exclut toute idée d'ordre & de juſtice, & conduit néceſſairement aux plus grands crimes. Ce droit naturel, avec lequel, ſelon eux, on pourroit ſe paſſer de Religion, quelque tournure qu'ils lui donnent, n'eſt qu'un préjugé auſſi ridicule que les autres; car dès qu'on pourra être aſſuré de l'impunité du côté des loix, les plus grands crimes perdront peu à peu ce qu'ils ont d'effrayant. « Quel mal fera-t-on en ôtant » la vie à un homme qui incommode ? » Un fils fera-t-il ſi mal de ſe débaraſſer d'un père caſſé de vieilleſſe, cacochime, goutteux, le tyran de ſa famille par ſa mauvaiſe humeur, & obſtiné ſur-tout à ne pas ſe deſſaiſir juſqu'au dernier moment, de ſommes conſidérables dont perſonne ne profite ? .... Voyez les avantages infinis que ſa famille & le public vont retirer de ſa mort ! Son fils, obéré de toutes parts, ſe voyoit depuis longtemps réduit à n'oſer ſortir qu'avec les

» chauves-souris & les hiboux ; & à peine
» le cadavre décharné de son vieux père
» sera-t-il restitué à la terre, qu'il ira
» se montrer successivement chez tous
» ses créanciers, aussi luisant qu'une
» couleuvre qui a changé de peau. Un
» tiers de la Ville va partager avec lui
» sa succession. Combien d'Artisans,
» combien de Marchands vont s'enri-
» chir de ses folles emplettes ! Combien
» d'honnêtes personnes vont subsister de
» ses largesses ! »

Après ce début ironique, M. *de Neste* examine & réfute sérieusement les objections des Matérialistes contre la Providence, contre l'idée d'un premier Etre, contre la nécessité du Culte, & contre la destination de l'ame humaine. Les ennemis de la Providence lui reprochent sur-tout le peu de soin qu'elle paroît prendre de l'homme, à la conservation duquel elle veille si peu, disent-ils, que si on le suit dès le premier instant de sa naissance, on trouvera qu'elle s'en montre plus souvent la marâtre que la mère. Les incommodités des saisons, les besoins de la vie, les maladies de toute espèce, les animaux carnaciers & venimeux, les plantes mortelles, la fa-

Digitized by Google

famine, la guerre, la peſte, &, pour comble de maux, ajoute l'Auteur, le chagrin de voir l'homme de mérite à pied & le ſot en litière ou dans un char de triomphe : tout cela prouve aux Matérialiſtes qu'il n'y a point de Providence. Voici de quelle manière on répond à ces divers articles. Il n'eſt ni juſte ni raiſonnable de murmurer contre le froid, le chaud, le ſec ou l'humide, parce que dans une infinité de circonſtances toutes ces choſes là ont leur agrément pour l'homme même, & ſont d'ailleurs d'une néceſſité indiſpenſable pour les productions naturelles. C'eſt notre intempérance, que nous voulons ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit, qui cauſe la plûpart de nos maladies. La faim & la ſoif ſont une ſuite phyſique de la compoſition du méchaniſme qui ſouffre néceſſairement des altérations, & qu'il faut néceſſairement réparer. Parmi les animaux les plus malfaiſans, il n'y en a pas un dont la cupidité & le luxe, de concert avec la gourmandiſe & le beſoin, ne ſçachent tirer parti. Les ſtérilités ne feroient preſque aucun tort, ſi le monopole, l'avarice & l'uſure ne rendoient ſouvent le mal plus conſidérable.

que ne peut faire l'intempérie des ſaiſons. C'eſt la mechanceté des hommes qui produit toutes les guerres qui ravagent les peuples. Enfin, ajoute M. *de Neſle*, « C'eſt la marque d'un ſot caractère dans celui qui eſt à pied, de » porter envie à celui qui eſt porté ou » trainé ; d'autant qu'il devroit faire attention que ce même homme, dont » ſa fatuité le rend jaloux, eſt né riche » ou l'eſt devenu, & qu'ainſi il eſt naturel qu'il faſſe uſage de ce qui lui appartient : outre que peut-être il eſt » aſſez vieux & aſſez valétudinaire pour » porter envie à ceux qui ſont à pied. » Je ſupprime une infinité d'autres réponſes plus ſolides, pour ne faire uſage que des plus ſenſibles.

Les Matérialiſtes prétendent que nous ne devons l'idée d'un premier Etre qu'aux préjugés de l'éducation ; & la raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que ſi cette idée étoit dans la Nature, elle ſeroit la même chez toutes les Nations & chez tous les hommes. On ſçait cependant combien chaque Peuple a penſé là-deſſus différemment. La réponſe de M. *de Neſle* eſt tirée d'un paſſage de *Paſcal*, dont voici la ſubſtance. S'il n'y avoit ja-

mais eu de vraie Religion, il eût été impoſſible d'en imaginer de fauſſes. On peut dire la même choſe de la Divinité : jamais on ne s'en ſeroit formé de fauſſes idées, ſi dans aucun temps on n'en avoit eu une idée véritable.

Du moins, reprend le Matérialiſte, il faut convenir que l'idée d'un Etre parfait exclud néceſſairement celle du Culte : car enfin, ſi Dieu eſt infiniment ſage, il ne ſçauroit prendre plaiſir à des hommages inſenſés ; s'il eſt le ſouverain maître de tout ce qui exiſte, comment exigeroit-il de nous des ſacrifices d'animaux ? S'il eſt infiniment juſte, peut-on le gagner par des préſens & par des offrandes ? S'il eſt parfaitement heureux, comment croire qu'on puiſſe augmenter ſon bonheur par des louanges ? On ſent bien que les hommes ont modelé l'Etre Suprême ſur leur vanité, leur cupidité, leur gourmandiſe, &c. L'homme eſt orgueilleux, il aime à être honoré ; il s'eſt perſuadé que Dieu étoit de même. Il eſt avide, il ſe laiſſe corrompre par des préſens ; il a jugé que les offrandes appaiſeroient auſſi la Divinité. Il aime la bonne chère ; il s'eſt imaginé que les victimes les plus graſſes

étoient du goût de l'Etre Suprême, &c

Voici une partie des réponses que fait M. *de Nesle* à des objections aussi frivoles. Dieu est touché de nos louanges, non parce qu'elles contribuent à son bonheur, mais parce que cet acte de justice est conforme à l'ordre, & conséquemment à la volonté Divine, dont l'objet est l'ordre essentiellement. L'homme raisonnable connoît que Dieu n'est point corporel; qu'il n'est point assujetti à nos besoins, & par conséquent qu'il ne peut se laisser gagner ni par la magnificence de nos dons, ni par la délicatesse des mêts qu'on pourroit lui offrir. Il n'exige de nous des offrandes & des victimes, qu'afin que nous nous remettions sans cesse devant les yeux notre entière dépendance à son égard pour les besoins continuels de la vie.

Je ne m'étendrai pas davantage *sur* un sujet aussi sérieux; ce que j'en ai dit doit suffire pour vous faire connoître, Monsieur, la méthode que M. *de Nesle* a observée dans tout le cours de son *Examen*, & sa manière claire & précise de philosopher. Cet Ouvrage suppose beaucoup de lecture & d'érudition. On voit que l'Auteur est maître

de ſa matière ; qu'il a puiſé dans toutes les ſources : il ne diſſimule aucune objection ; & toutes ſes réponſes ſont très-ſatisfaiſantes pour les eſprits bien-faits, qui veulent uſer de leur raiſon. M. *de Neſle* eſt un homme de Lettres dans toute l'étendue de ce terme ; c'eſt à-dire, qu'il a fait d'excellentes études ; qu'il poſſéde tous les bons Auteurs anciens & modernes ; qu'il eſt né d'ailleurs avec beaucoup d'eſprit, de talent, d'imagination même. J'ai vû des vers François de ſa façon qui font honneur à ſon génie. Il a déja fait imprimer quelques ouvrages qui ont été bien accueillis ; entre autres, l'*Ariſtippe Moderne*, & *les Préjugés du Public*. On prépare une nouvelle édition de ce dernier Livre, & je me propoſe de vous le faire connoître lorſqu'il paroîtra. L'*Examen du Matérialiſme*, ſi propre à confondre les Impies, les Libertins & les Incrédules, ſe trouve à Paris, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, Rue S. Séverin.

*Lettre Critique de M. le Marquis De *** à M. de Servandoni.*

Cette *Lettre Critique* eſt d'un Amateur du vrai beau, & d'un Partiſan du bon

goût. C'eſt une ironie ſoutenue avec enjouement, dans laquelle, ſous prétexte de relever les prétendus défauts du Spectacle de M. *de Servandoni*, on en fait ſentir les beautés. La frivolité de notre ſiécle y eſt ſeule en butte aux traits d'un éloge Satyrique. M. *le Marquis De* *** qu'on ſuppoſe un Marquis *du bon ton*, dit d'abord à M. *de Servandoni :* « De » quoi diable vous aviſez-vous d'imiter » cette Nature tant prônée, & qui ra» dote, de la copier dans l'obſcurité d'une » nuit, dans une belle aurore, dans un » jour plein, dans une ſéchereſſe, dans » une pluye abondante, le tonnerre, » les éclairs, le ſombre des forêts, l'é» paiſſeur des bois, dans la chute des tor» rens, les nuances d'un beau Ciel, la » verdure des arbres, & tous autres ob» jets ſi triviaux & ſi ordinaires ? On voit » cela tous les jours, & ſans y faire la » moindre attention, dans la Nature » même : comment voulez-vous que l'i» mitation nous intéreſſe ?... Une Moſ» quée ! Je vous en paſſe l'architecture, » les ornemens, la richeſſe ; je veux » qu'elle éblouiſſe : mais en vérité c'eſt » un lieu où l'on invoque, où l'on » prie ; il y a un pupitre, une eſpèce de

» Prêtre ; que ſçais-je ? Un appareil de » Culte ! Oh cela eſt *du dernier ſingulier* ; » je vous pardonne encore moins l'Her- » mite qui s'aviſe de faire un miracle. » Pour le coup, *on n'y peut plus tenir.* »

Le Marquis dévoile enſuite le ſujet de *La Forêt Enchantée*, & fait voir que M. *De Servandoni* a ſçû faire de cet Epiſode du Taſſe un Poëme, où les règles ſont à peu près obſervées. « Voilà de quoi aſ- » ſommer tout le monde. Sont-ce là nos » uſages, nos heureuſes libertés, notre » charmante indépendance, ce brillant » découſu qui fait tant d'honneur à nos » modernes ! . . . De quel œil voulez- » vous que vous voyent nos ſublimes » Tragiques, & nos Comiques ſenten- » tieux ? Ce ſont des gens *admirables* ; » ils ſont économes de méthode, & ils » ont raiſon ; ils ſe ſont déclarés ouverte- » ment contre tout ce que l'on appelle » unité, & ils ont bien fait : & vous » dans un ſpectacle d'une heure de re- » preſentation, vous mettez plus de ces » *miſeres là*, qu'ils ne feroient dans cin- » quante Pièces de cinq Actes chacune. . . » Ah vous êtes *furieuſement vieilli* ; le » ſiècle précédent vous adoptera, ſi vous » n'y prenez garde. On vous adjugera de

» cette espèce de génie qu'on ne connoît
» plus ; mais on vous refusera de l'es-
» prit. »

J'aime surtout la plaisanterie du *Marquis* au sujet de *Renaud*, lorsqu'il arrive pour desenchanter la Forêt. « Conve-
» noit-il qu'il marchât seul & à pied,
» comme un homme ordinaire ? Pour qu'il
» entrât décemment dans la Forêt, il fal-
» loit au moins le mettre dans une petite
» voiture légère, dans un *Diable*, par
» exemple, qu'il auroit mené lui-même ;
» il falloit lui pendre un gros manchon
» sur l'épaule au bout d'une ceinture en
» bandoulière ; c'est là de l'intéressant,
» & tout le monde eût été *comblé*. »

M. le *Marquis* part de là pour conseiller à M. *De Servandoni* de tourner son génie à inventer des ressorts plus liants & plus actifs pour nos voitures ; à fabriquer des *Sophas*, des *Pareſſeuſes* qui puissent se mouvoir par eux-mêmes, & qui ayent une élasticité conforme à leurs usages. Il l'invite aussi à se rendre souvent au Boulevard, où il pourra saisir ce qui peut intéresser, amuser le Public. Il y verra *les plus jolies choses du monde*, des Marionnetes *admirables*, &c. Enfin il est persuadé que notre grand Artiste pour-

roit y donner à peu de frais un Spectacle de fantaisie, qui seroit *à croquer ;* qu'on y feroit foule, qu'on y étoufferoit. Cette petite Brochure agréable se vend au Palais-Royal, & à la porte du grand Théâtre des Thuileries.

Urbani Hierne Actorum Chemicorum Holmiensium, Tom. I. & II.

Les Essais Chimiques de ce célèbre Médecin Suédois publiés pour la première fois en 1712 étoient devenus rares. On en a donné à Stockholm une nouvelle édition augmentée de plus d'un tiers, & enrichie d'une grande quantité de notes par le Docteur *Wallerius*. Les essais d'*Hierne* sont le fruit d'une longue suite d'opérations exécutées dans le Laboratoire Royal de Stockholm sous les regnes de *Charles XI* & de *Charles XII*, Rois de Suède. La saine Chimie, qui s'est établie en France, doit recevoir avec plaisir de pareils Ouvrages. Celui-ci se trouve à Paris chez *Briasson*, Libraire, Rue Saint Jacques, à la Science.

Digitized by Google

Rondeau.

Il eſt joli, l'objet que je deſire.
Raiſon, gaité, doux regard, doux ſourire,
ROSIRE a tout. Vous autres, Beaux Eſprits,
A qui Phœbus en a tant, tant appris,
Onc ne ſçauriez mieux jaſer ni mieux dire,
Un ſein, hélas! dont je ſens tout le prix;
Je l'ai baiſé, je l'ai vû, je l'ai pris:
Parquoi l'Amour ici me fait écrire,
Il eſt joli.
Et cet endroit, & ce ſecret pourpris,
Où le Plaiſir fait ſentir ſon empire,
Las! Cupidon ne m'en a rien appris.
Bien eſt-il vrai que je vois à ROSIRE
Un pied mignon, & pied mignon veut dire;
Il eſt joli.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 *Mai* 1754.

Fin du Second Volume.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET CRITIQUE DU POITOU, *contenant les vies des Sçavans de cette Province, depuis le troiſième Siècle juſqu'à préſent ; une notice de leurs ouvrages*, &c. 5 mortels Volumes in-12, par M. *Dreux du Radier*, Avocat au Parlement. Page 3

HISTOIRE DE LA VILLE ET DE TOUT LE DIOCÈSE DE PARIS, *contenant les Egliſes de cette Ville & de ſes Fauxbourgs*, &c. Ouvrage terriblement ſçavant, par M. l'Abbé *le Beuf*, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. 15

LETTRES ET NÉGOCIATIONS DU MARQUIS DE FEUQUIÈRES, données au Public par M. l'Abbé *Pérau*, de la Maiſon de Sorbonne. Dans l'*Abrégé Hiſtorique* qui précéde les *Négociations*, & qui eſt de la façon de M. l'Abbé *Pérau*, il eſt dit qu'*Antoine de Pas*, Marquis *de Feuquières*, petit fils de celui dont il eſt queſtion dans cet Ouvrage, mourut en 1711, ne laiſſant qu'une fille. L'Editeur s'eſt trompé,

Digitized by Google

M. *de Feuquières* laiſſa un fils & une fille. Le fils, marié à Mlle. *d'Auroy*, eſt mort Colonel du Régiment de Bourgogne en 1728, âgé de 34 ans. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, de mérite, & digne de ſes ancêtres. Il laiſſa un fils au berceau, qui mourut peu de temps après ſon père, & les biens paſsèrent à la ſœur de celui-ci, qui a tranſmis la terre & le nom de *Feuquières* à la Maiſon de *Soyecourt*. 25

Mémoires sur le Port, la Navigation et le Commerce du Havre de Grace, &c, par M. *du Boccage de Bléville*, Echevin de la Ville du Havre. 40

Castor et Pollux, Tragédie en Muſique. Les paroles ſont de M. *Bernard*, & la Muſique de M. *Rameau*. 44

Histoire et Regne de Charles VI, par Melle. *de Luſſan*. On a fait voir que cette Hiſtorienne avoit omis pluſieurs traits intéreſſans qui devoient néceſſairement entrer dans une vie particulière. Elle s'eſt plaint qu'on lui avoit injuſtement reproché de n'avoir pas fait mention de la Coupe d'or que *Charles VI* donna à la Gouvernante de ſes enfans. Il eſt vrai qu'elle en parle; mais l'Anecdote eſt défigurée. Melle. *de Luſſan* prétend que le Roi la donna comme un préſent, au lieu que ce Prince ne la donna que pour la vendre, afin de faire vivre ſes enfans, la

Gouvernante lui ayant avoué, ſuivant les paroles d'un ancien Hiſtorien, *que ſouvent n'avoient que manger ne que vêtir.* 53

COMPLIMENT DE LA CLÔTURE DE LA COMÉDIE FRANÇOISE, prononcé par M. *Préville*, & que j'ai compoſé. 66

LE TROMPEUR TROMPÉ OU LA RENCONTRE IMPRÉVÛE, Opéra Comique, par M. *Vadé.* 71

LETTRES DE M. DE MAUPERTUIS, Préſident de l'Académie de Berlin. 73

THÉOLOGIE PAYENNE, *ou ſentimens des Philoſophes & des Peuples Payens les plus célèbres, ſur Dieu, ſur l'ame & ſur les devoirs de l'homme*, par M. *de Burigny.* 86

ÉPITRE À M. DE LA VIGNE, premier Médecin de LA REINE en ſurvivance, par M. *Tannevot.* 89

ÉLÉMENS DU COMMERCE, par M. V. de F.... A la page 98 de cet Article, ligne 10, au lieu du mot *revenu*, liſez *ſuperflu.* 92

LES ERREURS DE L'AMOUR PROPRE, *ou Mémoires de Mylord D***, imités de l'Anglois*, par M. *de la Place.* 109

LES TROYENNES, Tragédie nouvelle, par M. *de Chateaubrun*, Maître d'Hôtel Ordinaire de S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS. A la page 129, ligne 16, *dont il doit être témoin*, liſez *dont il*

Digitized by Google

vient d'être témoin. 120

La Forêt Enchantée, Spectacle de l'invention de M. *Servandoni*, exécuté sur le grand Théâtre du Palais des Thuilleries. Page 144, ligne 14, *escadronnent*, lisez *défilent* 141

Relation des Missions du Paraguai, *traduite de l'Italien de M. Muratori*, par le P. de L***, Jésuite. 145

Fin des Lettres de M. de Mauper-tuis. 153

Poëme Latin en l'honneur du Roi de Pologne, Duc de Lorraine et de Bar, par le P. *Boscovich*, Jésuite Romain, traduit en vers François par M. le Chevalier *de Cogollin.* 161

Suite des Élémens du Commerce. 167

Bagatelles Morales, ou Recueil des divers Opuscules de M. l'Abbé *Coyer.* 184

Compliment de la Rentrée de la Comédie Françoise, prononcé par M. *Préville*, & que j'ai composé. 188

Histoire Naturelle de l'Islande, du Groenland, du Détroit de Davis, &c. Ouvrage curieux traduit de l'Allemand, par M. *Sellius*: nouvelle Edition chez *Lambert*, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise. 191

Le Palais du Silence, Roman ingénieux, par M. *le Chevalier D****. 205

Nouvelles Cartes Géographiques,

chez MM. *Lonchamps* & *Janvier* Géographes, Rue Saint Jacques. 216
Fin des Élémens du Commerce. 217
Dissertation *ſur le projet formé par l'Empereur Julien de rebâtir le Temple de Jéruſalem*, traduite de l'Anglois de M. *Warburton*, par M. l'Abbé *Mazéas*. 227
Castor et Pollux, Parodie Nouvelle, par M. G.... 236
Mémoires de Martin et de Guillaume du Bellai-Langei, mis en un nouveau ſtyle, &c, par M. l'Abbé *Lambert*. 238
Dictionnaire Anatomique, Latin-François. 249
Vers à Madame la Générale de la Motte, par M. l'Abbé *de Lattaignant*. 259
Lettre sur l'Électricité contre M. l'Abbé *Nollet*, par le P. *Beccaria*, Profeſſeur de Phyſique à Turin, traduite de l'Italien en François, par M. *de Lor*. 261
Lettre sur la Musique à M. le Comte *de Caylus*, par M. l'Abbé *Arnaud*, de Carpentras, & non d'Avignon, comme on l'a dit. 270
Traité des Évolutions Militaires les plus simples et les plus faciles à exécuter par l'Infanterie, &c, par M. le Comte *de Bombelles* Lieutenant-Général des Armées du Roi. 280

Les Loix Ecclésiastiques tirées des seuls Livres Saints. 284
Idée de la Poësie Angloise, *ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois qui n'ont point encore paru dans notre Langue*, &c, par M. l'Abbé *Yart*. 289
La Sincérité, *Poëme qui a remporté le Prix de l'Académie de Pau*, par M. *le Mière*. 309
Cours de Belles-Lettres, *ou Principes de la Littérature*, par M. *Batteux* Professeur de Philosophie au Collège Royal, & reçû depuis peu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. 311
Imitation des Odes d'Anacréon en Vers François, par M. de S***. 319
Les Femmes, ou Lettres du Chevalier de K*** au Marquis D***. 330
Examen du Matérialisme, *relativement à la Métaphysique & à la Morale*, par M. *de Neſle*. 338
Lettre Critique de M. le Marquis d*** à M. de Servandoni, par M. *le Corvaiſier*. 349
Urbani Hierne Actorum Chemicorum Holmiensium Tom. I. & II. 353
Rondeau, par M. *Picardet*, de Dijon. 354

Fin de la Table des Matières.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google